W. 9. 25
15:17
716
5. 2
L.L.1.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesfablesdephd00phae

P5324 Phaedrus

LES FABLES DE PHÉDRE

EN VERS FRANÇOIS.

AVEC UNE EDITION LATINE à côté, & des Notes.

Par M. DENISE, *Professeur de Grammaire, & Sous-Principal des Artiens au College Roial de Navarre.*

491978
27.7.49

A PARIS,
Chés JACQUES ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie, à la Vertu.

MDCCVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE DES FABLES
contenues en ce Volume.

LIVRE I.

PROLOGUE, page 1
FABLE I. *Le Loup & l'Agneau*, 3
FAB. II. *Les Grenouilles qui demandent un Roi*, 5
FAB. III. *Le Geai superbe*, 11
FAB. IV. *Un Chien qui perd sa proie*, 15
FAB. V. *Le Lion en société avec la Vache, la Chevre & la Brebis*, 17
FAB. VI. *Les Grenouilles qui s'adressent au Soleil*, 19
FAB. VII. *Un Renard qui trouve un masque de théatre*, 21
FAB. VIII. *Le Loup & la Grüe*, 23
FAB. IX. *Le Liévre & le Moineau*, 25
FAB. X. *Le Loup, le Renard & le Singe*, 27
FAB. XI. *Le Lion chassant avec l'Asne*, 29
FAB. XII. *Le Cerf auprès d'une fontaine*, 33
FAB. XIII. *Le Corbeau & le Renard, de M. de la Fontaine*, 35

FAB. XIV. *Le Cordonnier devenu Medecin*, 37
FAB. XV. *Le Vieillard & l'Asne*, 43
FAB. XVI. *Le Cerf & la Brebis*, 45
FAB. XVII. *La Brebis, le Chien & le Loup*, 47
FAB. XVIII. *Une Chienne prête à faire ses petits*, 49
FAB. XIX. *Les Chiens affamés*, 53
FAB. XX. *Le Lion abbatu de vieillesse*, 55
FAB. XXI. *l'Homme & la Belete*, 57
FAB. XXII. *Le Chien fidele*, 61
FAB. XXIII. *Une Grenouille qui créve*, F. 63
FAB. XXIV. *Le Chien & le Crocodile*, 65
FAB. XXV. *Le Renard & la Cigogne*, F. 67
FAB. XXVI. *Le Chien, le Thrésor & le Vautour*, 71
FAB. XXVII. *Le Renard & l'Aigle*, 73
FAB. XXVIII. *Le Rat & l'Elephant*, 77
FAB. XXIX. *Les Grenouilles & les Taureaux*, 79
FAB. XXX. *Les Pigeons & le Milan*, 83

LIVRE II.

PROLOGUE, 87

FAB. I. *Le Lion, le Voleur & le Voiageur,* 89
FAE. II. *Un Homme devenu chauve tout d'un coup,* 93
FAB. III. *Un Homme mordu d'un Chien,* 95
FAB. IV. *L'aigle, la Laie & la Chate, F.* 97
FAB. V. *Tibere raillant un esclave,* 101
FAB. VI. *L'Agle, la Corneille & la Tortüe,* 105
FAB. VII. *Deux Mulets & des Voeurs,* 109
FAB. VIII. *Le Cerf & les Bœufs,* 111
EPILOGUE, 115

LIVRE III.

PROLOGUE, 121
FAB. I. *Une Vieille parlant à une Cruche,* 133
FAB. II. *La Panthere & les Bergers,* 135
FAB. III. *Esope & un Fermier,* 139
FAB. IV. *La Teste de Singe,* 141
FAB. V. *Esope & un étourdi,* 143
FAB. VI. *La Mouche & la Mule,* 147
FAB. VII. *Le Chien & le Loup, F.* 149
FAB. VIII. *Le Frere & la Sœur,* 153

FAB. IX. *Un bon mot de Socrate*, 157
FAB. X. *Hiſtoire arrivée du tems d'Auguſte*, 159
FAB. XI. *Une Perle dans du fumier*, 169
FAB. XII. *Les Mouches à miel, les Frelons & la Gueſpe*, F. 171
FAB. XIII. *Eſope jouant*, 175
FAB. XIV. *Un Agneau nourri par une Chevre*, 179
FAB. XV. *La Cigale & le Hibou*, 181
FAB. XVI. *Les Arbres choiſis par les Dieux*, 185
FAB. XVII. *Plainte du Paon à Junon*, 187
FAB. XVIII. *Réponſe d'Eſope à un mauvais plaiſant*, 191
FAB. XIX. *L'Aſne & les Preſtres de Cybele*, 193

LIVRE IV.

PROLOGUE, 199
FAB. I. *La Belete & les Souris*, 201
FAB. II. *Le Renard & les Raiſins*, 203
FAB. III. *Le Cheval & le Sanglier*, 205
FAB. IV. *Teſtament interpreté par Eſope*, F. 209
FAB. V. *Le Combat des Beletes & des Souris*, 217
FAB. VI. *Phédre contre les Cenſeurs de ſon Livre*, 219

FAB. VII. *La Vipere & la Lime*, 225
FAB. VIII. *Le Renard & le Bouc*, 227
FAB. IX. *La Beſace*, 229
FAB. X. *Un Voleur qui pille un Autel*, 231
FAB. XI. *Hercule & Plutus*, 235
FAB. XII. *Les Chevres & les Boucs*, 237
FAB. XIII. *Le Pilote & les Matelots*, 239
FAB. XIV. *Les Ambaſſadeurs des Chiens à Jupiter*, 241
FAB. XV. *L'Homme & la Couleuvre*, 247
FAB. XVI. *Le Renard & le Dragon*, 249
FAB. XVII. *Phedre ſur ſes Fables*, 255
FAB. XVIII. *Le Naufrage de Simonide*, 257
FAB. XIX. *La Montagne en travail*, 261
FAB. XX. *La Mouche & la Fourmi*, 263
FAB. XXI. *Simonide préſervé par les Dieux*, 267
EPILOGUE *à Eutyche*, 273

LIVRE V.

PROLOGUE, 281
FAB. I. *Demetrius & Menandre*, 285
FAB. II. *Deux Voiageurs & un Voleur*, 291
FAB. III. *L'homme chauve & la Mouche*, 293
FAB. IV. *L'Homme & l'Asne*, 297
FAB. V. *Le Boufon & le Paisan*, 299
FAB. VI. *Deux Chauves*, 305
FAB. VII. *Un Joueur de flute nommé le Prince*, 307
FAB. VIII. *Emblême*, 313
FAB. IX. *Le Taureau & le Veau*, 315
FAB. X. *Le Chasseur & le Chien*, 317
EPILOGUE, 319

ADDITION AUX FABLES de Phédre, extraites d'un ancien Manuscrit par Marquardus Gudius.

FAB. I. *Le Milan malade*, 321
FAB. II. *Les Lievres ennuiés de vivre*, 323
FAB. III. *Le Renard changé en femme*, 325
FAB. IV. *Le Lion & le Rat*, 327
FAB. V. *L'Homme & les Arbres*, 331

Fin de la Table. LES

LES FABLES DE PHEDRE EN VERS FRANCOIS.

LIVRE PREMIER.

PROLOGUE.

ESOPE de ces vers m'a fourni la matiere,
Je lui dois le projet que j'execute ici ;
De la fable, il eſt vrai, qu'il m'ouvrit la carriere,
Mais ſon ouvrage au mien doit quelque choſe auſſi.
Ce Livre a plus d'un avantage ;
S'il amuſe, il inſtruit, & s'il raille, il rend ſage.

Calumniári si quis autem voluerit,
Quòd arbores loquantur, non tantùm feræ;
Fictis jocári nos meminerit fábulis.

FABULA I.

LUPUS ET AGNUS.

AD rivum eundem Lupus & Agnus vénerant,
Siti compulsi: supérior stabat Lupus,
Longéque inférior Agnus: tunc fauce improbà
Latro incitátus jurgii causam intulit.
Cur, inquit, turbulentam fecisti mihi
Aquam bibenti? Laniger contrà timens:
Quì possum, quæso, fácere quod quereris, Lupe?
A te decurrit ad meos haustus liquor.
Repulsus ille veritátis viribus;

Si quelqu'un par mauvaise humeur,
Vient s'ériger en contrôleur,
Voiant faire leur personnage
Aux arbres comme aux animaux;
Je réponds, qu'en riant, le but de mon ouvrage
Est d'apprendre à trier le vrai parmi le faux.

FABLE PREMIERE.

Le Loup & l'Agneau.

UN jour au bord d'un clair ruisseau
On entendit une querelle;
C'étoit un Loup, bête avide & cruelle,
Qui vouloit étrangler un jeune & tendre Agneau:
L'hipocrite cherchoit une cause apparente.
Pourquoi viens-tu, dit-il, troubler mon eau?
L'Agneau lui répondit d'une voix tremblotante:
Je ne le peux, je suis trop loin de vous;
Vous êtes au dessus, & je suis au dessous.
Ici la verité faisoit sentir ses forces:
Mais on a beau reconnoître son tort;

Ante hos sex menses at maledixisti mihi.

Respondit Agnus : Equidem natus non eram.

Pater herculè tuus, inquit, maledixit mihi :

Atque ita correptum lacerat injustâ nece.

* *Hæc propter illos scripta est hóminis fábula,*

Qui fictis causis innocentes opprimunt.

FABULA II.

RANÆ REGEM PETENTES.

Athénæ quum florérent æquis légibus,

Procax libertas civitátem miscuit,

Avoir faim, être Loup, se sentir le plus fort,
Se voir près de sa proie étoient fortes amorces.
J'ai depuis six grands mois à me plaindre de toi,
Ta médisance est trop visible.
Je n'ai qu'un mois, cela n'est pas possible.
J'en dois donc à ton pere, & c'est tout un pour moi :
Cela dit, le voleur l'étrangle & le déchire.
Phédre dans ces vers veut décrire
L'injuste procedé de quantité de gens,
Qui sous un faux prétexte, & qu'il n'oseroit dire
Persécutent les innocens.

FABLE II.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

ATHENES dans ses loix faisoit voir sa sagesse.
Chacun des Citoiens pouvoit également
Avoir part au Gouvernement
Le Peuple autant que la Noblesse :
L'ordre est beau, mais l'Etat ne s'en soutient pas mieux.

Frenumque ſolvit priſtinum licentia.
Hinc conſpirátis factiónum partibus,
Arcem tyrannus occupat Piſiſtratus.
Cùm triſtem ſervitútem flerent Attici;
Non quia crudélis ille, ſed quòniam
grave
Omnino inſuétis onus, & cœpiſſent
queri,
Æſópus talem tùm fabellam rettulit.

* *Ranæ vagantes líberis palúdibus,*

Un Peuple turbulent, inquiet, factieux
Introduit bien-tôt la licence,
Si la Monarchique puiſſance
Ne le contient dans le devoir.
La liberté trop grande, ainſi qu'on le va voir,
De l'ancienne diſcipline
Secoua le joug ancien :
Ainſi ſous ſa propre ruine
Perit l'Etat Athenien.
Force en main Piſiſtrate envahit cette place,
En même tems ſur le Thrône il ſe place.
Les Citoiens déploroient leur malheur
Et leur facheuſe ſervitude ;
Non que ce Souverain fût cruel : l'habitude,
De vivre dans l'indépendance
étoit un ſurcroit de douleur.
Mais au lieu de ſoufrir ce mal en patience,
Chacun voulut publier, ce dit-on,
Un Manifeſte à ſa façon :
Quelqu'un fit cette fable, & mit dans la morale
Une réponſe generale.
Les Grenouilles vivoient en grande liberté,
Mais un deſſein mal concerté
Les fit tomber dans l'eſclavage,

Clamóre magno Regem petière à Jove,
Qui dissolútos mores vi compescéret.
Pater Deorum rísit, atque illis dedit
Parvum tigillum, míssum quod súbitò,
vadi
Motu sonóque terruit pávidum genus.
Hoc mersum limo cùm jacéret diútiùs,
Fortè una tácitè profert è stagno caput,
Et explorato Rege, cunctas évocat.
Illæ timóre pósito, certátim adnatant,
Lignumque supra turba pétulans insílit:
Quod cùm inquinassent omni contuméliâ,
Alium rogantes Regem misère ad Jovem,
Inútilis quóniam esset qui fúerat datus.
Tùm misit illis hydrum, qui dente aspero

Et fit une prison de chaque marécage.
Un jour elles criérent tant
Pour obtenir un Roi, que Jupin s'en moquant
Jetta du haut du Ciel un reste de solive.
Le bruit & l'agitation
Troubla toute la nation
Naturellement fort craintive.
Ce bois fut quelque temps à revenir sur l'eau ;
Enfin une Grenouille alla le reconnoître,
Et dit aux autres que leur maître
Lui paroissoit un soliveau :
La crainte alors fut dissipée,
C'étoit à qui seroit la premiere grimpée
Sur le dos du bon Roi qui ne leur disoit mot,
Elles firent cent insolences,
Et dirent cent extravagances :
Enfin elles firent complot
De députer vers le Dieu du tonnerre
Pour lui représenter que par toute la terre
Ce nouveau Roi passoit pour un marmot
Le Monarque des Cieux au moment leur envoie
Un hidre, qui trouvant à sa belle sa proie
Ne fait grace à qui que ce soit,

Corripere cœpit singulas: frustrà necem
Fugitant inertes; vocem præcludit metus.
Furtim igitur dant Mercurio mandata ad Jovem,
Afflictis ut succurrat. Tunc contrà Deus;
Quia noluistis vestrum ferre, inquit, bonum,
Malum perferte. Vos quoque, ò cives, ait,
Hoc sustinéte, majus ne véniat malum.

FABULA III.

GRACULUS SUPERBUS.

NE gloriári libeat alién is bonis,
Suóque potiùs hábitu vitam dégere;
Æsópus nobis hoc exemplum pródidit.
* *Tumens ináni Gráculus superbiâ,*
Pennas Pavóni quæ deciderant, sustulit,

Plus elles se plaignoient, & plus il les croquoit.
Le desespoir leur mit en tête
De presenter une Requête
Pour obtenir du remede à leurs maux,
On donna le memoire en cachette à Mercure,
Qui se chargea de cette procedure :
Après on se cacha bien avant sous les eaux.
Jupiter rebuté répondit en ces mots :
Souffrez crainte de pis le mal qui vous arrive,
Puisque vous n'avés pû garder vôtre bonheur.
Et vous aussi ville plaintive
D'un nouveau changement vous devés avoir peur

FABLE III.

Le Geai superbe.

CONTENTONS nous chacun de nôtre état,
Ainsi que la raison l'ordonne ;
Ne toûchons aux biens de personne ;
Vivons plûtôt sans faire tant d'éclat ;
D'un certain Geai fuions le personnage :
Cet oiseau, dit la fable, enflé de vanité,
Ramassant d'un paon le plumage,

Seque exornávit : deinde contemnens
suos ,
Immiſcuit ſe pavónum formoſo gregi.
Illi impudenti pennas eripiunt avi ,
Fugantque roſtris. Malè multátus
Gráculus
Redire mœrens cœpit ad próprium ge-
nus ,
A quo repulſæ triſtem ſuſtinuit notam.
Tùm quidam ex illis , quos priùs deſ-
pexerat :
Contentus noſtris ſi fuiſſes ſedibus ,
Et, quod natúra déderat, voluiſſes pati,
Nec illam expertus eſſes contuméliam,
Nec hanc repulſam tua ſentíret calá-
mitas.

Pouſſa la ridiculité
Juſqu'à s'en faire un habit de parade :
Enfin à ſes pareils voulant faire bravade,
Avec les paons il fit comparaiſon ;
Ceux-ci voyant un oiſeau d'autre ſorte ;
Après l'avoir plumé ſans entendre raiſon,
A coups de bec le mirent à la porte.
Le Geai plus ras que n'eſt la main
Voulut parmi les ſiens rentrer le lendemain ;
Point de nouvelle, on le refuſe,
Sans vouloir entendre d'excuſe.
Alors un Geai fort aviſé
Qu'auparavant il avoit mépriſé
Lui dit : Tu pouvois bien t'épargner cette injure,
En te bornant aux dons de la nature,
Les paons ne t'auroient pas plumé,
Ou bien dans ton malheur nous t'aurions réclamé.

FABULA IV.

CANIS NATANS.

AMittit méritò próprium, qui aliénum appetit.

* *Canis per flumen carnem dum ferret natans,*

Lymphárum in ſpéculo vidit ſimulácrum ſuum,

Aliámque prædam ab álio ferri putans,

Eripere voluit: verùm decepta avíditas,

Et quem tenébat ore dimíſit cibum,

Nec quem petébat adeò pótuit attingere.

FABLE IV.

Un Chien qui perd ſa proie.

POUR vouloir trop avoir on perd ſouvent le ſien,
Ou du moins on ne gagne rien.
Un chien tenant un os paſſa ſur une planche;
Crut en voir un dans l'eau qui portoit une éclanche,
Il ſe jette à la nage au travers du ruiſſeau:
Voilà, dit le gourmand, un excellente proie
Bien à point le ciel me l'envoie;
Mais ni d'une ni d'autre il n'eut pas un morceau.

FABULA V.

VACCA, CAPELLA, OVIS ET LEO.

NUnquam eſt fidélis cum potente ſociétas :
Teſtátur hæc fabella propóſitum meum.
** Vacca & Capella & pátiens Ovis injúriæ*
Sócii fuére cum Leóne in ſaltibus.
Hi cùm cepiſſent Cervum vaſti corporis,

FABLE V.

Le Lion en societé avec la Vache, la Chevre, & la Brebis.

POINT de commerce avec les Grands,
Si l'on n'eſt réſolu d'en paier les dépens.
Trois animaux d'humeur fort pacifique,
Mais qui ne ſçavoient pas encor cette rubrique,
Une Vache, une Chevre & la pauvre Brebis,
Animal ſans défenſe,
Animal ſeulement armé de patience;
Tous trois dans l'eſperance
D'avoir au *prorata* de ce qu'ils auroient mis,
Firent contract de compagnie
A la mort, à la vie,
Avec maître Lion,
Qui les laiſſa chaſſer à leur diſcretion
Dans les bois de ſa ſeigneurie.
Du premier coup un Cerf fut pris dans leurs filets,
Et quatre lots en furent faits;
Maître Lion les laiſſa faire,

Sic est locútus, partibus factis, Leo:

Ego primam tollo, nóminor quia Leo;

Secundam, quia sum fortis, tribuétis mihi;

Tùm, quia plus váleo, me sequétur tertia;

Malo afficiétur, si quis quartam tetigerit.

Sic totam prædam sola impróbitas abstulit.

FABULA VI.

RANÆ AD SOLEM.

Vicini furis célebres vidit nuptias

Æsópus, & continuò narrare incipit:

* *Uxórem quondam Sol cùm vellet dúcere,*

Clamórem Ranæ sustulère ad sídera.

Convício permótus quærit Júpiter

Puis, comme grand Seigneur, les paia de son nom :
Ecoutés, leur dit-il, je m'appelle Lion,
Ainsi des quatre parts m'appartient la premiere:
Et de plus la seconde est dûe à ma valeur :
Je suis plus fort que vous, j'aurai donc la troisiéme ;
Et si quelqu'un touche à la quatriéme,
Il en arrivera malheur.

FABLE VI.

Les Grenouilles qui s'adressent au Soleil.

ESOPE vit un jour qu'aux nôces d'un voleur
Chacun montroit sa belle humeur,
Il ne pouvoit souffrir telle réjouissance.
Voisins, dit-il, eh quelle extravagance !
Quoi ! ne savés-vous pas qu'autrefois le Soleil
Voulant songer au mariage,
Les Grenouilles en leur conseil
Firent remu-ménage ?
Que Jupiter fatigué de leurs cris
Voulut savoir le sujet de leurs plaintes ?

Cauſam querélæ : quædam tùm ſtagni
incola,
Nunc, inquit, omnes unus exúrit lacus,
Cogitque miſeras áridâ ſede émori :
Quidnam futúrum eſt, ſi creárit líberos?

FABULA VII.

VULPES AD PERSONAM TRAGICAM.

PErſonam trágicam fortè Vulpes
vìderat :
O quanta ſpécies, inquit, cérebrum
non habet !
* *Hoc illis dictum eſt, quibus honórem*
& glóriam
Fortúna trìbuit, ſenſum commúnem
abſtulit.

C'eſt que tous nos étangs, dit une, ſont rotis ;
A preſent qu'il eſt ſeul ſes brûlantes atteintes
Nous feroient volontiers cacher au fond des puits ;
Ce ſeroit fait de nous ſi jamais l'hymenée
Venoit à lui donner lignée.

FABLE VII.

Un Renard qui trouve un maſque de théatre.

ECOUTE's, vous à qui la fortune fantaſque
A refuſé du ſens & donné des honneurs,
Un Renard autrefois conſiderant un maſque
(C'étoit un buſte creux à peu près comme un caſque)
En admiroit les traits & les vives couleurs.
Grands Dieux, dit-il, que l'apparence eſt belle !
Quel dommage ! elle eſt ſans cervelle.

FABULA VIII.

LUPUS ET GRUS.

Qui prétium mériti ab improbis desíderat,
Bis péccat: primùm quóniam indignos adjuvat,
Impúnè abíre deinde quia jam non potest.
** Os devorátum fauce cùm hæréret Lupi,*
Magno dolóre victus, cœpit síngulos
Illícere prétio, ut illud extráherent malum.
Tandem persuása est jurejurando Gruis,
Gulæque credens colli longitúdinem,
Periculósam fecit medicínam Lupo.
Pro quo quùm facto flagitáret præmium:
Ingráta es, inquit, ore quæ nostro caput
Incólume abstúleris, & mercédem postules?

FABLE VIII.

Le Loup & la Grue.

OBLIGER les méchans eſt ſi groſſe ſotiſe,
Que lorſque Phédre moraliſe
Il nous en compte une pour deux ;
C'eſt bien pis qui voudroit tirer ſalaire d'eux.
Au milieu d'une goinfrerie
Un Loup penſa perdre la vie.
Un os lui demeura dans le fond du goſier,
Il ne pouvoit l'avaler ni crier,
Il avoit beau promettre récompenſe,
La patte ſur la conſcience,
Pas une bête ne s'avance,
Pas une ne veut s'y fier.
Pour croire un Loup il falloit être Grue,
Il en paſſe une à propos pour le Loup,
La ſote de pitié s'étant ſentie émue,
Foura ſa tête juſqu'au cou.
Voilà l'os retiré, payés moi, mon compere.
Allés, vous l'étes ma commere,
Retenés bien, ingrate, ſeulement
Que j'ai pû vous croquer pour vôtre paiement.

FABULA IX

PASSER ET LEPUS.

SIbi non cavére & áliis consílium dare,
Stultum esse, paucis ostendámus versibus.
* *Oppressum ab Aquila, fletus edentem graves,*
Léporem objurgábat Passer: Ubi pernicitas
Nota, inquit, illa est? quid ita cessárunt pedes?
Dùm lóquitur, ipsum Accipiter nec opinum rapit,
Questúque vano clamitantem interficit.

FABLE

FABLE IX.

Le Lievre & le Moineau.

MONTRONS en peu de mots que c'eſt une folie
De donner des conſeils ſans en prendre pour ſoi,
Et pour en faire foi,
Ecoutés je vous prie
Ce que Phédre en diſoit.
Sous les ſerres d'un Aigle un Levraut gémiſſoit,
Un jeune Moineau s'en mocquoit.
Où ſont, diſoit-il, tes gambades ?
Où ſont donc tes ruades ?
Que ne te ſauves-tu? tes pieds ſont engourdis!
Que te voilà ſot d'ê re pris !
Il en eût dit bien plus, mais certain rabat-joie
(C'étoit un gros oiſeau de proie)
Se ſaiſit du Moineau cauſeur ;
Il eut beau pleurer ſon malheur,
Il fallut ſervir de curée
A l'oiſeau de bon appétit ;

Lepus semiánimis mortis in solátium:
Qui modò secúrus nostra irridébas mala
Simili querélà fata deplóras tua.

FABULA X.

LUPUS, VULPES ET SIMIUS.

QUicunque turpi fraude semel innótuit,
Etiamsi verum dicit, amittit fidem:
Hoc adtestátur brevis Æsópi fábula.
** Lupus arguébat Vulpem furti crímine:*
Negábat illa se esse culpæ proximam.
Tunc Judex inter illos sedit Símius.
Uterque causam cùm peroràssent suam,
Dixisse fertur Símius sententiam:

Le Levraut moribond le vit,
Et son ame en mourant fut presque consolée :
Eh bien, dit-il, de mon tourment
Tu te mocquois dans ce moment ;
Tu me raillois dans mes douleurs cruelles ;
Où sont à present tes deux aisles ?

FABLE X.

Le Loup, le Renard & le Singe.

QUICONQUE une fois seulement
Nous a trompé par un mensonge,
Quand même il parleroit après sincérement,
On ne le croit pas plus qu'un songe.
Un Loup accusa de larcin
Compere Renard son voisin ;
L'assignation fut donnée
Devant un Singe, arbitre tres prudent ;
Sans Procureur l'affaire fut plaidée ;
L'un & l'autre passoit pour être un franc brigand ;
Le Singe leur en fit à chacun reprimande.

Tu non vidéris perdidiſſe quod petis,
Te credo ſubripuiſſe quod pulchrè negas.

FABULA XI.

ASINUS ET LEO VENANTES.

VIrtútis expers verbis jactans glóriam,
Ignótos fallit, notis eſt deríſui.
** Venári Aſello cómite quùm vellet Leo,*
Contexit illum frútice, & admónuit ſimul,
Ut inſuétà voce terréret feras,
Fugientes ipſe exciperet. Hic auritulus.

Coquin de Loup, dit-il, on ne t'a pas volé :
Toi, maraud, tu parois être assés dessalé
Pour avoir excroqué ce que l'autre demande.
Cela dit,
Il les mit
Tous deux sans appel à l'amande.

FABLE XI.

Le Lion chassant avec l'Asne.

UN lâche qui se vante en impose au vulgaire,
Tandis qu'il n'en est pas connu ;
Mais le public en est bien revenu,
Dès qu'on voit clair dans son affaire.
Maître Lion voulant se donner du plaisir,
Prit un Asne avec lui pour aller à la chasse ;
Dans le fort d'un taillis il le couvre & le place ;
Il lui commande de choisir
De tous ses tons le plus épouvantable,
De s'appliquer à déguiser sa voix
Pour la rendre méconnoissable
A toutes les bêtes du bois,
Tandis que lui les prendroit au passage.

Clamórem súbitum tollit totis viribus,
Novoque turbat bestias miráculo :
Quæ dum paventes exitus notos petunt,
Leonis afficiuntur horrendo impetu :
Qui postquàm cæde fessus est, Asinum
évocat,
Jubétque vocem prémere : tunc ille insolens :
Qualis vidétur tibi ópera hæc vocis meæ ?
Insignis, inquit, sic, ut nisi nossem tuum
Animum, genusque, simili fugissem metu.

Le Baudet le ſervit de la bonne façon :
Le Chaſſeur à l'affut à l'ombre d'un buiſſon
Ne fit jamais tant de carnage ;
Content de ſa journée, & voulant s'en aller,
Il courut au Baudet, le pria de ſe taire :
Ne ſçai-je pas me ſignaler,
Dit l'Aſne en ſe flattant du ſuccès de l'affaire.
Que vous ſemble de moi ? je ſers bien mes amis.
Il eſt vrai ; j'aurois fui, quand tu t'es mis à braire,
Si je n'avois connu ton courage & ton prix.

FABULA XII.

CERVUS AD FONTEM.

Laudátis utiliòra, quæ contempſeris
Sæpè inveníri, hæc exerit narrátio.
** Ad fóntem Cervus cùm bibiſſet, reſtitit,*
Et in liquóre vidit effigiem ſuam.
Ibi dum ramóſa mirans laudat cornua,
Crurúmque nimiam tenuitátem vitúperat,
Venantium ſúbitò vócibus conterritus,
Per campum fúgere cœpit, & curſu levi
Canes elúſit; ſylva tùm excépit ferum,
In quà retentis impeditus cornibus,
Lacerári cœpit morſibus ſævis canum.
Tunc móriens, vocem hanc edidiſſe dicitur:
O me infelicem! qui nunc demùm intelligo,
Ut illa mihi profúerint, quæ deſpéxeram;
Et quæ laudáram, quantùm luctûs habuerint.

FABLE XII.

Le Cerf auprès d'une fontaine.

DANS le cristal d'une onde pure
Un Cerf de son grand bois admiroit la structure,
La simetrie & la hauteur :
Mais ses jambes lui faisoient peur.
Un Chasseur à l'instant avec ses chiens s'avance,
Le Cerf à travers champ agilement se lance,
Se mocque de la meute, & gagne les forests ;
Ses pieds qui lui sembloient si laids,
Lui rendirent ce bon office :
Il n'eut pas le même service
De son bois funeste ornement,
Qui l'arrêtoit à tout moment.
Bref la bête fut bien-tôt prise.
Helas, dit-il, que ce que je mépriſe
Eloignoit la fin de mon sort !
Et ce bois que je vante est cause de ma mort.

FABULA XIII.

VULPES ET CORVUS.

QUi se laudári gaudet verbis subdolis,
Seræ dat pœnas turpes pœnitentiæ.
** Cùm de feneſtrâ Corvus raptum cáseum*
Comeſſe vellet, celsà résidens arbore,
Hunc vidit Vulpes, dehinc sic occœpit loqui:
O qui tuárum, Corve, pennárum eſt nitor!
Quantùm decóris corpore & vultu geris!
Si vocem habéres, nulla prior ales foret.
At ille ſtultus, dum vult vocem oſtendere,
Emíſit ore cáseum, quem celériter
Dolósa Vulpes ávidis rápuit dentibus.
Tum demum ingémuit Corvi deceptus ſtupor.
Hac re probátur ingénium quantùm valet,
Virtúte ſemper prævalet ſapientia.

FABLE XIII.

Le Corbeau & le Renard.

MAÎTRE Corbeau sur un arbre perché
Tenoit en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alleché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé bon jour ! Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! Que vous me semblés beau !
Sans mentir si vôtre ramage
Se rapporte à vôtre plumage,
Vous êtes le Phœnix des hôtes de ces bois.
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : Mon bon Monsieur,
Apprenés que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

M. D. L. F.

FABULA XIV.

EX SUTORE MEDICUS.

MAlus quum Sutor inópiâ deperditus
Medicinam ignóto fácere cœpiſſet loco,
Et venditáret falſo antidotum nómine,

FABLE XIV.

Le Cordonnier devenu Medecin.

UN mauvais Cordonnier à deux doigts de ſa perte,
Voiant ſa boutique deſerte,
Jetta cuir & tranchet, ſelle, forme & fil gros;
Alla buſquer fortune au païs des *Badauts*.
Il n'eſt point de climat ſur la machine ronde,
Où ces gens ne ſoient répandus,
Même parmi nôtre beau monde
On en trouve de confondus;
La carte du païs n'eſt pas bien malaiſée,
Les habitans ſont honnêtes & doux;
Et quoique ce ſoient de grands fous,
Ils n'ont pas l'ame forcenée:
Chez eux ce qui reſſent un peu la nouveauté,
Ne manque pas d'être écouté,
Et quand on ſçait paier d'effronterie,
On peut vivre aux dépens de la *Badauderie*;
Auſſi fit nôtre Charlatan,
Pour debiter ſon baume & ſon orviétan,

Verbósis adquisivit sibi famam strophis.

Hic quum jacéret morbo confectus gravi,

Rex urbis, ejus experiendi gratiâ,

Grandes phrases, grands mots furent mis en pratique,
Et l'on ne voioit plus désemplir sa boutique.
Le Gouverneur du lieu, personnage de sens,
De ce nouveau Docteur soupçonnant l'origine,
Pour détromper tous ces extravagans,
Fit semblant de vouloir prendre une médecine.
On mande nôtre Operateur,
Il quitte tout au nom du Gouverneur,
Il arrive & se place en un siege d'honneur;
D'abord il prend le poulx, & parlant de *Prognose*,
Il mesle à tout hazard *symptome*, *Diagnose*;
Je veux, dit-il, vous phlébotomizer,
Et demain vous gargarizer,
Puis après si je trouve, en suivant cette route,
Que vous aiés quelqu'attaque de goute,
Chaudement je vous graisserai
De mon baume & vous baignerai;
Après quoi vous purgeant avec quatre pillules,
Qui ne péseront pas les quatre deux scrupules,
Malgré tous vos travaux & tous vos cheveux blancs,
Je vous rendrai plus sain qu'on ne l'est à quinze ans.

Scyphum popoſcit ; fuſa dein simulans
aquâ
Antidoto miſcére illius ſe toxicum,
Hoc bibere juſſit ipſum, póſito præ-
mio.
Timóre mortis ille tum confeſſus eſt,
Non artis ullâ Médicum ſe prudén-
tiâ,
Verùm ſtupóre vulgi factum nóbilem.
Rex advocátâ conciône hæc addidit ;
Quæ putátis eſſe vos dementiæ,
Qui cápita veſtra non dubitátis crê-
dere
Cui calceandos nemo commiſit pedes ?
* *Hoc pertinére verè ad illos dixerim,*
Quorum ſtultítiâ quæſtus impudentiæ
eſt.

FABLE XV.

De ces grands mots il leurra l'assemblée,
On trouva son discours fort net, savant & beau,
Le Gouverneur fit aporter de l'eau,
Et d'une poudre y mit une pincée,
(Elle n'étoit que de prelinpinpin)
Puis il dit, s'adressant au nouveau Medecin:
Je languis pour avoir respiré la fumée
De ce poison actif & fin,
Avallés en une gorgée,
De vôtre orviétan je verrai la vertu.
Le pauvre Cordonnier qui se croioit perdu,
Du Gouverneur implore la clemence,
Il se prosterne à deux genoux,
Et se tournant vers l'audience,
Il dit que parmi tous ces foux,
Il avoit puisé sa science.
Que d'ignorans sont riches comme lui,
En dupant les sots d'aujourd'hui!

FABULA XV.

SENEX ET ASINUS.

IN principátu commutando, sæpiùs
Nil præter dómini nomen mutant pauperes.
Id esse verum parva hæc fábula indicat.
** Asellum in prato timidus pascébat senex;*
Is hostium clamóre súbito territus,
Suadébat asino fúgere, ne possent capi.
At ille lentus: Quæso num binas mihi
Clitellas impositúrum victórem putas?
Senex negávit: Ergo, quid refert mea,
Cui serviam, clitellas dum portem meas?

FABLE XV.

Le Vieillard & l'Asne.

A changer si souvent de maître,
Croiés moi, l'on ne gagne rien.
L'Asne de cette fable à mon sens est un traître,
Et qui ne raisonne pas bien.
Un vieillard dans un pré mena son Baudet paître,
On entendit le bruit des ennemis :
Allons, dit le vieillard, sauvons nous au logis,
De peur que l'on ne nous surprene.
Fuiés, monsieur, pour moi ce n'en est pas la peine,
J'irai toujours le même pas :
Répondés moi, l'ennemi, je vous prie,
Me fera-t'il porter deux bats ?
Nenni, dit le vieillard ; je n'ai donc pas envie
Répliqua le Baudet (aussi bien je suis las)
De courir bien fort pour vous suivre.
Qu'importe à qui je sois, puisqu'il me faut pour vivre
Travailler jusques au trépas.
L'Asne du Jardinier l'auroit dû rendre sage :
Il en coute toujours pour changer de ménage.

FABULA XVI.

OVIS ET CERVUS.

Fraudátor nomen quum locat sponsu improbo,
Non rem expedire, sed mala vidére expetit.
** Ovem rogábat Cervus módium tritici,*
Lupo sponsóre: at illa præmétuens dolum;
Rápere atque abire semper ádsuévit Lupus:
Tu de conspectu fúgere velóci impetu;
Ubi vos requiram, quum dies advénerit?

FABLE XVI.

Le Cerf & la Brebis.

UN fourbe offrant pour caution
Un fourbe de profession,
Ne cherche pas à satisfaire,
Mais il veut trouver au contraire
Un biais pour paier à la fin
Par un tour de *maître Gonin.*
Le Cerf alla trouver la Brebis sa voisine,
Pour emprunter un boisseau de farine,
Paiable au terme de saint Jean,
Offrant le Loup pour répondant,
Le Loup! dit la Brebis, helas Dieu m'en préserve,
Quand j'en aurois dix boisseaux de reserve,
Ce ne seroit ni pour lui, ni pour vous,
Je ne contracte point avec Messieurs les Loups,
Leur coutume est de toujours prendre,
On ne les a jamais vû rendre;
Et quand vous autres Cerfs venés à galoper,
Au diantre soit qui peut vous attraper.

FABULA XVII.

OVIS, CANIS ET LUPUS.

SOlent mendáces lúere pœnas malé-
ficì.
** Calumniátor ab Ove quum péteret*
Canis
Quem commodàſſe panem ſe conten-
deret.
Lupus citátus teſtis, non anum modò
Debéri dixit, verùm affirmávit de-
cem.
Ovis damnáta falſo teſtimónio,
Quod non debébat, ſolvit. Poſt pau-
cos dies

FABLE XVII.

La Brebis, le Chien & le Loup.

DEs innocens contre les impoſteurs,
Le Ciel prend en main la défenſe,
Et s'il difere ſa vengeance,
Il en augmente les rigueurs.
Un Chien d'une malice noire,
A force de jurer prétendoit faire croire,
Qu'une Brebis lui redevoit un pain,
Il en alloit lever la main.
Un Loup nouvellement venu de Normandie,
Fut pris pour témoigner par l'adverſe partie;
Il affirma que la Brebis
Au lieu d'un pain en devoit dix;
Auſſi-tôt fut Sentence prononcée,
Et la ſuſdite à paier condamnée,
En eſpece ou valeur, & ſans retardement;
Le nombre de dix pains énoncés au ſerment.
Preſque dans la même ſemaine,
Ce Loup dans un piege tomba,
Et perſonne ne l'en tira,

Ovis jacentem in fóveâ conſpexit Lupum :
Hæc (inquit) merces fraudis à Súperis datur.

FABULA XVIII.

CANIS PARTURIENS.

HAbent inſidias hóminis blandítiæ mali,
Quas ut vitémus, verſus ſubjecti monent.
* *Canis partúriens, quum rogáſſet alteram,*
Ut fœtum in ejus tugúrio deponéret,
Fácilè impetrávit : dein repoſcenti locum,

Au

Au contraire chacun s'en mocquoit dans la plaine,
Un Loup eſt un méchant voiſin :
La Brebis vint, il tiroit à ſa fin,
Elle lui dit : Que tout parjure apprene
Ce que c'eſt que la verité,
Et qu'il regarde en toi l'image de la peine
Que prépare le Ciel à ſa perverſité.

FABLE XVIII.

Une Chienne prête à faire ſes petits.

UN ſcélérat ſous ombre de careſſes
Nous garde quelque trahiſon.
La fable qui va ſuivre eſt le contre-poiſon
De ſes frauduleuſes promeſſes.
Conſiderés l'état où me voila,
Dit une Lice à ſa compagne,
Faites, je vous conjure un tour à la campagne,
Permettés moi de chienner là ;
Dans huit jours au plus tard je vous rend vôtre place,

Preces admóvit ; tempus exórans
breve ,
Dum firmióres cátulos poſſet dúcere.
Hoc quoque conſumto , flagitáre va-
lidiùs
Cubile cœpit : Si mihi & turbæ meæ
Par (inquit) eſſe potúeris , cedam
loco.

Foi de chienne d'honneur ; la traitresse l'embrasse :
L'autre la fait maîtresse du logis,
Lui souhaitant hûreuse délivrance :
Elle s'en va courir païs,
Et ne paroît qu'après huit jours d'absence.
Quoi ! dit la Lice : Helas ! vous voilà de retour ?
J'en suis bien aise, mais . . . quelque temps de sejour,
Et mes petits & moi nous vous devrons la vie.
Il faut qu'ils meurent si je sors,
Vous voiés qu'ils ne sont pas forts ;
Patience, je vous en prie.
L'autre prit terme & la laissa ;
Le terme vint, elle pressa :
La Lice alors la repoussa,
Et dit : Voiés ma troupe ; êtes-vous la plus forte ?
Je sortirai dans ce moment :
Sinon, de vôtre apartement
Enfilés moi tout à l'heure la porte.

FABULA XIX.

CANES FAMELICI.

STultum consilium non modò effectu caret,
Sed ad perniciem quoque mortales dévocat.
** Córium depressum in flúvio vidérunt Canes:*
Id ut comesse extractum possent facilìùs,
Aquam cœpère bibere, sed rupti priùs
Perière, quàm quod petierant, contingerent.

FABLE XIX.

Les Chiens affamés.

UNE folle entrepriſe apporte à ſon auteur
Du dommage & de l'infamie ;
On y perd tres ſouvent l'honneur,
Et quelquefois même la vie.
Un Tanneur avoit mis un cuir au fonds de l'eau,
Des Chiens cherchant de quoi faire curée,
Crûrent que c'étoit là quelque friand morceau,
Ils ſe mirent tous en penſée,
Que pour le ronger aiſément,
Il faloit tarir le torrent.
Les voilà donc (à ce que dit l'hiſtoire)
à boire ;
Mais ils burent & burent tant,
Qu'ils en crevérent à l'inſtant.

FABULA XX.

LEO SENIO CONFECTUS.

Quicunque amíſit dignitátem priſtinam,
Ignávis étiam jocus eſt in caſu gravi.
** Defectus annis & deſertus viribus*
Leo quum jacéret ſpíritum extrémum trahens,
Aper fulmíneis ad eum venit dentibus,
Et vindicávit ictu véterem injúriam:
Infeſtis Taurus mox confódit cornibus
Hoſtile corpus. Aſinus ut vidit ferum
Impúnè lædi, calcibus frontem exterit.

FABLE XX.

Le Lion abbatu de vieillesse.

QUELLE pitié que d'être vieux !
Plus il nous reste de courage,
Plus nous ressentons à cet âge
Jusqu'à quel point nous sommes malheureux.
Un Lion tres malade, accablé de vieillesse
Fut en bute aux indignités,
Aux insultes, aux cruautés
Des animaux, que sa foiblesse
Venoit de rendre les plus forts :
Un Sanglier à grands coups de défenses,
Un Taureau qui vangeoit quelques vieilles offenses,
Firent un crible de son corps :
Pour comble de malheurs, il reçut par la tête
Un coup de pied d'un Asne. Ah lâche & vile bête,
J'ai suporté les autres constamment :

At ille expirans : Fortes indignè tuli
Mihi insultare ; te, naturæ dedecus,
Quòd ferre cogor, certè bis videor
mori.

FABULA XXI.

MUSTELA ET HOMO.

MUstéla ab hómine prensa quum instantem necem
Effúgere vellet : Quæso (inquit) parcas mihi,
Quæ tibi molestis múribus purgo domum.

Ils ont du cœur ; Mais toi, honte de la nature,
Tu me fais mourir doublement ;
Puis je perir d'une telle bleſſure ?

FABLE XXI.

L'Homme & la Belete.

UN Homme en ſon grenier alla faire revûe
Des graines & des fruits que l'hiver il gardoit :
Une Belete à gogo s'en donnoit
Depuis long-tems, ſans qu'il l'eût aperçûe,
Mais à la fin il entendit grouiller,
Et courant auſſi-tôt fouiller,
Parmi des pois il attrape la beſte,
Et lui veut écraſer la teſte ;
Elle eſquive le coup, & le prie humblement
De lui donner audience un moment.
De Rats & de Souris ta maiſon eſt purgée
Par la guerre que je leurs fais ;
Ingrat ! que faiſois-tu ? lui dit cette effrontée,
Sans moi tu ne pourrois jamais
Conſerver un fruit, une graine :
Eſt-ce là le prix de ma peine ?

Respondit ille : Faceres si causâ meâ,
Gratum esset, & dedissem véniam supplici :
Nunc quia labóras ut fruáris relíquis,
Quæ sunt rosúri, simul & ipsos dévores ;
Noli imputáre vanum beneficium mihi.
Atque ita locútus, improbam letho dedit.
Hoc in se dictum debent illi agnóscere,
Quorum privàta servit utílitas sibi,
Et méritum ináne jactant imprudentibus.

Vraiment la bourde eſt de faiſon,
Je t'entens, Belete ma mie,
De Rats & de Souris tu purges ma maiſon,
Ainſi je ſuis tenu de te donner la vie,
Si je ne veux être un ingrat;
Il faut pour te défendre un meilleur Avocat:
De ta chaſſe il eſt vrai qu'en un ſens je profite,
Mais pourquoi te faire un mérite
De cette chaſſe auprès de moi?
Tu n'as jamais chaſſé pour d'autre que pour toi.
Cela dit, il la tüe: Il eſt plus qu'on ne penſe
De ces Beletes aujourd'hui,
Qui vivent aux dépens d'autrui,
Et qui voudroient encor en tirer récompenſe.

FABULA XXII.

CANIS FIDELIS.

REpentè liberális ſtultis gratus eſt,
Verùm peritis irritos tendit dolos.
** Nocturnus quum fur panem miſiſſet*
Cani,
Objecto tentans an cibo poſſet capi:
Heus (inquit) linguam vis meam
præclúdere,
Ne latrem pro re dómini? multùm fal-
leris.

FABLE XXII.

Le Chien fidele.

TEL a toujours passé pour un ladre, un vilain,
A qui l'argent ne tient plus à la main ;
Ce changement veut dire quelque chose,
Les gens d'esprit en devinent la cause,
Et les sots lourdement donnent dans le panneau,
Cette Fable en est le tableau.
Aux portes d'une ferme un Chien en sentinelle,
Aperçut un voleur qui dressoit une échelle
Afin d'escalader le mur.
Le voleur vit le Chien : il n'y faisoit pas sûr,
S'il ne pouvoit conter sur du silence ;
Il lui jette du pain, & pour sa récompense
Il promet des os tant & plus :
Le Chien fidele en fit refus,
Aboiant toujours d'importance :
Va-t'en, dit-il, & ne crois pas
Pouvoir par ce grossier appas,
Me tenir la langue enchaînée ;
Jamais je ne veux qu'il soit dit

Namque ista súbita me jubet benignitas
Vigiláre, facias ne meâ culpâ lucrum.

FABULA XXIII.

RANA RUPTA.

INops potentem dum vult imitári, perit.

* *In prato quodam Rana conspexit Bovem,*
Et tacta invídiâ tantæ magnitudinis,
Rugósam inflávit pellem: tùm natos suos
Interrogávit, an Bove esset látior?
Illi negárunt. Rursus intendit cutem
Majóre nisu & simili quæsivit modo,
Quis major esset? Illi dixérunt: Bovem.

Qu'aucun voleur, même pendant la nuit
Ait fait ici quelque profit,
Pour avoir eu de lui la patte un peu graiſſée.

FABLE XXIII.

La Grenouille qui crève.

UNE Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui ſembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un œuf,
Envieuſe s'étend, & s'enfle, & ſe travaille,
Pour égaler l'animal en groſſeur,
Diſant : Regardés bien, ma ſœur,
Eſt-ce aſſés ? dites-moi, n'y ſuis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchés point. La chétive pécore
S'enfla ſi bien, qu'elle creva.
Le monde eſt plein de gens qui ne ſont pas plus ſages :
Tout Bourgeois veut bâtir, comme les grands Seigneurs ;

Novissimè indignáta, dum vult validiùs

Inflare sese, rupto jácuit corpore.

FABULA XXIV.

CANIS ET CROCODILUS.

Consília qui dant prava cautis homínibus,

Et perdunt óperam, & deridentur turpiter.

* *Canes currentes libere in Nilo flúmine,*

A Crocódilis ne rapiantur, tráditum est.

Tout

Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs ;
Tout Marquis veut avoir des Pages.
M. D. L. F.

FABLE XXIV.

Le Chien & le Crocodile.

C'EST perdre ſa peine & ſon tems
Que de vouloir jetter dans quelque ſote affaire,
Par de mauvais conſeils, un homme de bon ſens,
Il ſait parer le coup, même pour l'ordinaire,
Ceux qui l'y vouloient embarquer,
Se ſont honteuſement mocquer.
On dit qu'aux bords du Nil de peur des Crocodiles,
Les Chiens n'oſeroient s'amuſer,
Parce qu'à les dévaliſer,
Ces animaux ſont fort habiles.
On dit encor plus, car ſouvent,
Lors même que la ſoif les preſſe,
Les Chiens (s'entend) n'ont point de ceſſe,

Igitur quum currens bibere cœpisset Canis,

Sic crocódilus: Quamlibet lambe ótio,

Noli veréri. At ille: Fácerem mehercule:

Nisi esse scirem carnis te cúpidum meæ.

FABULA XXV.

VULPES ET CICONIA.

NUlli nocendum: si quis vero læserit,

Multandum simili jure, fabella admonet.

* *Vulpes ad cœnam dícitur Cicóniam*

Prior invitasse, & illi in patinà líquidam

Posuisse sorbitiónem, quam nulla modo

Gustáre esuriens potúerit Cicónia:

Et boivent toujours en courant :
Un Chien fut obligé de boire ;
Mais en buvant il avoit ſoin
De toujours fuir, à ce que dit l'hiſtoire,
Un Crocodile d'aſſés loin,
Lui cria, Mon ami, burés, buvés à l'aiſe :
Quelque ſot, dit le Chien, en s'éloignant de l'eau ;
Mais, je boirois, ne vous déplaiſe,
Si vous étiés un peu moins friand de ma peau.

FABLE XXV.

Le Renard & la Cigogne.

COMPERE le Renard ſe mit un jour en frais ;
Et retint à diner commere la Cigogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'apprêts ;
Le galant pour toute beſogne
Avoit un broüet clair (il vivoit chichement)
Ce broüet fut par lui ſervi ſur une aſſiette :
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette ;
Et le drôle eut lappé le tout en un moment.

Quæ Vulpem quum revocaſſet, intrito cibo
Plenam lagénam pósuit: huic roſtrum inſerens
Satiátur ipſa, & torquet convívam fame:
Quæ quum lagénæ fruſtrà collum lamberet,
Peregrínam ſic locútam vólucrem accípimus:
Sua quiſque exempla debet æquo ánimo pati.

Pour se vanger de cette tromperie,
A quelque tems de là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la Cicogne son hôtesse,
Loua tres fort la politesse,
Trouva le diner cuit à point.
Bon appétit sur tout; Renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, & qu'il croioit friande.
On servit pour l'embarasser
En un vase à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,
Mais le museau du Sire étoit d'autre mesure.
Il lui falut à jeun retourner au logis;
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendés vous à la pareille.

M. D. L. F.

FABULA XXVI.

CANIS, THESAURUS, ET VULTURIUS.

HÆc res avàris esse convéniens potest,
Et qui húmiles nati, dici locúpletes student.
** Humána effódiens ossa, thesaurum Canis*
Invénit; & violávit quia Manes Deos,
Injecta est illi divitiárum cupíditas,
Pœnas ut sanctæ religióni penderet.

FABLE XXVI.

Le Chien, le Tréſor, & le Vautour.

PARMI les gens ſortis de rien,
Et qui ſont tout d'un coup fortune,
C'eſt une choſe peu commune
De ſavoir uſer de ſon bien :
Pour un qui fait de la dépenſe,
Mille périſſent malheureux
Au milieu de leur opulence ;
C'eſt pour ces avaritieux
Qu'Eſope nous a fait ce conte,
Afin de prouver à leur honte,
Que le plus riche eſt ſouvent le plus gueux.
Un Chien grattant au pied d'un Mauſolée,
En déterra des oſſemens ;
Mais la tranquilité des Manes violée
Lui prépara d'étranges châtimens :
Un Thréſor à lui ſe preſente ;
L'éclat de l'or tout auſſi-tôt le tente,
Pour le garder il devient furieux,
En un mot avaritieux ;

Itaque aurum dum custódit, oblítus
cibi
Fame est consúmptus: quem stans
Vultúrius super
Fertur locútus: O Canis, méritò ja-
ces,
Qui concupísti súbitò regáles opes,
Trívio conceptus, & educátus ster-
core.

FABULA XXVII.

VULPES ET AQUILA.

QUamvis sublímes debent húmiles
metúere:
Vindicta dócili quia patet solertiæ.
** Vulpínos cátulos Aquila quondam*
sustulit:
Nidóque pósuit pullis, escam ut car-
perent:

Il pouſſa ſi loin ſa manie,
Qu'oubliant de manger, il en perdit la vie.
Certain Vautour attiré par l'odeur,
Vint profiter de ſon malheur,
Et tout en becquetant il faiſoit ces remarques :
Un Threſor, diſoit-il, appartient aux Monarques,
Et non pas aux marauts nés dans l'obſcurité,
S'il t'a cauſé la mort, tu l'as bien merité.

FABLE XXVII.

Le Renard & l'Aigle.

QUELQU'ELEVE's que nous ſoions,
Craignons toujours de nuire aux autres,
Tel a les bras plus petits que les nôtres,
S'il ſe hauſſe, il pourra plus que nous ne croions.
Une Aigle au haut d'un cheſne avoit placé ſon aire,
Un Renard avoit fait dans le pied ſa tanniere,
L'Aigle lui déroba ſes tendres nouriſſons,
Pour en faire un régal à ſes petits aiglons;
Elle contoit que volant à merveille,

Hanc persecúta mater, oráre incipit,
Ne tantum miseræ luctum importáret
sibi.
Contemsit illa, tuta quippè ipso loco.
Vulpes ab arà rápuit ardentem facem,
Totamque flammis arborem circun-
dedit,
Hosti dolórem damno miscens sangui-
nis.

Et le Renard ne pouvant s'élever,
Il ne pourroit point arriver,
Qu'elle dût craindre la pareille :
Une mere affligée en telle occasion,
Ne peut former de résolution ;
Elle poursuit, elle pleure, elle prie,
Elle offre de bon cœur sa vie.
Le Renard soutint de son mieux
Tout ce different personnage,
Dans le fonds il crevoit de dépit & de rage,
Mais à la fin il essuia ses yeux,
Et songea tout de bon comment tirer vengeance,
Et de l'Aigle & de son engeance.
Pas loin de là des Villageois,
Sur un autel avoient brûlé du bois
Pour se chaufer, ou pour un sacrifice,
(Phédre n'en dit pas la raison)
Le Renard dérobe un tison,
Au tour de l'arbre il dresse un édifice
Avec du menu bois qu'il alloit allumer.
L'Aigle voiant son nid tout prest à s'enflammer,
Apréhende à son tour, elle pleure, elle prie,
Par bonheur les Renards étoient encor en vie,

Aquila ut periclo mortis eriperet suos,
Incólumes natos supplex Vulpi trádidit.

FABULA XXVIII.

MUS ET ELEPHANTUS.

PLerumque stulti risum dum captant levem,
Gravi destringunt alios contumélia,
Et sibi nocivum concitant periculum.
* *Mus olim Elephanto cùm fuisset obvius,*
Salve (inquit) frater. Ille indignans repúdiat
Officium, & quærit cur sic mentiri velit.
Tùm mus arrectà caudà: Si símilem negas

Elle les lui fait voir tous gaillards & tous sains
Et les rend à leur mere à belles baises-mains.

FABLE XXVIII.

Le Rat & l'Elephant.

LEs sots pour la plûpart du tems,
Ne cherchent rien qu'à faire rire,
Mais ils ont beau faire & beau dire,
On n'en rit que du bout des dents,
Ou bien on rit à leurs dépens.
Un Rat trouva par avanture
Un Elephant dans son chemin;
Le Rat chétive creature,
Le traita de cousin germain.
(Quelqu'un m'a dit qu'il l'apella son frere)
L'Elephant aussi-tôt s'en mit fort en colere,
Rebuta sa civilité,
Et le vouloit punir de sa témérité.
Je sais bien, dit le Rat, mettre la différence
Entre ton grand corps & le mien,
Mais reconnois la ressemblance
Du gris de mon habit, avec le gris du tien,

Tibi me esse, certè hæc haud multùm absimilis tuæ.

Elephantus in illum cùm vellet sácere impetum,
Repressit iram : Et, fácilis vindicta est mihi,
Sed inquinári nolo ignávo sanguine.

FABULA XXIX.

RANÆ ET TAURI.

HUmiles laborant, ubi potentes dissident.

* *Rana in paláde pugnam Taurórum intuens;*

Regarde ta queuë & la mienne,
Elles sont de même façon;
Après cela qu'il te souvienne
Que nous sommes tous deux de la même maison.
Si l'Elephant avoit cru son courage,
Il eût vangé sur le champ cet outrage,
Par la mort de cet impudent;
Mais il se retint en disant:
Va, ne crains rien, orgueilleuse pécore,
Je ne te ferai point de mal,
Il ne me convient pas que je me deshonore
En répandant le sang d'un si vil animal.

FABLE XXIX.

Les Grenoüilles & les Taureaux.

LEs petits portent les dépens
De la division des Grands.
Deux Taureaux dans une prairie
S'entrebattoient avec furie:
Une Grenoüille en ce moment
Se tourmentoit étrangement,

Heu quanta nobis instat pernicies!
ait.
Interrogata ab aliâ, cur hoc diceret,
De principâtu quum illi certarent gregis,
Longéque ab illis dégerent vitam boves:
Nátio (ait) separáta, ac diversum est genus.
Sed pulsus regno némoris qui profúgerit,
Palúdis in secréta vèniet latibula,
Et proculcatas obteret duro pede:
Caput ita ad nostrum furor illórum pertinet.

FABULA XXX.

MILUUS ET COLUMBÆ.

QUi se committit hómini tutandum improbo,
Auxília dum requirit, exitium invenit.

Disant, adieu marais, nôtre race est perie.
Que voulés-vous dire ma mie?
Dit une autre Grenoüille; Est-ce que leur combat
Doit mettre fin à nôtre vie?
Ce peuple est different, c'est tout un autre état.
Bien mieux que vous je le sais ma commere;
Mais le vainqueur sûrement chassera
Son ennemi, qui passera
Des prés dans nôtre grenoüillere;
Et nous foulant aux pieds il nous écrasera.
Dire que ce malheur menace nôtre teste
N'est pas trop raisonner en beste.

FABLE XXX.

Les Pigeons & le Milan.

QUICONQUE en ses malheurs aux méchans à recours,
Bien loin de trouver du secours,
Trompé par un accès facile,
Au milieu même de l'azile,
Il trouve la fin de ses jours.

* *Columbæ ſæpè quum fugiſſent Miluum,*
Et celeritáte pennæ vitaſſent necem,
Conſilium raptor vertit ad fallácíam,

Et genus inerme tali decépit dolo :

Quare ſollícitum pótiùs ævum dúcitis,
Quàm regem me creátis ictо fœdere,
Qui vos ab omni tutas præſtem injúriâ ?
Illæ credentes, tradunt ſeſe Miluo,

Juſqu'ici les Pigeons s'étoient tirés d'affaire
Par une crainte ſalutaire
Dès qu'ils découvroient le Milan,
A peine en croquoit-il dix ou douze par an;
Mais le voleur n'avoit pas là ſon compte;
Preſque tous les jours à ſa honte,
S'il en pourſuivoit vingt, il en manquoit autant.
Le traître uſa donc de fineſſe,
Et fit dire au peuple Pigeon,
De députer aux pieds de ſa Hauteſſe,
Sans craindre aucune trahiſon.
Les députés vinrent avec eſcorte,
Et le Milan leur parla de la ſorte:
Vôtre état, mes enfans, me paroît tres-fâcheux,
Vous vivés dans l'inquiétude,
Toujours plaignans, toujours peureux;
Mais vôtre ſort a beau vous ſembler rude,
Il ne dépend que de vous d'être hûreux;
Accordés-vous à me prendre pour Sire,
Et contés que ſous mon Empire,
Vous ſaurés ce que c'eſt que la tranquillité.
Les députés ſignerent ce traité,
(Ils avoient carte blanche) & faiſant reverence

Qui regnum adeptus cœpit vesci singulas,
Et exercére impérium sævis unguibus.
De réliquis tunc una : Méritò plectimur.

Finis Libri Primi.

A la nouvelle Majesté,
Ils porterent chés eux le traité d'alliance.
Le nouveau Roi voulut voir ses états;
Dans un beau colombier il fit sa résidence:
Pigeons piqués, farcis, ce ne sont point ses plats,
Il les lui faut en plume & sans dépense,
Le Sire les mangea presque jusqu'au dernier,
Puis alla dépeupler un autre colombier.
Alors un des Pigeons échapés à sa rage,
Tint à ceux qui restoient à peu près ce langage:
Amis, nous l'avons reconnu,
Le Milan n'a pas tort, & vous l'avés voulu.

Fin du premier Livre.

PHÆDRI

FABULARUM ÆSOPIARUM.

LIBER II.

PROLOGUS.

EXEMPLIS continétur
Æsopi genus,
Nec áliud quicquam per fa-
bellas quéritur,
Quàm corrigátur error ut mortálium,
Acuatque sese díligens indústria.

LES FABLES DE PHEDRE EN VERS FRANCOIS.

LIVRE SECOND.

PROLOGUE.

NOUS autres faiſeurs d'apologues,
Du genre humain nous ſommes pédagogues :
Le deſſein de la fable & ſon but principal,
C'eſt de déraciner le mal,
C'eſt de réveiller l'induſtrie,
Pour la conduite de la vie.

Quicunque fuerit ergo narrandi locus,
Dum capiat aurem, & servet propositum suum:
Re commendatur, non auctoris nomine.
Equidem omni curâ morem servabo senis.
Sed si libuerit aliquid interponere
Dictorum, sensus ut delectet varietas;
Bonas in partes, lector, accipias velim.
Sic ista tibi rependet brevitas grátiam,
Cujus verbosa ne sit commendatio,
Attende cur negare cupidis debeas:
Modestis etiam offerre quod non petierint.

FABULA I.

LEO, LATRO ET VIATOR.

Super juvencum stabat dejectum Leo:
Prædator intervenit partem postulans:

Que

Que si l'on trouve occasion
D'égaier la narration,
En y mêlant quelque trait agréable
Qui ne s'écarte pas du sujet de la fable,
Sa justesse fera son prix & sa valeur,
Sans nul égard pour le nom de l'Auteur.
Pour moi qui me propose Esope pour modele,
Je ne quitterai point un guide si fidele:
Que si pour la variété
J'insere quelque verité,
Je vous promets, Lecteur, en récompense
De ne point abuser de vôtre patience.
Et pour entrer en discours au plûtôt:
Je vais montrer comment il faut
En écartant les gens avides,
Prévenir les souhaits des personnes timides.

FABLE I.

Le Lion, le Voleur & le Voiageur.

A TRAVERS un grand bois un voleur cheminant
Rencontre au milieu d'une voie

Darem, inquit, nisi soléres per te súmere,
Et improbum rejécit. Fortè innóxius
Viátor est deductus in eundem locum,
Feróque viso rettulit retrò pedem.
Cui plácidus ille : Non est quòd timeas, ait :
At quæ debétur pars tuæ modestiæ,
Audactter tolle. Tunc diviso tergore,
Silvas petivit hómini ut accessum daret.
** Exemplum egrègium prorsus & laudábile.*
Verùm, est avìditas dives, & pauper pudor.

Maître Lion sous ses griffes tenant
Un pauvre Bouvillon, dont il faisoit sa proie.
(Un honnête-homme en seroit mort de peur :)
Je retiens part, s'écria le voleur.
Va, va, brigand, tu sais trop bien en prendre,
Quand tu trouves l'occasion ;
Retire toi, si tu ne veux t'attendre
A sentir ce que peut le courroux du Lion.
Un Voiageur survient, qui pâlit & s'écrie :
Où suis je ! c'est fait de ma vie ;
Pour reculer il fit un pas.
Viens, dit le Lion, ne crains pas ;
Pren, je dois à ta modestie
De cette proie une partie.
Le Lion prit d'abord tout ce qu'il en voulut,
Et rentrant dans le bois aussi-tôt disparut.
Grands, si vous imitiés du Lion la conduite,
Vous couronneriés le mérite,
Vous seriés moins importunés,
Les emplois seroient mieux donnés :
Mais qui ne cherche rien pâtit dans l'indigence ;
Et qui veut tout avoir nage dans l'opulence.

FABULA II.

REPENTE CALVUS.

A Fœminis utcumque ſpoliári viros
Ament, amentur, nempe exemplis diſcimus.

* *Ætátis médiæ cuidam múlier non rudis*
Tegébat annos celans elegantiâ:
Animoſque ejuſdem pulchra júvenis céperat.
Ambæ vidéri dum volunt illi pares,
Capillos hómini légere cœpêre invicem.

FABLE II.

Un Homme devenu chauve tout d'un coup.

DEs qu'un homme ſuit une fois
Du fol amour les tyranniques loix,
Aux femmes il devient en proie.
Soit qu'il les aime, ou qu'il en ſoit aimé,
En moins de rien il eſt plumé
A peu près comme on plume un oie.
Une coquette un peu ſur le retour
Avoit fait ſon galant d'un homme entre deux âges,
En lui cachant le ſien, ſous un trompeur atour
De friſons du bon air, de rubans par étages.
Ce même homme pour ſon malheur,
Se laiſſa prendre auſſi le cœur
Par une jeune & tres-belle perſonne;
Chacune à ſon plaiſir l'ajuſte & le façonne,
L'une après l'autre il faiſoit beau les voir
Pour lui paroître plus ſortables,
Tirer un cheveu blanc, & l'autre un cheveu noir.
Enfinces deux impitoiables

Quum se putáret pingi curà mulíe-
rum,
Calvus repentè factus est, nam fun-
ditùs
Canos puella, nigros anus evellerat.

FABULA III.

HOMO A CANE LACERATUS.

LAcerátus quidam morsu vehemen-
tis Canis,
Tinctum cruóre panem immísit malé-
fico,
Audierat esse quod remédium vulneris.
Tunc sic Æsópus: Noli coram plú-
ribus
Hoc fácere cánibus, ne nos vivos
dévorent,

Firent si bien, qu'un beau matin
Cet Homme se trouva plus ras que n'est la main.

FABLE III.

Un Homme mordu d'un Chien.

TOUT le monde se veut mêler de medecine;
(Ne dites pourtant pas, le métier n'en vaut rien)
Un Chien d'être enragé avoit toute la mine;
Un Homme par hazard fut mordu de ce Chien;
Comme on le conduisoit chés un Chirurgien,
Une officieuse voisine
Lui dit: ah gardés vous en bien,
Il en aura pour une année,
Si telles gens y vont mettre la main.
Il faudra dans vôtre sang tremper un peu de pain,
Et faire au Chien avaler la bouchée;
Le venin s'en ira, le remede est certain.
Esope s'écria: Messieurs, Messieurs à l'aide,
C'est fait de nous avec ce beau remede:
Ou du moins qu'on fasse si bien,
Que l'on ne soit vû d'aucun Chien:

Quum scierint esse tale culpæ præmium.

* *Successus improbórum plures allicit.*

FABULA IV.

AQUILA, FELES ET APER.

AQuila in sublimi quercu nidum fécerat ;
Feles cavernam nacta, in médiâ pepérerat ;
Sus nemoricultrix fœtum ad imam posúerat.
Tàm fortúitum Feles contubernium
Fraude & scelestà sic evertit malitià.
Ad nidum scandit vólucris : Pernícies, ait,
Tibi parátur, forsan & míseræ mihi.
Nam fódere terram quòd vides quotídie
Aprum insidiósum, quercum vult evertere,
Ut nostram in plano fácilè progéniem opprimat.

C'est

C'eſt volontairement nous expoſer en proie,
Que paier leur morſure avec telle monnoie,
Ils nous dévoreront s'ils peuvent tout vivans :
Ne la donnés jamais ſi belle à des méchans.

FABLE IV.

L'Aigle, la Laie & la Chate.

L'AIGLE avoit ſes petits au haut d'un arbre creux.
La Laie au pied, la Chate entre les deux
Et ſans s'incommoder, moiennant ce partage
Meres & nourriſſons faiſoient leur triporage.
La Chate détruiſit par ſa fourbe l'accord ;
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit : Nôtre mort,
Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible gueres.
Voiés-vous à nos pieds fouïr inceſſamment
Cette maudite Laie, & creuſer une mine ?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine :
L'arbre tombant ils ſeront devorés,

Terrore offuso & perturbatis sensibus,
Direpit ad cubile setosæ Suis;
Magno, inquit, in periclo sunt nati tui;
Nam simul exieris pastum cum tenero grege,
Aquila est parata rapere porcellos tibi.
Hunc quoque timore postquàm complevit locum,
Dolosa tuto condidit sese cavo.
Inde evagata noctu suspenso pede,
Ubi esca se replevit & prolem suam.
Pavorem simulans, prospicit toto die.
Ruinam metuens Aquila ramis desidet:
Aper rapinam vitans non prodit foras.
Quid multa? inedia sunt consumti cum suis:

Qu'ils s'en tiennent pour assurés :
S'il m'en restoit un seul j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la Laie étoit en gesine :
Ma bonne amie & ma voisine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis,
L'Aigle, si vous sortés fondra sur vos petits :
Obligés-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille aiant semé l'effroi,
La Chate en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits : La Laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chés soi l'une & l'autre s'obstine ;
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'Oiseau roial en cas de mine,
La Laie en cas d'irruption.
La faim détruisit tout : il ne resta personne
De la gent Marcassine, & de la gent Aiglonne,

Felisque cátulis largam præbuérunt
dapem.

* *Quantum homo bilinguis sæpè con-*
cinnet mali,

Documentum habére stulta credúlitas
potest.

FABULA V.

CÆSAR AD ATRIENSEM.

ESt Ardeliónum quædam Romæ
nátio

Trépidè concurrans, occupáta in ótio,

Gratis anhélans, multa agendo nihil
agens,

Sibi molesta, & áliis odiosissima.

Qui n'allât de vie à trépas ;
Grand renfort pour Meſſieurs les Chats.
Que ne ſait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe ?
Des malheurs qui ſont ſortis
De la boëte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre
C'eſt la fourbe à mon avis.

M. D. L. F.

FABLE V.

Tibere raillant un Eſclave.

JADIS à Rome il fut comme il eſt à Paris
Une eſpece de ſots eſprits,
Sans ceſſe occupés ſans affaires,
Rêvant beaucoup, ne penſant gueres,
Hors de propos, hors de ſaiſon,
Courant à perdre haleine; on les voit ſans raiſon
En geſtes, en diſcours, également extrêmes,
Cruels perſécuteurs d'eux-mêmes,
Ils ſont appréhendés par tout comme un vrai fleau ;

Hanc emendáre, si tamen possum, volo
Verà fabellà, prétium est òperæ attendere.
** Cæsar Tibérius quum petens Neápolim,*
In Misenensem villam venisset suam
Quæ monte summo pósita Luculli manu,
Prospectat Siculum & prospicit Tuscum mare,
Ex alti cinctis unus atriensibus,
Cui Túnica ab húmeris linteo Pelúsio
Erat destricta, cirris dependentibus,
Perambulante læta Domino viridia,
Alvéolo cœpit ligneo conspergere
Humum æstuantem, come officium jactitans:
Sed deridétur. Inde notis flexibus
Præcurrit álium in xystum, sedans pulverem.
Agnoscit hóminem Cæsar, remque intelligit.

Les reprendre, c'eſt battre l'eau :
Si je pouvois pourtant dans cette hiſtoire
Les craionner comme dans un tableau,
J'aurois bien de la peine à croire,
Qu'en s'y reconnoiſſant, ils le trouvaſſent beau.
Tibere voiageant juſques à Parthenope,
Du Château de Miſene alla voir la beauté ;
C'eſt, dit Phédre, un endroit des plus beaux de l'Europe,
(Qu'un Prince en ait de beaux, ce n'eſt pas nouveauté.)
Tibere donc de ce lieu tant vanté
Viſita les dehors, admira l'avenüe,
Sur deux mers à la fois il promena ſa vüe :
Un de nos empreſſés pour ſe faire valoir,
Le devançoit tenant un arroſoir,
Afin d'abattre la pouſſiere ;
Il avoit ſoin de voir ſi Tibere obſervoit,
Puis d'une contenance fiere
A lui-même il s'applaudiſſoit :
A peine avoit-on fait trois pas dans une allée,
Que l'eſclave empreſſé connoiſſant les détours,
Etoit à l'autre bout ſe trémouſſant toujours,
Tibere lût dans ſa penſée,

Heus, inquit Dóminus : ille enim-
verò adsílit,
Et id putávit esse nescio quid boni,
Donatiónis, alapæ certè, gaudio.
Tùm sic jocáta est tanti majestas
Ducis ;
Non multùm egísti, & ópera nequic-
quam perit,
Multò majóris álapæ mecum ve-
neunt.

FABULA VI.

AQUILA, CORNIX ET TESTUDO.

Contra potentes nemo est munitus
satis ;
Si verò accessit consiliátor maléficus,
Vis & nequitia quidquid oppugnant,
ruit.
Aquila in sublime sustulit testúdinem,
Quæ quum abdidisset corneâ corpus
domo,
Nec ullo pacto lædi posset condita ;

Et d'un air qui sembloit approuver tant de soins,
Il daigna le railler devant plusieurs témoins.
Il fait signe ; l'autre s'empresse,
Sûr qu'à sa liberté Tibere s'interesse :
Va, lui dit l'Empereur, tu fais le bon valet ;
Mais apprens que je vends bien plus cher un soufflet.

FABLE VI.

L'Aigle, la Corneille & la Tortüe.

CONTRE un voisin riche & puissant
On n'est jamais trop en défense ;
Car s'il prend ses conseils d'un homme malfaisant,
Contés que la malice avec la violence,
L'une & l'autre d'intelligence,
Vous peuvent perdre en un instant.
Ecoutés le malheur de la pauvre Tortüe ;
L'oiseau de Jupiter l'emportoit dans la nüe ;
Vous saurés que de sa maison
Elle ferme si bien & fenestres & porte,
Qu'il faut force majeure, ou du moins trahison

Venit per auras Cornix, & propter volans,
Opimam sanè prædam rapuisti unguibus:
Sed nisi monstràro quid sit faciendum tibi,
Gravi nequicquam te lassàbis pondere.
Promissà parte, suádet ut scópulum super
Altis ab astris duram inlídat corticem,
Qua comminúta facilè vescátur cibo.
Inducta verbis Aquila, mónitis páruit,
Simul & magistræ largè divísit dapem.
Sic tuta quæ natúræ fúerat múnere,
Impar duábus, occidit trísti nece.

Si contre ſon vouloir on prétend qu'elle en
ſorte.
L'Aigle donc fatigué de porter ce fardeau,
L'alloit remettre à bas, quand ſurvint la Cor-
neille :
Vous tenés là, dit-elle, un bien friand morceau,
Vous n'aurés fait jamais une chere pareille ;
Mais de n'en pas tâter vous êtes au hazard ;
Si de moi vous n'aprenés l'art
De faire dénicher Madame la Tortüe,
Montre moi ton ſecret, je te promets ta part,
(Quand un Prince promet, c'eſt une choſe düe.)
Enlevés vous mais à perte de vüe,
Vis à vis d'un rocher, quand vous ſerés bien
haut,
Faites lui moi faire le ſaut.
Ainſi périt l'animal porte-écaille :
Ainſi l'on voit ſouvent périr ſur la muraille
Un Gouverneur tenant bon pour ſon Roi :
Que faire, ſi d'ailleurs on lui manque de foi ?

FABULA VII.

MULI ET LATRONES.

MUli gravati sarcinis ibant duo,
Unus ferébat fiscos cum pecúnia,
Alter tumentes multo saccos hordeo.
Ille ónere dives, celsa cervice éminens,
Clarumque collo jactans tintinnábulum:
Comes quiéto sequitur & plácido gradu.
Súbitò latrónes ex insidiis advolant,
Interque cædem ferro mulum trúsitant:
Diripiunt nummos, négligunt vile hordeum.
Spoliátus igitur cæsus quum fleret suos:

FABLE VII.

Deux Mulets & des Voleurs.

DEux voleurs dans un bois étoient en embuscade ;
Il passa deux mulets chargés différemment,
L'un de grain, & son camarade
Portoit l'argent du Fisc ; il marchoit fiérement,
Teste levée, agitant son aigrette,
Faisant entendre sa sonnette :
Le premier avec l'orge alloit son petit pas.
Les Muletiers furent pris à la gorge,
On courut à l'argent ; pour le mulet à l'orge,
On n'y pensa seulement pas :
De part & d'autre on se mit en défense ;
Et le Mulet porte-finance,
Triste témoin de ce fracas,
Attrapa pendant la mesléе
Cinq ou six legers coups d'épée.
Sentant qu'il avoit tout perdu,
Et voiant du sang répandu,
Il s'en alloit déplorant sa misere ;

Equidem, inquit alter; me contemptum gaudeo:
Nam nil amisi, nec sum læsus vulnere.
** Hoc argumento tuta est hóminum tenuitas:*
Magnæ periclo sunt opes obnoxiæ.

FABULA VIII.

CERVUS ET BOVES.

CErvus nemoróſis excitátus latíbulis,
Ut venatórum fúgeret inſtantem necem,
Cæco timóre proximam villam petit.
Et opportúno ſe bovili condidit.
Hic Bos latenti: Quidnam voluiſti tibi,
Infelix, ultrò qui ad necem cucurreris,
Hominumque tecto ſpíritum commiſeris?
At ille ſupplex: Vos modò, inquit, parcite:

L'autre lui dit : Retenés bien, mon frére,
Que l'argent vous rend fier, & non pas plus
sensé :
Je me suis contenté d'une charge ordinaire,
Je l'ai sauvée, & ne suis point blessé.
La bassesse du pauvre est souvent mépriſée,
C'est ce qui fait sa sûreté :
La fortune du riche aux malheurs exposée
Doit le faire trembler dans sa prospérité.

FABLE VIII.

Le Cerf & les Bœufs.

UN Cerf lancé par des chasseurs
Pour éviter la mort entra dans une ferme,
Dans un étable à Bœufs en aveugle il s'enferme;
Amis, dit-il, soiés mes défenseurs.
Un Bœuf lui dit : Es-tu las de la vie?
As-tu perdu le sens & la raison,
De te livrer à l'homme en sa propre maison?
Vous autres seulement, dit le Cerf, je vous prie
Epargnés moi, je me sauverai bien.

Occasióne rursus erumpam datâ.
Spátium diei, noctis excipiunt vices.
Frondem bubulcus adfert, nec ideò videt.
Eunt subindè & rédeunt omnes rustici,
Nemo animadvertit : transit etiam villicus,
Nec ille quicquam sentit : tum gaudens ferus,
Bobus quiétis ágere cœpit grátias,
Hospitium adverso quòd præstiterint tempore.
Respondit unus : Salvum te cúpimus quidem ;
Sed ille qui óculos centum habet, si vénerit,
Magno in periculo vita versatur tua.
Hæc inter, ipse dóminus à cœna redit,
Et quia corruptos víderat nuper boves.
Accédit ad præsépe : Cur frondis parum est ?
Stramenta desunt. Tollere hæc aránea

Sur

Sur le soir un bouvier aporte des feuillages ;
Tous les valets font leurs ouvrages,
Entrent, sortent, on ne voit rien :
Le fermier vint aussi lui-même,
N'en vit pas plus. Le Cerf dans une joie extrême,
Remercioit les Bœufs de l'hospitalité.
Vous êtes trop précipité,
Ne criés pas si-tôt victoire,
Dit un Bœuf ; je ne saurois croire
Que si l'homme à cent yeux vient mettre ici le nés,
Vous puissiés vous tirer d'affaire
Comme vous vous imaginés.
Le Maître là dessus vint à son ordinaire,
En rentrant de souper, pour visiter ses Bœufs ;
Et comme il en avoit quelqu'uns parmi de neufs,
Et qu'il en avoit vû déja quelqu'un malade,
Il entra dans l'étable, & se mit par boutade
A quereller tous ses valets.
Pourquoi ce ratelier n'a-t'il point de fourage ?
Faire de la litiere est-ce un si grand ouvrage,

Quantum eſt labóris ? Dum ſcrutátur
ſingula,
Cervi quoque alta eſt conſpicátus cor-
nua,
Quem convocátà jubet occìdi famílià,
*Prædamque tollit. * Hæc ſignificat*
fabula,
Dóminum vidére plúrimum in rebus
ſuis.

EPILOGUS.

ÆSópo ingentem ſtátuam poſuére
Attici,
Servumque collocárunt æternà in baſi,
Patére honóris ſcirent ut cunctì viam,

Qu'il me faille des gens exprès ?
En faut-il pour ôter ces toiles d'araignées ?
En faisant toutes ses tournées,
Du pauvre Cerf il aperçût le bois :
Tôt tôt, dit-il, qu'on m'appelle du monde.
A l'instant des valets la troupe furibonde
Armes en main arrive & le seconde :
Le malhûreux fut pris pour cette fois.
Cette fable nous fait entendre
Que l'œil du maître est le plus clair voiant.
C'est un avis que tout Négociant
Ne doit pas négliger d'apprendre.

EPILOGUE.

JADIS le peuple Athenien
Plaça l'esclave Phrygien
Sur un pié-d'estal magnifique ;
De ces tems c'étoit la pratique,
L'orsqu'à quelqu'un on vouloit faire honneur,
On le rangeoit dans la place publique
Avec les gens d'esprit & de valeur,

Nec géneri tríbui, sed virtúti glóriam.

Quóniam occupárat alter ne primas forem,

Ne sólus esset stúdui, quod supérfuit,

Nec hæc invídia, verúm est æmulátio.

Quòd si labóri favérit Látium meo;

Plures habébit quos oppónat Græciæ.

Sans regarder quelle étoit sa naissance,
Quelle étoit sa condition :
Si l'on eut fait cette distinction,
Je ne vois aucune apparence
Qu'Esope jamais eut reçu
Cette immortelle récompense ;
Il étoit pauvre, laid, petit, ventru, bossu ;
Mais son genie étoit l'artisan de sa gloire :
On vouloit donc qu'au Temple de Mémoire,
Par le même chemin qu'il venoit d'aplanir,
Chacun ainsi que lui pût un jour parvenir.
Ne lui disputons pas l'honneur de l'entreprise,
Il ne me reste plus qu'un unique moien,
Trouvant ainsi la place prise,
C'est de faire qu'il ait quelqu'un pour compagnie :
Qu'on ne m'accuse point d'envieuse manie ;
J'y suis porté par l'amour seul du bien,
Si l'Italie agréant mon ouvrage,
Veut m'honorer de ses faveurs,
Elle en peut tirer avantage,
Pour opposer aux Grecs plus grand nombre d'Auteurs.

Si livor obtrectáre caram volúerit ;
Non tamen eripiet laudis conſcientiam.
Si noſtrum ſtúdium ad aures pervenit tuas ,
Et arte fictas ánimus ſentit fábulas ,
Omnem querélam ſubmovet felícitas.
Sin autem doctus illis occurrit labor ,
Siniſtra quos in lucem natúra extulit ,
Nec quicquam poſſunt niſi melióres carpere ,
Fatále exítium corde duráto feram ,
Donec fortúnam críminis púdeat ſui.

Finis Libri Secundi.

Quand les jaloux voudroient par leur censure
Verſer le venin le plus noir
Sur un livre où le vrai tout à nud ſe fait voir,
Ils ne m'ôteront pas le plaiſir que procure
L'intime perſuaſion
Que j'ai d'être fort près de la perfection :
Pourvû que ces recits, doctes fruits de mes veilles,
Equitable Lecteur, viennent à tes oreilles,
Que ton eſprit goutant leur fiction
En pénetre l'intention,
Ce bonheur m'ôtera tout ſujet de me plaindre :
Mais ſi par un malheur qu'on ne peut aſſés craindre,
J'ai le deſagrément de voir tomber mes vers
En mains de ſots, dont l'eſprit de travers
Ne peut que critiquer avec fiel, avec rage,
Gens qui valent beaucoup mieux qu'eux,
J'endurerai ce mal avec force & courage,
Et mépriſant les traits des envieux,
Il faudra tôt ou tard que de ſon injuſtice
La fortune honteuſe elle-même rougiſſe.

Fin du ſecond Livre.

PHÆDRI

FABULARUM ÆSOPIARUM.

LIBER III.

PROLOGUS.

PHÆDRI libellos légere si desideras,
Vaces oportet, Eutyche, à negótiis,
Ut liber ánimus sentiat vim carminis.

LES

LES FABLES DE PHEDRE EN VERS FRANCOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

PROLOGUE.

TU le veux, cher Eutyche, & ce m'eſt une loi,
Tu veux que mes écrits parviennent juſqu'à toi :
Mais ſais-tu que la Poëſie,
Pour ſe faire ſentir dans toute ſa beauté

Verùm, inquis, tanti non eſt ingénium
tuum,
Momentum ut horæ pércat officìi mei;
Non ergo cauſſa eſt mánibus id tangi
tuis,
Quod occupátis auribus non convenit.
Fortaſſe dices: aliquæ vénient fériæ
Quæ me ſolúto pectore ad ſtúdium
vocent.
Legeſne quæſo potiùs viles nænias,
Impendas curam quàm rei domeſticæ,
Reddas amìcis tempora, uxóri vaces,
Animum relaxes, ótium des corpori,
Ut adſuétam fortiùs præſtes vicem?

Et dans toute ſon énergie
Fuit les embarras de la vie,
Et cherche la tranquillité?
Qu'a donc, me diras-tu, de ſi conſidérable
Un conte fait en l'air, une petite fable,
Pour mériter qu'oubliant mon devoir,
J'emploie une heure pour la voir?
Si c'eſt ainſi que tu raiſonnes,
Pourquoi me demander mes vers?
Ils conviendront à des perſonnes,
Dont les momens ſeront moins chers.
Ce ſera, me dis-tu, pour quelque jour de feſte,
Où n'aiant nulle affaire en teſte,
Je pourrai lire tes écrits.

Bon; tu liras des vers de peu de prix,
Plûtôt que de penſer à tes propres affaires,
A rendre à tes amis les devoirs néceſſaires;
Et négligeant pour moi les loix de l'amitié,
Tu tourneras le dos à ta chere moitié;
Tu feras à mes vers le rude ſacrifice
De ta ſanté, de ton repos,
Et tu reprendras auſſi-tôt
Des affaires d'état le pénible exercice?

Mutandum tibi propósitum eſt & vitæ genus,
Intráre ſi Muſarum limen cógitas.
Ego, quem Piério mater enixa eſt jugo,
In quo tonanti ſancta Mnemóſyne Jovi
Fœcunda nóvies artium péperit chorum,
Quamvis in ipſa natus penè ſim Schola,
Curamque habendi pénitus corde erá-ſerim,
Et laude multâ in hanc vitam incu-búerim,
Faſtidiósè tamen in cœtum recípior.
Quid credis illi accídere, qui magnas opes

Non, non, d'un si grand embarras
Les Muses avec soin évitent le fracas :
Si tu veux entrer dans leur Temple,
Il te faut prendre un train nouveau ;
Je peux me proposer moi-même pour exemple ;
Encor que je sois né sur le sacré costeau,
Où la Déesse Mnémosyne
Fit Jupiter le pere des neuf Sœurs,
Où des beaux arts la celeste origine
Combla tous les mortels & de biens & d'honneurs ;
Quoique dans son sein la science
M'ait presque donné la naissance ;
Que j'aie entiérement immolé dans mon cœur
Les soins de la fortune à la gloire, à l'honneur,
Honneur, qui surmontant tous les traits de l'envie,
A consacré mes jours à ce genre de vie,
Ce n'est qu'avec peine & mépris
Qu'on me reçoit parmi les beaux esprits.
Que crois-tu donc que doive attendre
Celui qui par ses soins, ses veilles, ses travaux
N'a voulu seulement qu'apprendre

Exaggeráre quærit omni vigíliâ,
Docto labóri dulce præpónens lucrum?
Sed jam quodcunque fúerit, (ut dixit Sinon
Ad regem quum Dardániæ perductus foret)
Librum exarábo tertium Æsópi stilo
Honóri & méritis dédicans illum tuis:
Quem si leges, lætábor; sin autem minùs,
Habébunt certè quo se oblectent posteri.
Nunc fabulárum cur sit inventum genus
Brevi docébo. Servitus obnoxia
Quia quæ volébat non audébat dícere,
Affectus próprios in fabellas transtulit,
Calumniamque fictis elúsit jocis.

Le secret d'amasser de l'argent à monceaux,
Donnant toujours la préference
A la douceur du gain par-dessus la science?
Quelle que soit la fin de tout ceci,
(Comme le dit Sinon devant le Roi de Troie)
C'est ma reconnoissance, Eutyche, qui t'envoie
Ce troisiéme recueil; si j'ai bien réussi,
Si tu trouve le tems d'en faire la lecture,
Rien ne peut approcher de mon contentement;
Si non, j'espere au moins que la race future
Y trouvera quelqu'agrément.
Quant à la fable & son usage,
Je pense qu'il est à propos
En passant, d'en dire deux mots:
Elle naquit dans l'esclavage;
Un esclave n'osant dire ce qu'il pensoit,
Usa d'abord de ce langage,
Pour exprimer ce qu'il soufroit;
Donnant l'essort à son genie,
Faisant parler des animaux,
Il évita par là les maux
Qu'eut attiré sur lui la calomnie.

Ego porro illius sémitâ feci viam,
Et cogitávi plura quàm reliquerat,
In calamitátem déligens quædam
meam.
Quòd si accusátor álius Sejáno foret,
Si testis álius, judex álius dénique,
Dignum fatérer esse me tantis malis,
Nec his dolórem delinírem remédiis.

Suspicióne si quis errabit suâ,
Et rápiet ad se quod erit commune
omnium,
Stultè nudábit ánimi conscientiam :
Huic excusátum me velim nihilómi-
nùs,
Neque enim notáre singulos mens est
mihi,

Aux chemins qu'Esope a tracés
J'ouvre une plus vaste étendüe,
Et je porte plus loin ma vüe,
Que les sujets qu'il m'a laissés.
Par raport à mes infortunes,
Je me suis appliqué des fables peu communes,
Où je me plains de mes malheurs.
Encore si j'avois d'autres accusateurs,
D'autre témoin, d'autre partie,
Que le cruel Sejan, qui seul m'a condamné,
Innocent; mais infortuné,
J'y souscrirois sans repartie,
Un autre juge enfin, je quitterois la vie
Sans regret, sans chercher dans ces foibles discours
A ma juste douleur d'inutiles secours.
Au reste si quelqu'un à se tromper habile
Pense que contre lui j'aie aiguisé mon stile;
S'il voit dans mes vers son portrait,
Je l'avertis hautement qu'il s'abuse,
Et lui déclare, en lui faisant excuse,
Qu'il est lui-même l'indiscret;
Et que sans m'en prendre à personne,

Verùm ipſam vitam & mores hóminum oſtendere.

Rem me profeſſum dicet forſan áliquis gravem.

Si Phrix Æſópus pótuit, Anacharſis Scytha

Æternam famam condere ingénio ſuo:

Ego litterátæ qui ſum própior Græciæ,

Cur ſomno inerti déſeram pátriæ decus?

Threïſſa quum gens númeret auctóres ſuos:

Linoque Apollo ſit parens; Muſa Orpheo,

Qui ſaxa cantu movit & dómuit feras,

Hebri que ténuit impetus dulci morâ.

C'eſt tout le genre humain qu'en mes vers je
craionne.
Voilà, dira quelqu'un, le moien d'échouer :
Oui ; je ſuis tout prêt d'avouer
Que cette route eſt périlleuſe,
Qu'il faut de grands talens pour s'y ſoutenir
bien.
Mais puiſque j'y rencontre Eſope Phrygien
Courrant du bel eſprit la carriere épineuſe,
Prêt d'arriver à l'immortalité,
Pouvois-je étant voiſin de la ſavante Grece,
Le centre du bon goût & de la politeſſe,
M'endormir dans l'oiſiveté ?
D'ailleurs Anacharſis du païs de Scythie
M'engage à ſoutenir l'honneur de ma patrie ;
La Thrace même aiant ſes écrivains
Qui ſont des hommes tout divins ;
Linus aiant Apollon pour ſon pere,
Orphée une Muſe pour mere,
Lui qui par ſes tendres accords
Sçut animer les moins ſenſibles corps,
Qui traiſnoit après lui les fleuves & les marbres,
Qui domtoit les Lions, faiſoit mouvoir les
arbres :

Ergo hinc abeſto, livor : ne fruſtrà
gemas :
Quóniam mihi ſolemnis debétur glória.
* *Induxi te ad legendum : ſincérum*
mihi
Candóre noto reddas judicium peto.

FABULA I.

ANUS AD AMPHORAM.

ANus jacére vidit epótam Amphoram,
Adhuc Falernà fæce & teſtà nóbilem,
Odórem quæ jucundum latè ſpargeret.
Hunc poſtquàm totis ávida traxit náribus,
O ſuávis ánima, quale in te dicam
bonum
Antehac fuiſſe, tales cùm ſint relíquiæ?

Envieux, tes efforts seront vains contre moi;
Le public applaudit, va, fuis & cache toi.
J'ai voulu de mes vers que tu fisse lecture,
Eutyche, & je voudrois savoir ton jugement.
Je te connois trop de droiture,
Pour déguiser ton sentiment.

FABLE I.

Une Vieille parlant à une Cruche.

UNE Vieille sans dent (du moins on le peut croire,
Sans endommager nôtre histoire)
D'une Cruche vuidée approchant d'assés près,
Sentit la vapeur merveilleuse
D'une liqueur tres prétieuse;
La Vieille s'écria, respirant à longs traits,
O! de nectar ou d'ambrosie
Cruche tu fus jadis remplie,
Tu servis au buffet des Dieux,
Tes restes sont délicieux;
On n'a pû rien sentir de meilleur en la vie,

* *Hoc, quò pertineat, dicet qui me nóverit.*

FABULA II.

PANTHERA ET PASTORES.

Solet à despectis par referri grátia.

* *Panthéra imprudens olim in fóveam décidit.*

Vidère agrestes : alii fustes congerunt,

Alii ónerant saxis, quidam contrà miseriti,

Peritúræ quippe, quamvis nemo læderet,

Misère panem, ut sustinéret spíritum.

Nox insecúta est, ábeunt secúri dómum,

Quasi inventúri mortuam postridie.

At illa vires ut refécit languidas,

Velóci saltu fóveà sese líberat,

Et in cubile concito próperat gradu,

Quiconque me connoît, de cette fiction
Fera bien l'application.

FABLE II.

La Panthere & les Bergers.

UN jour une pauvre Panthere
Venoit de cheoir dans une orniere,
Je me trompe, c'étoit un trou des plus profonds;
Bergers & Laboureurs armés de gros bâtons
Viennent se ruer sur la beste,
De l'assommer chacun se faisant feste;
L'animal étoit presque à bout:
(Il est pourtant de bonnes gens par-tout.)
Vôtre fureur bien-tôt sera-t'elle assouvie,
Rustauds, dirent certains, en lui jettant du pain,
Au lieu de la fraper, la faim
N'eût-elle pas éteint le reste de sa vie?
Ils se retirent tous, contant bien sur sa mort,
Elle en revint, ils se tromperent fort:
A force de sauter elle sortit d'affaire.

Paucis diébus interpósitis, prórolat,
Pecus trúcidat, ipsos pastóres necat,
Et cuncta vastans sævit iráto impetu.
Tum sibi timentes, qui feræ pepercerant,
Damnum haud recúsant, tantùm pro vità rogant:
Et illa, mémini qui me saxo petierint,
Qui panem déderint: vos timére absistite,
Illis revertor hostis qui me læserant.

A quelque tems de là, Madame la Panthere
Commença par tout ravager,
Tout étrangler, & dans la bergerie
De chevres, de moutons, de chien & de Berger
Ne faire qu'une boucherie.
Frapés, dirent certains, étranglés nos troupeaux,
Mais donnés-nous du moins la vie;
Nous ne fûmes jamais du nombre des bourreaux
Qui vous l'avoient presque ravie.
Vivés, dit l'animal, sans crainte du danger,
C'est d'eux & non de vous que je viens me vanger.
Qui s'en prend à l'honneur, aux biens, à la personne,
Est indigne qu'on lui pardonne;
Il est indigne, j'en conviens;
Mais il faut pardonner, car nous sommes Chrétiens.

FABULA III.

ÆSOPUS ET RUSTICUS.

USu peritus hariolo velòcior
Vulgo esse fertur, causa sed non dicitur,
Notescet quæ nunc primum fabellà meà.
* *Habenti cuidam pécora, peperérunt oves*
Agnos humano capite, monstro exterritus
Ad consulendos currit mærens hariolos.
Hic pertinére ad dòmini respondet caput,
Et avertendum victima periculum.
Ille autem affirmat aliud portendi malum,
Et infelices significari liberos;
Sed expiári posse majóri hostia.

FABLE III.

Esope & un Fermier.

LE vulgaire prétend, sur-tout chés les fermiers,
Que tous les bergers sont sorciers ;
Je veux bien convenir qu'ils font quelque malice,
Mais leurs maîtres aussi leur rendant peu justice,
Ou les traitant trop durement,
Les contraignent à la vengeance ;
Et les bergers n'osant le faire ouvertement,
Ont quelquefois recours à l'art de nécromance.
Il étoit un fermier opulent en troupeaux ;
Il arriva que ses agneaux
Naissoient avec testes humaines ;
Le voilà dans d'étranges peines ;
Il va consulter les Devins :
Les Dieux, lui dirent-ils, sont les seuls médecins
Des maux qui menacent ta teste
Appaise leur colere à fondre toute preste,
Sur leurs autels fais fumer ton encens ;

Quid multa ? váriis dissident sententiis,
Hominisque curam cura majóre aggravant.
Æsópus ibi stans naris emunctæ senex,
Natúra nunquam verba cui pótuit dare :
Si procuráre vis ostentum, Rustice,
Quod æquum est, inquit, da tuis pastóribus.

FABULA IV.

SIMII CAPUT.

Pendére ad Lánium quidam vidit Símium
Inter réliquas merces atque obsóni.

N'épargne ni vœux, ni presens;
Par le sang des taureaux détourne la tempeste.
Je vous laisse à penser, s'il le fit avec soin.
Esope qui sentoit de loin,
Et qui jamais en rien ne prit le change,
Raisonna sur ce cas étrange:
Manant, dit-il, contente tes valets,
Vis avec tes bergers en paix,
Apprens de moi que la bonne victime
C'est leur salaire légitime.
Un homme de bon sens voit plus clair, est plus fin
Que le plus éclairé Devin.

FABLE IV.

La teste de Singe.

UN homme vit un Singe au croc chés un Boucher,
Parmi les viandes étalées;
Cet homme étoit railleur, diseur de ratelées,
Il feignit de le décrocher:
Maître, au logis, dit-il, nous avons une feste;

Quæsivit quidnam saperet? tum Lánius jocans,
Quale, inquit, caput est, tális præstátur sapor.
* *Ridículè magis hoc dictum quàm verè æstimo,*
Quando & formósos sæpè invéni pessimos,
Et turpi fácie multos cognóvi optimos.

FABULA V.

ÆSOPUS ET PETULANS.

Successus ad perníciem multos dévocat.

* *Æsópo quidam pétulans lápidem impégerat.*

De ce morceau ferois-je un bon ragoût ?
Le Boucher qui n'étoit pas beſte,
Lui répondit : telle eſt la teſte,
Tel je vous garentis le goût.
Phédre auſſi bien que moi croit que c'eſt raillerie
Peu conforme à la verité ;
Car nous voions tous les jours de la vie
Gens d'eſprit & de cœur, pleins de ſincérité,
Diſgraciés de viſage ou de taille ;
Comme nous en voions de bien-faits & de beaux,
Qui par l'eſprit ſont de grands ſots,
Et par le cœur ſont rien qui vaille.

FABLE V.

Eſope & un étourdi

TEL a trouvé de l'or en ſon chemin,
Qui trouvera la potence demain.
Un étourdi rüoit ſans dire gare,
Ou bien frappoit ſur tout venant ;
Eſope en eut un coup dans ſa boſſe en paſſant,

Tanto inquit, mélior : assem deinde
illi dedit,
Sic prosecútus ; Plus non hábeo me-
herculè,
Sed unde accípere possis monstrábo tibi.
Venit ecce dives & potens : huic si-
míliter
Impinge lápidem & dignum accípies
præmium.
Persuásus ille fecit quod mónitus fuit.
Sed spes fefellit impudentem audá-
ciam,
Comprensus namque pœnas persólvit
cruce.

La vengeance en fut belle & rare :
Tant mieux, lui dit Esope, & tu m'as fait plaisir ;
Après en fouillant dans sa poche,
Il l'appelle, l'autre s'approche :
Tiens un sou, lui dit-il, voilà tout, sans menti ;
Je t'en voudrois donner bien davantage :
Mais voi dans ce leste équipage
Ce riche aisé qui vient à nous ;
Conte qu'au moindre de tes coups,
Il te fera donner ta juste récompense.
A ces mots l'étourdi se lance ;
Voilà l'homme frapé, sur le champ défendu,
Ses valets lui faisoient escorte :
L'étourdi fut paié, mais tout d'une autre sorte,
Dans l'instant il fut pris, & tôt après pendu.

FABULA VI.

MUSCA ET MULA.

MUsca in temóne sedit, & Mulam increpans :

Quàm tarda es ! inquit : non vis citiùs progredi ?

Vide ne dolóne collum compungam tibi.

Respondit illa, verbis non móveor tuis,

Sed istum tímeo sellà qui primà sedens

Jugum flagello temperat lento meum,

Et lora frenis continet spumantibus :

Quapropter aufer frívolam insolentiam :

Namque ubi strigandum est, & ubi currendum, scio.

* *Hac deridéri fábulà méritò potest,*

Qui sine virtúte vanas exercet minas.

FABLE VI.

La Mouche & la Mule.

LE discours insolent de la Mouche à la Mule
Exprime tout le ridicule
Du caractere fanfaron.
Sur le timon d'un char un Moucheron
Bourdonnant, menaçant, traitoit de foible rosse
La Mule qui traînoit le char ou le carosse :
Lâche Mule, dit-il, comment ne veux tu pas
Quand je parle doubler le pas ?
Sare mon aiguillon . . . je crains peu ta menace,
Dit la Mule sans s'émouvoir,
Mais je crains l'homme assis sur la premiere place ;
C'est lui qui bride en main a sur moi tout pouvoir,
Quand il veut que j'arreste, ou qu'il veut que j'avance ;
Va, je me ris de ta vaine arrogance.

FABULA VII.

CANIS ET LUPUS.

*QUàm dulcis sit libertas, bréviter
próloquar.*
* *Cani perpasto, mácie confectus Lupus*
Fortè occurrit: salutantes dein invicem
Ut restitérunt: Unde sic quæso nites,
Aut quo cibo feciſti tantum corporis?
Ego qui sum longè fortior, péreo fame:
Canis simpliciter: Eadem est conditio tibi,
Præstáre dómino si par officium potes.

FABLE VII.

Le Chien & le Loup.

UN Loup n'avoit que les os & la peau;
Tant les Chiens faiſoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoié par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers:
Mais il falloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement;
Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire:
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittés les bois, vous ferés bien:
Vos pareils y ſont miſérables,
Cancres, haires, & pauvres Diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.

Quod? inquit ille, cuſtos ut ſis limi-
nis,
A fúribus tucáris & noctu domum.
Ego vero ſum parátus: nunc pátior
nives,
Imbreſque, in ſylvis aſperam vitam
trahens:
Quantò eſt facilius mihi ſub tecto vi-
vere,
Et otiòſam largo ſatiári cibo?
Veni ergo mecum. Dum procédunt,
aſpicit
Lupus à caténà collum detritum Ca-
nis.
Unde hoc, amice? nihil eſt. Dic quæſo
tamen.
Quia videor acer, alligant me interdiu,
Luce ut quieſcam, & vigilem nox
quum vénerit:
Crepuſculo ſolútus, quà viſum eſt,
vagor:
Adfertur ultrò panis, de mensà ſuà
Dat oſſa dóminus, fruſta jactat fa-
milia,

Car quoi ? Rien d'assuré : point de franche lipée ;
Tout à la pointe de l'épée.

Suivés-moi ; vous aurés un bien meilleur destin.

Le Loup reprit, que me faudra-t'il faire ?

Presque rien, dit le Chien ; donner la chasse aux gens
Portans bâtons, & mandians ;

Flatter ceux du logis ; à son Maître complaire ;

Moiennant quoi vôtre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons ;
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de mainte caresse.

Le Loup déja se forge une felicité,
Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé.

Qu'est cela ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de chose.
Mais encor ? Le colier dont je suis attaché
De ce que vous voiés est peut-être la cause.
Attaché ? dit le Loup ; vous ne courés donc pas

Et quod fastidit quisque pulmentarium.

Sic sine labore venter implétur meus.

Age, si quò abire est ánimus, est licentia?

Non planè est, inquit. Frúere quæ laudas, Canis.

Regnáre nolo, liber ut non sim mihi.

FABULA VIII.

FRATER ET SOROR.

PRæcepto mónitus sæpè te considera.

** Habébat quidam fíliam turpíssimam,*

Idemque insigni & pulchrà fácie fílium.

Hi spéculum in cáthedra matris ut pósitum fuit,

Où vous voulés ? Pas toujours, mais
qu'importe ?
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte :
Et ne voudrois pas même, à ce prix, un thréſor.
Cela dit, Maître Loup s'enfuit, & court encor.

M. D. L. F.

FABLE VIII.

Le Frere & la Sœur.

PHE'DRE dans ce recit nous expoſe un miroir,
Et nous invite à nous y voir.
Un pere avoit, dit-il, fort petite famille,
Un garçon avec une fille :
La fille laide en cramoiſi,
Le garçon beau, mais par merveille ;
Qu'y faire ? la nature ainſi l'avoit choiſi.
Quand le coup vient d'en haut, il faut baiſſer
l'oreille.
On prit de la toilette, on mit ſur le fauteuil
Le miroir de la mere, & ce fut un écueil ;

Puériliter ludentes, fortè inſpexerant.

Hic ſe formóſum jactat ; illa iraſcitur,

Nec gloriantis ſuſtinet fratris jocos ;

Accipiens (quid enim) cuncta in contuméliam.

Ergo ad patrem cucurrit læſura invicem,

Magnàque invidià criminátur filium,

Vir natus, quòd rem feminárum tetigerit.

Amplexus utrumque ille, & carpens oſcula,

Dulcemque in ambos caritátem partiens :

Quotidie, inquit, ſpéculo vos uti volo,

Tu formam ne corrumpas nequitiæ malis ;

Tu faciem ut iſtam móribus vincas bonis.

Dans la glace fidele auſſi-tôt ils ſe virent ;
Pour la premiere fois tous les deux ils apprirent
L'un ſes beaux traits, & l'autre ſa laideur.
Le frere bien content s'en vantoit à ſa ſœur,
En y mêlant un peu de raillerie ;
(Sur ce chapitre là jamais fille ne rit :)
Un mot cauſa leur brouillerie ;
Elle prit mal ce que l'autre lui dit :
Et pour faire piece à ſon frere,
Elle courrut l'accuſer à ſon pere :
C'eſt bien là le fait d'un garçon,
Dit-elle, que d'uſer d'un meuble de toilette ;
Suis-je ſi laide & ſi mal-faite,
Pour venir m'appeller *laidron* ?
Le pere également les baiſe & les careſſe,
Il leur partage ſa tendreſſe,
Et leur dit d'un ton de douceur :
Je veux que vous & vôtre ſœur
Vous preniés un miroir tous les jours de la vie,
Vous, afin que vôtre beauté
Par les déréglemens ne ſoit jamais ternie :
Et vous, que de vos mœurs la régularité
Puiſſe faire oublier vôtre difformité.

FABULA IX.

SOCRATIS DICTUM.

Vulgáre amici nomen, sed rara est fides.

* *Quum parvas ædes sibi fundasset Sócrates,*

(Cujus non fúgio mortem, si famam adsequar,

Et cedo invidiæ, dummodo absolvar cinis,)

E pópulo sic nescio quis, ut fieri solet:

Quæso tam angustam talis vir ponis domum?

Utinam, inquit, veris hanc amicis impleam.

FABLE IX.

Un bon mot de Socrate.

A CHAQUE pas nous trouvons un ami :
Pour éprouver s'il eſt ſincere,
Faiſons ſemblant qu'il nous eſt néceſſaire ;
Nous ſerons fort hûreux qu'il le ſoit à demi.
Socrate, dont la mort n'a rien que je redoute,
Pourvû que comme lui ma réputation
Trouvant juſtification,
Dans le tombeau ſoit hors de doute ;
Socrate, dis-je, agiſſant par raiſon,
Faiſoit bâtir tres petite maiſon,
Un homme de ſon voiſinage
Lui vint dire par compliment :
Comment peut habiter un ſi grand perſonnage
Dans un ſi petit logement ?
Helas, lui répondit Socrate à ſa demande ;
Je vois bien que je la bâtis
Encor de la moitié trop grande,
Pour la remplir de vrais amis.

FABULA X.

RES GESTA SUB AUGUSTO.

PEriculósum est crédere & non crédere :
Utriusque exemplum bréviter expónam rei.
** Hippolytus óbiit, quia novercæ créditum est :*
Cassandræ quia non créditum, ruit Ilium.
Ergo exploranda est véritas multùm priùs,
Quàm stulta pravè júdicet sententia.
Sed fabulósà ne vetustáte élevem,

FABLE X.

Hiſtoire arrivée du tems d'Auguſte.

Tout croire aveuglément eſt auſſi dangereux,
Que faire l'eſprit fort, & ne vouloir rien croire.
Ce que je dis eſt fondé ſur l'hiſtoire
Priſe dès les tems fabuleux.
Hippolyte mourut d'une mort violente,
Et fut la victime innocente
De la ſote crédulité
De ſon jaloux & trop facile pere,
Qui ſans examiner à fonds la verité,
Contre ſon propre fils, crut une belle-mere.
Troie auſſi, cet état fameux & floriſſant
De la Grece liguée avoit pû ſe défendre,
Et les Grecs rebutés d'un effort impuiſſant,
Alloient ſe r'embarquer : on ne crut point Caſſandre,
Et la ville ne fut que pouſſiere & que cendre.
Mais de peur que l'antiquité
N'affoibliſſe l'autorité

Narrábo tibi memóriâ quod factum
est meâ.

* *Marítus quidam quum dilígeret*
conjugem,
Togamque puram jam paráret filio,

Seductus in secrétum à liberto suo
Sperante hærédem suffici se proximum;
Qui cùm de púero multa mentitus
foret,
Et plura de flagítiis castæ mulieris,
Adjécit id quod sentiébat maximè
Dolitúrum amanti; ventitáre adul-
terum,
Stupróque turpi pollui famam domûs.

De

De ce que Phédre nous avance,
Il nous rapporte un fait arrivé de ſes jours,
Qui montre bien qu'on doit toujours
Pour juger ſainement examiner d'avance.
Un mari de ſa femme amoureux & jaloux,
(L'un plus que l'autre eſt commun parmi nous)
Avoit pour fruit de mariage,
Un unique garçon, à qui ſuivant l'uſage
Il étoit prêt d'ôter la robe des enfans,
Pour le veſtir avec cérémonie
De celle qu'on portoit à Rome après ſeize ans.

Son affranchi portoit envie
A ſa riche ſucceſſion,
Et pour y parvenir par ſubſtitution,
Il emploia menſonge & calomnie;
C'étoit à chaque jour nouvelle fiction,
Pour détruire le fils dans l'eſprit de ſon pere;
Il ſuppoſa bien plus contre la mere,
Comme il ſavoit le foible du mari:
Vôtre femme, dit-il, ſouffre qu'un favori
Vous ruïne & vous deshonnore;
Il entre quand il veut, & Madame l'adore

Incensus ille falso uxóris crimine,
Simulávit iter ad villam, clamque in oppido
Subsédit: deinde noctu súbitò jánuam
Intrávit, rectà cubículum uxóris petens,
In quo dormíre mater natum jusserat,
Ætátem adultam servans diligentiùs.
Dum quærunt lumen, dum concurrat familia,
Iræ furentis impetum non sustinens
Ad lectum accédit, tentat in tènebris caput:
Ut sentit tonsum, gládio pectus transfigit,
Nihil respíciens dum dolórem vindicet.
Lucernà adlátà, simul aspexit filium,
Sanctamque uxorèm dormientem cubículo,
Sopíta primo quæ nil somno senserat.

Le mari ſotement le crût :
A ſa maiſon des champs il feignit un voiage ;
Mais il reſta ſans qu'on le ſût
Dans quelqu'endroit du voiſinage.
La nuit venüe, il rentre en ſa maiſon ;
Et ſuivant le tranſport de ſon humeur jalouſe,
Il va droit à la chambre où couchoit ſon épouſe ;
Son fils dormoit près d'elle ; en voici la raiſon :
C'eſt que le ſang bouillant d'une vive jeuneſſe
Exige des parens tout le ſoin & l'adreſſe,
Pour s'oppoſer à la corruption
Dans ce moment fatal de l'éducation.
Pendant qu'on cherche une chandelle ;
Que la maiſon eſt en rumeur,
Cet homme impatient tranſporté de fureur
Court à tâtons vers la rüelle ;
Il ſentit une teſte en approchant du lit,
Et connut qu'elle étoit raſée ;
A l'inſtant dans le ſein il lui plonge une épée.
La lumiere parut ; helas ! d'abord il vit
Que ſon épouſe étoit irréprochable,
Et ſon cher fils qui baignoit dans le ſang ;
La mere auprès dans l'aſſoupiſſement

Repræsentávit in se pœnam facinoris,
Et ferro incúbuit, quod credúlitas
strinxerat.
Accusatóres postulárunt mulierem,
Romamque pertraxérunt ad Centum-
viros.
Maligna insontem déprimit suspício,
Quòd bona possideat. Stant patróni
fortiter
Causam tuentes innocentis fœminæ.
A Divo Augusto tunc petière Júdi-
ces,
Ut adjuváret jurisjurandi fidem,
Quod ipsos error implicuisset críminis.
Qui postquàm ténebras dispulit calum-
niæ,
Certumque fontem veritátis repperit.

N'en avoit rien senti. Ce pere misérable
Voulut laisser à la postérité
Un exemple fameux de l'horreur de son crime :
Aux Manes de son fils il donna pour victime
Sa vie, & se punit de sa crédulité.
La Justice du lieu prétendit en connoître :
La femme eut aussi-tôt nombre d'accusateurs ;
Devant les Centumvirs il fallut comparoître,
Et par un surcroît de malheurs
Ses grands biens la faisoient passer pour criminelle ;
Ses défenseurs tinrent ferme pour elle ;
Ils avoient le bon droit en tout de leur côté,
Mais il étoit obscur & disputé.
Les Juges aiant répugnance
D'exposer ainsi l'innocence,
Eurent recours à l'Empereur,
Et mirent à couvert par là leur conscience :
Il dissipa bien-tôt l'erreur,
Et de cet accident il trouva l'origine :
(Il est dans les conseils un esprit qui domine,
Et qui guide les Souverains,
Un Dieu qui tient le cœur des Princes en ses mains.)

Luat, inquit, pœnas causa libertus mali;
Namque orbam nato simul & privátam viro,
Miserandam pótiùs quàm damnandam existimo.
Quòd si damnanda perscrutátus crímina
Pater-familias esset, si mendácium
Subtíliter limasset, à radicibus
Non evertisset scélere funesto domum.
** Nil spernat auris, nec tamen credat statim,*
Quandoquidem illi peccant quos minimè putes,
Et qui non peccant, impugnantur fraudibus.
** Hoc admonére simplices étiam potest,*
Opiniône altérius ne quid ponderent:
Ambítio namque dissidens mortálium,
Aut grátiæ subscribit, aut ódio suo.

Après avoir pensé . . . Périsse, dit Auguste,
La cause de ce mal, l'affranchi scélérat;
Cette veuve sans fils paroît dans un état,
Où la grace sembleroit juste,
Quand on ne verroit pas l'auteur de l'attentat.
Si ce pere crédule avoit pris ses mesures
Pour découvrir les impostures
De ce domestique flateur,
Il n'eût pas mis chés lui le desordre & l'horreur.
On peut tout écouter, il ne faut pas tout croire;
On dit tel innocent, dont l'ame est toute noire.
D'autres aussi passent pour criminels,
Qui dans le fonds ne sont pas tels.
Pour les personnes moins habiles,
Qui tablent sur l'opinion
Dans les affaires difficiles,
Ceci pourroit encor être une instruction.
Qu'ils sachent que l'ambition
Pour condamner ou pour absoudre
Ne lance ou n'arrête sa foudre
Que par brigue & faveur, ou par aversion.
J'établis donc pour vrai système,

Erit ille notus, quem per te cognóveris.

* *Hæc exſecútus ſum propterea plúribus,*
Brevitáte nimiâ quóniam quoſdam offendimus.

FABULA XI.

MARGARITA IN STERQUILINIO.

IN ſterquilínio. Pullus gallináceus
Dum quærit eſcam, margaritam repperit:
Jaces indigno quanta res, inquit, loco!
O ſi quis prétii cúpidus vidiſſet tui;
Olim rediſſes ad ſplendórem maximum:
Ego qui te invéni, pótior cui multò eſt cibus
Nec tibi prodeſſe, nec mihi quicquam potes.

Qu'on

Qu'on connoît bien celui qu'on connoît par
soi-même.
Pour avoir été court quelqu'un s'est offensé:
Ici je suis tres long; on est récompensé.

FABLE XI.

Une Perle dans du fumier.

UN Cochet cherchant à manger,
Dans un fumier, trouve une perle fine;
C'étoit un mets fort étranger
Dans sa cuisine.
Peut-on, s'écria-t'il, ainsi te négliger!
Si quelque curieux par hazard t'avoit vûe
Dans un si misérable état,
Ah que depuis longtems tu serois revenüe
Dans ton premier éclat!
Jaimerois mieux pour moi qui t'ai trouvée,
Que tu fusses seigle ou froment;
De moi tu ne peux être aidée,
Et je ne peux de toi l'être pareillement.
Ceci directement s'adresse

* *Hoc illis narro qui me non intelligunt.*

FABULA XII.

APES ET FUCI, VESPA

APes in altâ quercu fécerant favos:
Hos Fuci inertes ésse dicébant suos.
Lis ad forum deducta est, Vespâ júdice:
Quæ genus utrumque nosset cùm pulcherrimè,
Legem duábus hanc propósuit partibus:
Non inconvéniens corpus, & par est color,
In dúbium planè res ut méritò vénerit:

A qui ne comprend pas le ſens & la fineſſe
Des fables que j'écris, & qui faute d'eſprit
Les liſent ſans aucun profit.

FABLE XII.

Les Mouches à miel, les Frelons & la Gueſpe.

A L'œuvre on connoît l'artiſan.
Quelques raions de miel ſans maître ſe trouverent.
Des Frelons les reclamérent.
Des Abeilles s'oppoſant
Devant certaine Gueſpe on traduiſit la cauſe.
Il étoit mal aiſé de décider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces raions
Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,
Avoient long-tems paru. Mais quoi? dans les Frelons
Ces enſeignes étoient pareilles.
La Gueſpe ne ſachant que dire à ces raiſons,
Fit enquête nouvelle; & pour plus de lumiere

Sed ne religio peccet imprudens mea,

Alveos accipite, & ceris opus infundite,

Ut ex sapore mellis, & forma favi,

De queis nunc agitur, author horum appareat.

Fuci recusant, Apibus conditio placet.

Tunc illa talem sustulit sententiam:

Apertum est quis non possit, aut quis fecerit;

Qua propter Apibus fructum restituo suum.

Entendit une fourmillere.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente :
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours ;
Pendant cela le miel se gâte :
Il est tems desormais que le Juge se hâte ;
N'a-t'il point assés léché l'Ours ?
Sans tant de contredits, & d'interlocutoires,
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frelons & nous ;
On verra qui sait faire avec un suc si doux
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frelons fit voir
Que cet art passoit leur savoir :
Et la Guespe adjugea le miel à leurs parties.
Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de Code.
Il ne faudroit point tant de frais.

** Hanc præteriſſem fabulam ſilentio,*
Si pactam Fuci non recuſaſſent fidem.

FABULA XIII.

ÆSOPUS LUDENS.

Puerórum in turbâ quidam ludentem Atticus
Æsópum núcibus cùm vidiſſet, reſtitit,
Et quaſi delírum riſit: quod ſenſit ſimul
Deriſor pótiùs quàm deridendus ſenex,
Arcum retenſum pósuit in médiâ viâ:
Heus, inquit, ſapiens, expedi quid fécerim?
Concurrit pópulus: ille ſe torquet diù,
Nec quæſtiónis póſitæ cauſam intelligit.

Au lieu qu'on nous mange, on nous
gruge,
On nous mine par des longueurs :
On fait tant à la fin que l'huitre eſt pour le
Juge,
Les écailles pour les plaideurs.

M. D. L. F.

FABLE XIII.

Eſope jouant.

ESOPE environné d'une troupe d'enfans
Jouoit à pair & non au milieu d'une rüe ;
Un notable Bourgeois lui dit entre ſes dents :
O le vieux fou ! teſte verte & chenüe !
Eſope en même tems au milieu du chemin
Mit un arc débandé, ſur à ſon tour d'en rire :
Expliqués-moi, dit-il, ce que ceci veut dire.
Le Bourgeois ſur ſon front paſſa vingt fois la
main,
A ſon eſprit il donna la torture,
Et comme choſe trop obſcure

Noviſſimè ſuccumbit: Tùm victor ſophus:
Citò rumpes arcum, ſemper ſi tenſum habúeris;
At ſi laxàris, quum voles, erit útilis.
* *Sic luſus ánimo debent aliquando dari,*
Ad cogitandum mélior ut rédeat tibi.

FABULA XIV.

AGNUS A CAPELLA NUTRITUS.

INter capellas Agno balanti Canis,
Stulte, inquit, erras: non eſt hæc mater tua,
Oveſque ſegregátas oſtendit procul.
Non illam quæro, quæ quum libitum eſt concipit,
Dein portat onus ignótum certis menſibus,
Noviſſimè prolapſam effundit ſarcinam:

Abandonna la queſtion.
En voici l'explication,
Dit le ſage vieillard content de ſa victoire.
Il eſt de nôtre eſprit & de nôtre mémoire
Ainſi que de cet inſtrument;
S'il eſt toujours tendu, vous voiés clairement
Qu'il faut qu'il rompe & devienne inutile:
Sans beaucoup de raiſonnement
L'énigme à deviner n'étoit pas difficile.
Il faut à ſon eſprit permettre du repos,
Afin qu'il ſoit plus ſain & plus diſpos.

FABLE XIV.

Un Agneau nourri par une Chevre.

PARMI des Chevres bondiſſoit
Un tendre Agneau qui quelquefois beſloit;
Sot, dit un chien, où cherches-tu ta mere?
N'eſt-elle pas parmi les brebis que tu vois?
Va, répondit l'Agneau, tu n'entens pas l'affaire;
Celle qui m'a porté certain nombre de mois,
Et qui m'a délaiſſé peut-être au coin d'un bois,

Verùm illam quæ me nutrit admóto ubere,
Fraudatque natos lacte, ne desit mihi.
Tamen illa est potior, quæ te péperit.
Non ita est:
Unde illa scivit niger an albus nascerer?
Age porrò sciisset: quum creárer masculus;
Beneficium magnum sanè natáli dedit,
Ut expectárem lánium in horas singulas.
Cujus potestas nulla in gignendo fuit,
Cur hac sic pótior, quæ jacentis miserita est,
Dulcemque sponte præstat bénevolentiam?
Facit parentes bónitas, non necessitas.
* *His demonstráre vóluit author versibus,*
Obsistere hómines légibus, meritis capi.

N'eſt ma mere qu'en apparence :
C'eſt la Chévre qui me nourrit,
Qui refuſe pour moi du lait à ſon petit,
Et m'en donne ma ſuffiſance.
Ta mere cependant te touche de plus près.
Je n'en conviens pas, s'il vous plaiſt :
Cette mere jamais s'eſt-elle miſe en peine
Quelle ſeroit un jour ma laine ?
A t'elle ſeulement pris le ſoin de ſavoir
Si je naîtrois ou blanc ou noir ?
Poſons le cas qu'elle en eût la penſée ;
Mâle comme je ſuis, qu'elle eſt ma deſtinée ?
N'eſt-ce pas d'attendre un Boucher,
Preſt à chaque moment à venir m'écorcher ?
Elle n'a donc ſuivi que les loix de nature ;
Au lieu qu'en celle-ci c'eſt bonté toute pure.
La véritable mere eſt celle qui nourrit.
Ce proverbe eſt commun, mais il paroît bien dit.

FABULA XV.

CICADA ET NOCTUA.

HUmanitáti qui se non accommodat,
Plerumque pœnas oppetit superbiæ,
** Cicádæ acerbum Noctuæ convícium*
Faciébat, sólitæ victum in ténebris quærere,
Cavoque ramo cápere somnum interdiu.
Rogáta est ut tacéret; multó validiùs
Clamáre cœpit. Rursùs admótà prece,

FABLE XV.

La Cigale & le Hibou.

QUAND nous manquons de complaisance ;
On nous le passe rarement,
Si nous voulons vivre avec agrément,
Du moins entre voisins vivons d'intelligence.
Ecoutés ce que fit *triste oiseau* le Hibou.
Il avoit sa maison pratiquée en un trou :
Pas loin de lui vivoit une Cigale,
Qui d'une force sans égale
Passoit la journée à chanter :
Lui qui du jour fait la nuitée,
(Car il cherche la nuit de quoi se sustenter)
La pria dans ses airs d'être plus moderée ;
Bien loin de l'écouter, elle fit un effort
Pour chanter encor davantage ;
Une autrefois il la conjure fort
De cesser enfin son ramage :
Sur l'esprit d'un musicien
Les remontrances ne font rien ;

Accensa magis est. Noctua ut vidit sibi
Nullum esse auxilium, & verba contemni sua.
Hac est adgressa garrulam fallacià:
Dormire quia me non sinunt cantus tui,
Sonare citharâ quos putes Apollinis;
Potare est animus nectar, quod Pallas mihi
Nuper donavit: si non fastidis, veni:
Unà bibamus. Illa quæ ardebat siti,
Simul cognovit vocem laudari suam,
Cupidè advolavit. Noctua egressa cavo
Trepidantem consectata est, & letho dedit.
Sic viva quod negarat, tribuit mortua.

Il s'aviſa d'une fineſſe,
Et lui dit d'un ton de careſſe :
Voiſine, tu chantes ſi bien,
Que de dormir je ne tiens compte ;
Ta voix aſſurément fait honte
Au luth pincé par la main d'Apollon :
Laiſſons là le dormir, je veux t'entendre, & boire ;
Jai du nectar dont Pallas m'a fait don ;
Je te laiſſe à penſer ſi ce n'eſt pas du bon,
Tu viendras ſi tu me veux croire
En boire ici ta bonne part :
Auſſi-tôt la Cigale part,
Comme tout Chantre elle avoit gorge aride,
Et de louange elle étoit fort avide
Le Hibou s'en ſaiſit, n'en fit pas à deux fois :
Voilà, dit-il, tout ce que je voulois.
Il obtint d'elle de la ſorte
Silence, quand elle fut morte.
Que de Cigales à preſent,
Dont on pourroit en dire autant !
Quiconque vit dans le martire,
Comprend aſſés ce qu'ici je veux dire.

FABULA XVI.

ARBORES IN DEORUM TUTELA.

OLim quas vellent esse in tutelâ suâ
Divi legérunt arbores. Quercus Jovi,
Et myrtus Véneri plácuit, Phœbo
laurea,
Pinus Cybélæ, Pópulus celsa Her-
culi.
Minerva admirans, quare stériles sú-
merent,
Interrogávit causam: dixit Júpiter:

FABLE

FABLE XVI.

Les arbres choisis par les Dieux.

LEs Dieux firent honneur de leur protection
Chacun à quelque arbre d'élite,
Aiant moins égard au mérite
Que suivant l'inclination.
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Le Roi du ciel & de la terre
Prit l'arbre qui porte le gland.
Cybele qui de tours a sur la tête un rang,
Mit le Pin sous sa sauve-garde;
Hercule fit sa hallebarde,
Non, c'étoit sa couronne avec le Peuplier.
Apollon choisit le Laurier;
Et Venus des Amours la Déesse & la mere
Voulut avoir le Myrthe, plante amere.
Pallas surprise de ce choix
A Jupiter en demanda la cause:
Quoi, dit-elle, les Dieux se contentent de bois!
Ma fille, ce n'est autre chose,
Sinon que les Dieux ont eu peur.

Honórem fructu ne videámur vendere.

At mihi quidem narrábit quod quis volúerit,

Oliva nobis propter fructum eſt grátior.

Tunc ſic Deórum génitor, atque hóminum ſator:

O nata, méritò ſápiens dicere omnibus;

Niſi útile eſt quod fácimus, ſtulta eſt glória.

* *Nihil ágere quod non proſit, fabella admonet.*

FABULA XVII.

PAVO AD JUNONEM.

PAvo ad Junónem vénit, indignè ferens.

De paroître vendre l'honneur
De leur protection pour le fruit de la plante.

Pour moi, répond la Déesse savante,
N'en déplaise à ces Dieux, estimant le profit;
Je prens l'Olivier à cause de son fruit.
C'est raisonner avec justesse;
Lui dit Jupiter à ces mots,
On parle avec raison de ta haute sagesse;
Les Dieux, tout Dieux qu'ils sont, ne seroient que des sots,
Et leur grandeur seroit fragile,
Si de leurs actions ils séparoient l'utile.

FABLE XVII.

Plainte du Paon à Junon.

LE Paon se plaignoit à Junon;
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avés fait don

Cantus Luſciniæ quod ſibi non tri-
buerit :
Illam eſſe cunctis auribus admirábi-
lem,
Se deridéri ſimul ac vocem míſerit.

Tunc conſolandi grátiâ, dixit Dea :
Sed formâ vincis, vincis magnitú-
dine :
Nitor ſmaragdi collo præfulget tuo,
Pictiſque plumis gemmeam caudam
explicas.

Quò mì, inquit, mutam ſpéciem, ſi
vincor ſono ?
Fatórum arbitrio partes ſunt vobis
datæ :
Tibi forma, vires Aquilæ, Luſciniæ
melos,
Augúrium Corvo, læva Cornici ómi-
na,
Omnes quæ propriis ſunt contentæ
dótibus.
* *Noli adfectare, quod tibi non eſt*
datum,
Delúſa ne ſpes ad querélam décidat.

Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Il est seul l'honneur du Printems.
Junon répondit en colere ;
Oiseau jaloux, & qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol ?
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies,
Qui te pannades, qui déploies
Une si riche queuë, & qui semble à nos yeux
La Boutique d'un Lapidaire ?
Est-il quelqu'oiseau sous les Cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés,
Nous vous avons donné diverses qualités,
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon est leger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau sert pour le présage,
La Corneille avertit des malheurs à venir :
Tous sont contens de leur ramage :
Cesse donc de te plaindre ; ou bien pour te punir
Je t'ôterai ton plumage.

M. D. L. F.

FABULA XVIII.

ÆSOPUS AD GARRULUM.

ÆSópus dómino ſolus cùm eſſet família,
Paráre cœnam juſſus eſt matúriùs.
Ignem ergo quærens, aliquot luſtrávit domos:
Tandemque invénit ubi lucernam accenderet.
Tùm circumeunti fúerat quod iter longius,
Effécit brevius: namque rectà per forum
Cœpit redíre: & quidam è turbà garrulus:

FABLE XVIII.

Réponse d'Esope à un mauvais plaisant.

ESOPE chés son Maître étoit seul domestique;
Il étoit Laquais, Palfrenier,
Cocher, Intendant, Cuisinier :
(Ce train n'en étoit pas beaucoup plus magnifique)
On lui dit de faire à manger
Un certain jour plûtôt qu'à l'ordinaire;
Au dedans du logis il se mit à ranger
Ce qui lui parut nécessaire :
Quant il voulut faire du feu,
Il n'en vit pas une étincelle;
De porte en porte il courut dans le lieu,
Cherchant chés qui pouvoir allumer sa chandelle.
Il trouve enfin du feu, mais loin de sa maison;
Pour abreger chemin il traverse la place :
Comme il étoit pressé, certain mauvais bouffon
Pour le questionner, sur sa route se place;

Æsope, médio sole quid cum lumine?
Hóminem quæro, inquit, & abit festinans domum.
* *Hoc si molestus ille ad ánimum rettulit,*
Sensit profectò se hóminem non visum seni,
Intempestivè qui occupato adlúserit.

FABULA XIX.

ASINUS ET GALLI.

* *QUi natus est infelix, non vitam modò*
Tristem decurrit, verùm post óbitum quoque

Que

Que fais-tu, lui dit-il, de chandelle à preſent?
Le jour n'eſt-il pas aſſés grand?
Va, mon ami, que rien ne t'embaraſſe,
Dit Eſope à cet importun,
Je cherche un homme, & tu n'en es
pas un.

FABLE XIX.

L'Aſne & les Preſtres de Cybele.

IL eſt, dit-on, des gens qui ſont nés malhûreux,
Et moi je dis, qu'ils n'en accuſent qu'eux.
Quoi donc, préſide-t'on ſoi-même à ſa naiſſance?
Se forme-t'on un corps? choiſit-on ſon eſprit?
Ne tient-il qu'à vouloir, pour avoir du crédit,
Et pour vivre dans l'opulence?
N'a-t'on pas vû l'aveugle ſort
Faire périr des gens dans l'eſclavage,
Et leur faire ſentir ſa rage
Même long-tems aprés leur mort?

Perſequitur illum dura fati miſeria.

Galli Cybéles circum quæſtus dúcere
Aſinum ſolébant bajulantem ſarcinas.
Is quúm labore & plagis eſſet mor-
tuus,
Detractà pelle ſibi fecérunt tympana.
Rogáti mox à quodam, delicio ſuo
Quidnam féciſſent, hoc locuti ſunt
modo:

Oui, mais des faineans ces maux ſont l'appanage :
Pour les vaincre, il ne faut qu'un généreux effort.
Des Preſtres de Cybele alloient de porte en porte,
Gueuſans & demandans leur pain.
Des panniers ſur un Aſne étoient leur magaſin ;
C'étoit leur temple auſſi, comme quelqu'un rapporte ;

L'Idole étoit deſſus, ils marchoient de la ſorte
Frapant de rudes coups l'infortuné Baudet,
Tant qu'à la fin ſans remords ni regret
Il délogea de cette vie,
Pour aller à l'écorcherie.
Les Preſtres de ſon cuir ſe firent des tambours,
Sur leſquels ils frapoient toujours.
A quelque tems de là, recommençant leur queſte ;
Comme on ne voioit plus leurbeſte :
Qu'eſt devenu, leur diſoit-on,
Le bon ami, le cher mignon ?
Ils répondoient comme en colere ;

Putábat se post mortem secúrum fore;

Ecce áliæ plagæ congeruntur mortuo.

Finis Libri tertii.

Il avoit cru la mort la fin de ſa miſere,
Il nous ſert de tambour, & voiés aujourd'hui
Comme les coups tombent ſur lui.
D'un malhûreux cet Aſne eſt une image,
Mais aprés tout l'homme qui veut s'aider,
Contre un mauvais deſtin doit armer ſon courage;
Et s'il eſt ſage,
Il ne doit jamais lui céder.

Fin du troiſiéme Livre.

PHÆDRI

FABULARUM ÆSOPIARUM

LIBER IV.

PROLOGUS.

Joculáre tibi vidétur : & sanè bene ;
Dum nihil habémus majus, cálamo ludimus.
Sed diligenter intuére has nænias,
Quantam sub illis utilitátem repéries?

LES FABLES DE PHEDRE EN VERS FRANCOIS.

LIVRE QUATRIE'ME.

PROLOGUE.

N'AIANT rien à faire de mieux,
Souvent je m'avise d'écrire;
Mes sujets sont peu sérieux,
Voilà tout ce qu'on en peut dire.
Le tout semble d'abord des puérilités,
Mais il contient de grandes vérités :

Non ſemper ea ſunt quæ videntur : décipit
Frons prima multos : rara mens intelligit
Quod interiòre condidit cura angulo.
Hoc ne locútus ſine mercéde exiſtimer,
Fabellam adjiciam de muſtéla & máribus.

FABULA I.

MUSTELA ET MURES.

MUſtéla cùm annis & ſenectà débilis,
Mures veloces non valéret aſſequi,
Involvit ſe farinà & obſcúro loco
Abjécit negligenter. Mus eſcam putans
Aſſiluit, & compreſſus occúbuit neci :
Alter ſimiliter : deinde périit tertius.

Le fonds ne répond pas toujours à l'apparence :
La fable eſt ſouvent le rideau
Dont l'auteur couvre ſon tableau ;
C'eſt toujours un trait de prudence
De réſerver pour ſoi la clef de ſon ſecret :
Mais laiſſons là les mots, & paſſons à l'effet.
Par exemple chacun peut être l'interprete
Du conte des Souris priſes par la Belete.

FABLE I.

La Belete & les Souris.

UNE vieille Belete un jour
Ne pouvant plus chaſſer, s'aviſa d'un bon tour :
Elle ſe couvrit de farine,
Et ſe blottit au pied d'un mur
Dans un petit coin fort obſcur.
Une Souris la voit, & s'imagine
Apercevoir un mets friand,
Elle y courrut ; la Belete la prend,
Puis deux, puis trois, & par ce ſtratagême
Quelques autres encor furent priſes de même ;

Aliquot secutis, venit & retorridus,
Qui sæpe laqueos & muscipula effúgerat,
Proculque insidias cernens hostis callidi:
Sic váleas, inquit, ut farina es quæ jaces.

FABULA II.

VULPES ET UVA.

Fame coacta Vulpes altâ in vineâ
Uvam appetébat summis sáliens víribus:
Quam tangere ut non pótuit, discédens ait:
Nondum matúra est, nolo acerbam súmere.

Une vieille ridée enfin la découvrit ;
(C'étoit une fine mâtoiſe)
Et du plus loin qu'elle la vit :
Va, Belete, qui cherche noiſe,
Et qui crois qu'on ne te voit pas,
Fuſſes-tu bien auſſi menüe,
Auſſi hachée, auſſi mouïüe
Que farine, avec quoi tu nous fais un appas.

FABLE II.

Le Renard & les Raiſins.

UN Renard de haut appetit
Paſſant par deſſous une treille,
Vit des raiſins beaux à merveille ;
L'envie en même tems de les avoir lui prit :
Il fit nombre de ſauts, & n'y pût point atteindre.
Enfin en s'en allant, il dit : je n'en veux plus ;
Quand je les aurois pris, il ne faudroit pas craindre
Que j'en euſſe tâté ; ce n'eſt que du verjus.
Que de gens à preſent à ce Renard ſemblables

* *Qui fácere quæ non poſſunt, verbis élevant,*
Aſcribere hoc debébunt exemplum ſibi.

FABULA III.

EQUUS ET APER.

EQuus ſedáre ſólitus quo fúerat ſítim,
Dùm ſeſe Aper volútat, turbávit vadum.
Tunc orta lis eſt. Sónipes irátus fero,
Auxílium pétiit hóminis, quem dorſo levans
Rédiit ad hoſtem lætus. Hunc telis eques
Poſtquàm interfécit, ſic locútus trá-ditur:
Lætor tuliſſe auxílium me précibus tuis:

Ont brigué de tout leur pouvoir,
Et font semblant après de croire mépriſables
Les biens & les emplois qu'ils ne peuvent avoir.

FABLE III.

Le Cheval & le Sanglier.

LE Cheval autrefois librement au ruiſſeau
Alloit quand il vouloit ſe rafraîchir & boire ;
Le Sanglier s'y veautrant troubloit l'eau.
Se peut-il malice plus noire ?
De là vint leur diviſion.
Le Cheval dans ſa paſſion
Fit entrer l'homme, & pour tirer vengeance
Du Sanglier ; il commit l'imprudence
De préſenter ſon dos pour ſe laiſſer monter :
C'eſt qu'il en ignoroit toute la conſéquence ;
L'homme ſût bien en profiter ;
Il tua l'ennemi ; le Cheval remercie,
Et veut ſe retirer : nenni pas je t'en prie,
Je ſuis ravi de t'avoir ſecouru,

Nam prædam cepi, & didici quàm
sis útilis.
Atque ita coëgit frenos invitum pati.
Tùm mœstus ille : parvæ vindictam
rei
Dum quæro demens, servitútem rep-
peri.
** Hæc iracundos admonébit fábula,*
Impúnè pótiùs lædi, quàm dedi al-
teri.

Nous avons fait tres bonne prise,
Mais je ferois une sotise
En te laissant aller ainsi que tu l'as cru.
Bongré, malgré, cela dit, il le bride.
Le Cheval affligé d'avoir ce nouveau guide,
Dit en pleurant : vengeance, ah que tu coutes cher !
Ne pouvois-je oublier un mal aussi leger ?
Fou que je suis, je trouve l'esclavage
En cherchant à venger un tres petit outrage.
Phédre dans cette fiction
Veut donner une instruction
Sur-tout aux gens sujets à la colere :
Ne soiés pas, dit-il, tant aheurtés
A vous vanger du mal qu'on vous peut faire,
Aux dépens de vos libertés ?

FABULA IV.

ÆSOPUS INTERPRES TESTAMENTI.

PLus esse in uno sæpe, quàm in turbâ, boni,
Narratióne posteris tradam brevi.
** Quidam decédens tres reliquit filias,*
Unam formósam & óculis venantem viros;
At alteram lanificam frugi & rusticam;
Devótam vino tertiam & turpissimam.
Harum autem matrem fecit herédem senex,
Sub conditióne, totam ut fortúnam tribus
Æquáliter distribuat, sed tali modo,
Ne data possideant aut fruantur: tum simul
Habére res desierint quas accéperint,
Centéna matri conferant sestertia.

FABLE

FABLE IV.

Testament interpreté par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'Oracle de la Gréce.
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Aréopage. En voici pour essai.
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au Lecteur.
Un certain homme avoit trois filles;
Toutes trois de contraire humeur.
Une buveuse; une coquette;
La troisiéme avare parfaite.
Cet homme par son testament
Selon les loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mere tant,
Paiable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.
Le pere mort, les trois femelles
Courent au testament sans attendre plus tard.

Athènas rumor implet; mater sédula
Jurisperitos consulit: nemo expedit
Quo pacto non possideant quod fúerit
datum,
Fructumve cápiant: deinde, quæ tú-
lerint nihil,
Quànam ratióne conferant pecúniam.
Postquàm consumpta est temporis lon-
gi mora,
Nec testamenti pótuit sensus colligi,
Fidem advocávit, jure neglecto, pa-
rens.

On le lit ; on tâche d'entendre
La volonté du Teſtateur,
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'auſſi-tôt que chacune ſœur
Ne poſſedera plus ſa part héréditaire,
Il lui faudra paier ſa mere ?
Ce n'eſt pas un fort bon moien
Pour paier, que d'être ſans bien.
Que vouloit donc dire le Pere ?
L'affaire eſt conſultée ; & tous les Avocats
Après avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet, ſe confeſſent vaincus,
Et conſeillent aux héritieres
De partager le bien ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conſeil treuve,
Il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
Du tiers paiable à volonté,
Si mieux n'aime la mere en créer une rente
Dès le décès du mort courante.
La choſe ainſi réglée, on compoſa trois lots,

Sepónit mœchæ veſtem, mundum mulíebrem,

Lavatiónem argenteam, eunuchos glabros:

Lanificæ agellos, pécora, villam, operários,

Boves, jumenta, & inſtrumentum ruſticum:

Potrici, plenam antiquis apothécam cadis,

Domum polítam, & delicátos hortulos.

Sic deſtináta dare cùm vellet ſingulis,

Et approbáret pópulus qui illas nóverat,

En l'un les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de malvoisie,
Les esclaves de bouche, & pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre celui de la coquetterie ;
La maison de la ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques, & les coëffeuses,
Et les brodeuses,
Les joiaux, & les robes de prix.
Dans le troisiéme lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire ;
Ainsi chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes ;
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tout approuva

Æsopus mediâ subitò in turbâ constitit :
O! si manéret condito sensus patri,
Quàm gráviter ferret, quòd voluntátem suam
Interpretári non potuissent Attici!
Rogátus deinde, solvit errórem omnium.
Domum & ornamenta cum venustis hortulis,
Et vina vétera, date lanificæ rusticæ :
Vestem, uniónes, pedisequos, & cætera,
Illi assignáte, vitam quæ luxu trahit :
Agros, vites, & pécora cum pastóribus
Donáte mœchæ : Nulla póterit perpeti
Ut moribus quid teneat aliénum suis.
Deformis cultum vendet, ut vinum paret ;
Agros abjiciet mœcha, ut ornátum paret :
At illa gaudens pécore, & lanæ dédita,

Le partage & le choix. Eſope ſeul trouva
Qu'après bien du tems & des peines
Les gens avoient pris juſtement
Le contre-pied du teſtament.
Si le défunt vivoit, diſoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui !
Comment ? ce peuple qui ſe pique
D'être le plus ſubtil des peuples d'aujourd'hui,
A ſi mal entendu la volonté ſuprême
D'un teſtateur. Aiant ainſi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque ſœur un lot contre ſon gré.
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux ſœurs d'agréable ;
A la Coquette l'attirail
Qui ſuit les perſonnes buveuſes,
La Biberonne eut le bétail ;
La ménagere eut les coëffeuſes ;
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moien
Plus ſûr pour obliger ces filles
A ſe défaire de leur bien.
Qu'elles ſe marieroient dans les bonnes familles,

Quacunque summâ tradet luxúriæ domum :
Sic nulla possidébit quod fúerit datum,
Et dictam matri conferent pecúniam
Ex prétio rerum quas vendíderint singulæ.
** Ita quod multórum fugit imprudentiam,*
Unius hóminis repperit solertia.

FABULA V.

PUGNA MURIUM ET MUSTELARUM.

CUm victi Mures Mustelárum exercitu
(Quorum in tabernis história depingitur)
Fúgerent, & arctos circum trepidárent cavos,
Ægrè recepti, tamen evasérunt necem.
Duces eorum, qui capitibus cornua

Quant

Quand on leur verroit de l'argent ;
Paieroient leur mere contant ;
Ne poſſéderoient plus les effets de leur pere,
Ce que diſoit le teſtament.
Le peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul eût plus de ſens
Qu'une multitude de gens.

M. D. L. F.

FABLE V.

Le Combat des Beletes & des Souris.

LEs Beletes un jour gagnerent la bataille
Contre une maudite canaille
Qu'on nomme peuple *Souriquois*,
Ou ſes Souris en bon François :
Le reſte de l'armée en piteux équipage
Eut peine à regagner ſes trous ;
Le ſoldat ſeulement évita le pillage,
Et s'épargna les derniers coups :
Leurs Capitaines en vrais fous,
S'étoient attaché ſur la teſte

Suis ligárant, ut conſpicuum in prælio
Habérent ſignum quod ſequerentur milites,
Hæsère in portis, ſuntque capti ab hoſtibus,
Quos immolátos victor ávidis dentibus
Capácis alvi merſit tartáreo ſpecu.
* *Quemcunque pópulum triſtis eventus premit,*
Periclitátur magnitúdo Principum;
Minúta ſed plebs fácili præſidio latet.

FABULA VI.

PHÆDRUS IN FABULARUM ÆSOPIARUM CENSORES.

Tu qui nasúte ſcripta deſtringis mea,

Une corne ou bien une creſte,
Qui devoit ſervir au Soldat
D'enſeigne pendant le combat:
Cela fut cauſe de leur perte.
La porte de leurs trous qui n'eſt pas trop ouverte,
Les arreſtoit tout court dehors;
L'ennemi ſurvenoit alors,
Qui n'en faiſoit qu'une goulée.
Ainſi la populace eſt toujours moins foulée
Quand il ſurvient quelque renverſement,
Les Grands plus expoſés portent pour l'ordinaire
Tout le dommage de l'affaire,
Et les petits ſe ſauvent aiſément.

FABLE VI.

Phédre contre les Cenſeurs de ſon Livre.

CENSEUR, qui que tu ſois, faſtidieux critique,
Qui viens d'un eſprit ſatirique

Et hoc jocórum légere faſtidis genus,
Parvà libellum ſuſtine patientià,
Severitátem frontis dum placo tuæ,
Et in cothurnis prodit Æſópus novis.
* *Utinam nec unquam, Pelèi némoris jugo,*
Pinus bipenni concidiſſet Theſſalà;
Nec ad profeſſæ mortis audácem
viam,
Fabricaſſet Argus ópere Palládio
ratem,
Inhoſpitális prima quæ Ponti ſinus
Patefécit in perniciem Graiûm &
Barbarûm.
Namque & ſuperbi luget Æëtæ do-
mus,
Et regna Peliæ ſcélere Medeæ ja-
cent:
Quæ ſævum ingénium váriis involvens modis,
Illic per artus fratris explicuit fugam;
Hìc cæde patris Peliadum infécit
manus,

Epluchant mes écrits me marquer tes dédains,
Garde encor un moment mon Livre entre tes mains;
Esope dans mes vers prenant le plus haut stile,
Va tâcher avec moi de temperer ta bile.
Plût aux Dieux que jamais le haut du Pélion,
L'ornement de la Thessalie,
Succombant sous les coups d'une hache ennemie,
N'eût reçu la confusion
De voir sa foreſt abatüe,
Pour découvrir une route inconnüe,
Pour affronter les mers, & pour braver la mort:
Et plût aux Dieux que ce navire
Que guidé par Pallas Argus a sû construire,
Ne fut point démaré du port,
Pour découvrir sous ce hardi Pilote
Une mer qui jamais n'avoit senti de flote;
De part & d'autre on gémit aujourd'hui
Des maux affreux qu'il traisnoit après lui.
La superbe maison du Roi de la Colchide
Par l'amour insensé de sa fille perfide,
Est dans le deüil & dans les pleurs.

Quid tibi vidétur? hoc quoque ìnsul-
sum eſt, ais,
Falsóque dictum: longè quia vetuſ-
tior
Ægèa Minos claſſe perdómuit freta,
Juſtóque vindicávit exemplo impe-
tum.
Quid ergo poſſum fácere tibi lector,
Cato,
Si nec fabellæ te juvant, nec fábulæ?
Noli moleſtus eſſe omnìnò litteris,
Majórem exhìbeant ne tibi moleſtiam.
* *Hoc illis dictum eſt, ſi qui ſtulti*
nauſeant,

Cet amour mépriſé cauſe à la Theſſalie
Le plus grand de tous les malheurs.
En Colchide Medée uſa de tromperie
Pour déguiſer ſa trahiſon,
Elle éluda d'Eëtes la colere,
En diſperſant les membres de ſon frere,
Quand elle fut contrainte à fuir de ſa maiſon :
En Grece des filles crédules
A ſes preſtiges ridicules,
Ont coupé Pélias leur pere par morceaux . . .
Que t'en ſemble, Cenſeur ? Tout eſt plat, tout eſt faux :
Car long-tems avant ce voiage
Minos domta la mer, & monta des vaiſſeaux,
Quand il alla venger l'outrage
Que les Athéniens avoient fait à ſon fils.
Appren-moi donc, Caton ſevere,
A preſent ce que je dois faire ?
Puiſque les grands ſujets ainſi que les petits
Ont le malheur de te déplaire.
Cenſeur, crois-moi, laiſſe là les ſavans,
Ils ne ſont pas toujours fort endurans.
J'adreſſe ce diſcours à certaines cervelles

Et, ut putentur sapere, cœlum vitúperant.

FABULA VII.

VIPERA ET LIMA.

MOrdaciórem qui improbo dente appetit,
Hoc argumento se describi sentiat.
* *In officínam fabri vènit Vipera;*
Hæc cùm tentáret si qua res esset cibi,
Limam momordit: illa contra contumax:
Quid me, inquit, stulta, dente captas lædere,

Qui prétendent loger chés elles le bon goût,
Et qui voulant censurer tout,
Blâment les choses les plus belles.

FABLE VII.

La Vipere & la Lime.

TOut aprentif railleur qui se joue à son Maître,
Doit sans manquer ici se reconnoître.
Du ratelier
D'un Serrurier
Une Vipere
Fit inventaire
Elle y prit une lime ; ah ! voilà mon affaire,
Dit-elle, & se mit à ronger.
(Maint Procureur, maint Sergent, maint Notaire,
Je dirois bien maint Commissaire,
En inventoriant *primò* veulent gruger ;
Mais la réfléxion n'est pas trop nécessaire.)
As-tu bien-tôt fait ? est-ce tout ?
Lui dit en se mocquant la Lime ;

Omne aßüevi ferrum quæ corródere?

FABULA VIII.

VULPES ET HIRCUS.

HOmo ſimul ac venit in magnum periculum,
Effúgium reperire altérius quærit malo.
** Cùm decidiſſet Vulpes in púteum inſcia,*
Et altióre clauderétur margine;
Devénit Hircus ſítiens in eundem locum:
Simul rogávit, eſſet an dulcis liquor,
Et copiósus? Illa fraudem moliens:
Deſcende, amice; tanta bónitas eſt aquæ,
Voluptas ut ſatiári non poſſit mea.

En vain sur moi ta dent s'anime,
Il n'est rien de si dur, dont je ne vienne à bout.

FABLE VIII.

Le Renard & le Bouc.

MAÎTRE Renard marchoit tout en
contant
Les poules de son voisinage,
Tant chés l'un, & chés l'autre tant;
J'ai, disoit-il en son langage,
De quoi tenir six mois ménage :
Il étoit près d'un puits, mais il n'y pensoit
pas;
Le bord étoit à fleur de terre;
Il se mit en chemin pour la petite guerre,
Le drôle en passant tombe en bas :
De s'en tirer n'étoit pas chose aisée.
Un Bouc, beste fort peu rusée
Vint à ce puits chercher de l'eau :
Que fais tu là? dit-il au Renardeau,
La liqueur te semble donc bonne?
Bonne & fraische à ravir, dit la beste friponne,

Immiſit ſe Barbátus : tùm Vulpécula
Evâſit púteo, nixa celſis cornibus ;
Hircumque clauſo liquit hærentem
vado.

FABULA IX.

PERA.

PEras impóſuit Jupiter nobis duas :
Propriis repletam vitiis poſt tergum
dedit,
Alienis ante pectus ſuſpendit gra-
vem.

Lui préparant un tour de son métier,
Vien seulement boire un demi-septier,
J'ai toujours souhaité que nous bûssions ensemble;
Descen, tu me diras après ce qui t'en semble:
Pour moi je n'ai point vû de meilleur cabaret,
Sans conter, sans paier, ah le joli secret!
Barbacole à ces mots descendit sans échelle,
Ses cornes au Renard la donnoient assés belle;
Aussi s'en servit-il comme d'un marche-pié,
Et laissa là le Bouc mal domicilié.
On pense fort peu d'ordinaire
Quand il s'agit de se tirer d'affaire,
Ce qu'au prochain il en pourra couter;
J'appelle cela filouter.

FABLE IX.

La Besace.

DEs défauts du prochain censeur impitoiable
L'homme indulgent pour soi, n'est jamais équitable:
C'est que de Jupiter il reçoit en naissant

* *Hac re vidére nostra mala non*
possumus:
Alii simul delinquunt, censóres su-
mus.

FABULA X.

FUR ARAM COMPILANS.

LUcernam fur accendit ex arâ Jo-
vis,
Ipsumque compilávit ad lumen suum:
Onustus qui sacrilégio cùm discéderet,
Repentè vocem sancta misit religio:
Malórum quamvis ista fúerint mú-
nera,
Mihique invísa, ut non offendar sub-
ripi;
Tamen, sceleste, spíritu culpam lues,

Une Beſace pour preſent :
Tout le mal qu'il commet il le jette derriere,
Et met devant tous les défauts d'autrui.
Suivant l'ancienne maniere
Les hommes ont encor la Beſace aujourd'hui.

FABLE X.

Un Voleur qui pille un Autel.

IMPIE & ſacrilege en tout tems, en tout lieu,
L'homme comblé des bienfaits de ſon Dieu,
S'en ſert contre ce Dieu par qui ſeul il reſpire,
Et des malheurs futurs ne fait ſouvent que rire;
Mais le courroux du Ciel quoique lent à punir
Ne perdra pas le ſouvenir
Du châtiment que méritent les crimes,
On offrira pour lors d'inutiles victimes.
Perfide, je t'attens au jour de ton trépas,
Dit Jupin, au larron qui voloit dans ſon temple;
Je te reſerve pour exemple;

Olim cùm ascriptus venerit pœnæ dies.
Sed ne ignis noster facinori prælúceat,
Per quem verendos excolit pietas Deos,
Veto esse tale lúminis commercium.
Ita hódie nec lucernam de flammà Deûm,
Nec de lucernà fas est accendi sacrum.
** Quot res contineat hoc argumentum utiles,*
Non explicábit álius quàm qui repperit.
Significat primò, sæpè quos ipse alúeris,
Tibi inveníri maximè contrários.
Secundò ostendit, scélera non irà Deûm,
Fatórum dicto sed puniri tempore.
Novissimè interdícit ne cum maléfico
Usum bonus consóciet ullius rei.

Quoique

Quoique ce que tu prens vienne de scélérats,
Tu n'échaperas point à ma juste vengeance,
Et je vais faire une expresse défense
Qu'on se serve jamais du feu de nos autels
Pour aucun besoin des mortels;
Contre un tel attentat il faut cette barriere,
Puisque pour accomplir tes desseins criminels
Tu t'es servi de ma propre lumiere.
Un autre que l'Auteur aura peine à trouver
Tous les différens sens que cache cette fable.
D'abord elle fait voir, & l'on peut l'éprouver,
Que ceux qu'on admet à sa table
Sont quelquefois ennemis dangereux,
Contre lesquels il faut être en défense.
Elle fait voir encor que le courroux des Dieux
Suit l'ordre du Destin pour punir nôtre offense.
Enfin elle interdit en tous lieux, en tout tems
Le commerce avec les méchans.

FABULA XI.

HERCULES ET PLUTUS.

O Pes invisæ méritò sunt forti viro,
Quia dives arca veram laudem intercipit.
** Cœlo receptus propter virtútem Hercules,*
Cùm gratulantes persalutassèt Deos;
Veniente Pluto, qui Fortúnæ est filius,
Avertit óculos. Causam quæsivit Pater.
Odi, inquit, illum, quia malis amicus est;
Simulque objecto cuncta corrumpit lucro.

FABLE XI.

Hercule & Plutus.

L'HOMME ſenſé mépriſe les richeſſes
Meres de l'eſtime des ſots,
Et filles de mille baſſeſſes.
Hercule après ſes grands travaux
Parmi les Dieux vint prendre place;
Chacun des Immortels lui fit un compliment;
Il répondit à tous tres poliment;
Mais à Plutus il fit un froid de glace.
Jupiter demanda quelle étoit la raiſon,
De ce mépris & de cette rancune?
C'eſt que ce fils de la Fortune
Avec les ſcélérats entretient liaiſon,
Dit Hercule, & le gain qu'en tout il leur propoſe,
Eſt de tous maux la véritable cauſe.

FABULA XII.

CAPELLÆ ET HIRCI.

BArbam capellæ cùm impetrassent ab Jove.
Hirci mœrentes indignári cœperant,
Quòd dignitátem féminæ æquassent suam.
Sinite, inquit, illas glóriâ vanâ frui,
Et usurpáre vestri ornátum múneris:
Pares dum non sint vestræ fortitúdinis.
** Hoc argumentum monet ut sustíneas tibi*
Hábitu esse símiles, qui sint virtúte impares.

FABLE XII.

Les Chevres & les Boucs.

PRESQUE tout fait envie aux femmes.
Un galant homme a peine à refuſer :
C'eſt ainſi que Jupin vivant parmi les Dames
Avoit coutume d'en uſer :
Les Chevres donc ſur leur ſexe conterent,
Et vers ce Dieu leurs belles députerent,
Pour avoir de la barbe ainſi que leurs maris :
Jupin leur en donna tant qu'elles en voulurent :
Leurs maris les voiant jetterent de grands cris,
Auprès du ſouverain ils firent ce qu'ils purent
Pour obtenir ſupreſſion
De cette nouvelle ordonnance.
Le Dieu leur impoſa ſilence
Sous peine de rebellion.
Laiſſés d'un vain honneur la femme ſe repaître ;
Un mari, leur dit-il, ne doit pas moins en être
Le maître.

FABULA XIII.

GUBERNATOR ET NAUTÆ.

CUm de fortúnis quidam quererétur suis,
Æsópus finxit consolandi grátiâ.
* *Vexátâ sævis navi tempestatibus,*
Inter vectórum lácrymas & mortis metum;
Fáciem ad serénam súbitò mutátur dies:
Ferri secundis tuta cœpit flatibus,
Nimiáque nautas hilaritáte extollere.
Factus periclo tum gubernátor sophus;
Parcè gaudére oportet, & sensim queri:
Totam quia vitam miscet dolor, & gaudium.

FABLE XIII.

Le Pilote & les Matelots.

SUR ſes affaires en debris
Un homme étoit inconſolable,
L'air retentiſſoit de ſes cris,
Il mit en pieces ſes habits;
Eſope d'humeur charitable
Lui dit de reprendre ſes ſens :
Pendant une tempeſte affreuſe
Des paſſagers, dit-il, jettoient des cris perçans,
Quand tout à coup cette Mer orageuſe
Devint calme comme un étang,
Leur vaiſſeau voguoit à plein vent,
Et paſſagers, & matelots de rire,
Et le Pilote de leur dire :
Il faut ſe réjoüir avec diſcretion,
Et ſe plaindre à proportion;
Prendre ſans murmurer ce que Dieu nous envoie,
Eſt la meilleure & la plus ſûre voie;
La vie eſt un tiſſu de chagrins & de joie.

FABULA XIV.

CANUM LEGATI AD JOVEM.

CAnes legátos olim misère ad Jovem,

Melióris vitæ tempus orátum suæ,

Uti se abriperet hóminum contuméliis;

Furfúribus sibi consperſum quòd panem darent,

Fimóque turpi maximam explérent famem.

Profecti sunt legáti non céleri pede,

Dum náribus scrutantur escam in stercore.

Citáti non respondent: vix tandem invenit

FABLE

FABLE XIV.

Les Ambassadeurs des Chiens à Jupiter.

LAs de manger du pain de son,
Et de faire souvent encor plus maigre chere,
Fatigués de *martin-bâton*,
Enfin accablés de misere,
Les Chiens au Monarque des Cieux
Députerent une ambassade;
Il en partit une brigade,
Qu'ils équiperent de leur mieux:
Ces députés n'allerent pas fort viste;
Mercure le courrier des Dieux
Les avoit annoncés; il les croioit au giste
Prests à parler le lendemain:
Point du tout, le long du chemin
Ils s'étoient arrêtés à chaque tas d'ordure
Pour y trouver certaine confiture,
Dont faute de meilleure ils faisoient leur repas;
Mercure voiant donc qu'ils ne paroissoient pas,
Fut au devant à perdre haleine,

Eos Mercúrius, & turbatos adtrahit.

Tùm verò vultum magni ut vidérunt
Jovis,

Totam timentes concacárunt Regiam.

Propulsi verò fustibus, vadunt foràs:

Vetat dimitti magnus illos Jupiter.

Miráti sibi legatos non revertier,

Turpe æstimantes áliquid commissum
à suis;

Post áliquod tempus, álios ascribi
jubent.

Rumor legátos superiòres pródidit.

Timentes rursus áliquid ne símile ac-
cidat,

Odóre cánibus anum sed multò replent.

Mandáta dant, legáti mittuntur: statim

Abeunt: rogantes áditum continuò
impetrant.

Et ne les amena qu'avec bien de la peine,
Ils n'eurentpas même le temps
De rappeller un peu leurs sens :
Dès que de Jupiter ils virent le visage,
Et l'éclatante Majesté,
Ils laisserent aller certainparfum sauvage,
Dont le Palais fut empesté :
On reconduisit l'ambassade
Civilement avec la bastonnade.
Jupiter défendit qu'on les laissât partir.
Les autres Chiens en grande inquiétude
Ne pouvoient soupçonner pareille turpitude :
Le bruit commun les en vint avertir.
Pour obvier à semblable avanture,
Ils prirent toute autre mesure :
Ils choisirent leurs gens, & mirent à chacun
Plein la culote de parfum :
On leur donna sur les affaires
Les connoissances nécessaires,
On les chargea d'ordres secrets,
On leur fournit de quoi paier leurs frais :
Ils arrivent en diligence ;
A peine ont-ils demandé l'audience,

Considit génitor tùm Deórum maximus,

Quaßatque fulmen : trémere cœpère omnia :

Canes, confúsus ſubitò quòd fúerat fragor,

Repente odórem mixtum cum merdis cacant.

Reclámant omnes vindicandam injúriam.

Sic eſt locútus ante pœnam Jupiter :

Non eſt legátos Regis non dimittere,

Nec eſt difficile pœnas culpæ impónere.

Non veto dimitti : verùm cruciári fame,

Ne ventrem continére non poſſint ſuum.

Sed hoc ferétis pro judicio præmium.

Qu'on la leur accorde à l'instant.
Jupiter se plaça sur son thrône éclatant ;
Et remuant un peu son foudre,
Il se fit un tel tremblement,
Que les Ambassadeurs crurent en ce moment
Que tout étoit réduit en poudre ;
Ils en tomberent de fraieur,
Et par l'effet qui s'ensuit de la peur,
Ils répandirent une dose
De parfum mêlé d'autre chose.
Chacun des Dieux se dépita,
Dans tout l'Olympe on s'écria vengeance,
Il faut punir une telle insolence :
Jupiter seul point ne s'en irrita.
Pour les Ambassadeurs il est une franchise,
Ma Majesté seroit, dit-il, commise,
Si je ne les renvoiois pas ;
Ils peuvent sortir de ce pas :
Mais j'ordonne que pour amande
La faim sans cesse les gourmande ;
Par leur ventre il les faut punir,
Puisqu'ils n'ont pû le retenir.

Illi autem qui misérunt vos tam fútiles,
Nunquam carébunt hóminis contuméliâ.
Ita nunc legátos expectant & posteri;
Novum venire qui videt, culum olfacit.

FABULA XV.

HOMO ET COLUBRA.

QUi fert malis auxílium, post tempus dolet.
* *Gelu rigentem quidam Cólubram sustulit,*
Sinúque fovit, contra se ipse misericors:

Quant aux auteurs de ce meſſage,
Gent indiſcrete & fort peu ſage,
De m'avoir envoié de tels Ambaſſadeurs,
Ils reſteront, ſans apel de ſentence,
Tout comme auparavant accablés de malheurs.
Les pauvres députés n'eurent pas l'aſſurance
De ſe repréſenter devant leurs compagnons;
Ils errerent en vagabonds,
De pere en fils on les recherche encore;
Voilà pourquoi cette ſale pécore,
Appercevant quelque Chien inconnu,
Court après lui flairer le . . . .

FABLE XV.

L'Homme & la Couleuvre.

ON ſe repent ſouvent d'obliger les méchans.
Un homme trouva dans les champs
Une Couleuvre à demi morte,
Juſqu'à ſa maiſon il l'emporte
En la réchaufant dans ſon ſein;
Mais ſa pitié mal entendüe

Nàmque ut refecta eſt, nécuit hóminem prótinus.

Hanc ália cùm rogáret causam facinoris,

Reſpondit: Ne quis diſcat prodeſſe improbis.

FABULA XVI.

VULPES ET DRACO.

Vulpes cubile fódiens, dum terram éruit,

Agitque plures altiùs cuniculos,

Pervènit ad Dracónis ſpeluncam ultimam,

Le rendit ſon propre aſſaſſin ;
Elle n'étoit qu'à peine revenüe,
Qu'en le mordant elle le tüe.
Une autre Couleuvre eut horreur
De cet excès de barbarie :
Comment, lui dit-elle, ma ſœur,
Traiter ainſi qui vous donna la vie !
Qu'on aprene qu'il ne faut pas
Faire du bien aux ſcélérats.

FABLE XVI.

Le Renard & le Dragon.

UN Renard fort expert en fait d'Architecture
S'étoit creuſé lui-même un bel apartement
Au coin d'un bois pas loin d'une mazure:
Pour entrer & ſortir ſans bruit & librement,
Il pratiqua plus d'une iſſüe :
Un jour aiant percé juſques au plus profond,
Il ſe trouva dans l'avenüe
De la caverne d'un Dragon.

Custodiébat qui thesauros abditos.

Hunc simul aspexit ; Oro ut imprudentiæ

Des primùm veniam ; deinde si pulchrè vides

Quàm non conveniens aurum sit vitæ meæ ,

Respondeas clementer , quem fructum capis

Hòc ex labore , quodve tantum est præmium ,

Ut cáreas somno , & ævum in ténebris exigas ?

Nullum , inquit ille : verùm hoc à summo mihi

Jove attribútum est. Ergo nec sumis tibi ,

Ce Dragon faiſoit ſentinelle
Auprès d'un tas d'argent & d'or :
Maître Renard eut la fiévre d'abord ;
Mais quand on a de la cervelle,
On ſe tire d'un mauvais pas ;
Il demanda pardon de ſon peu de prudence :
Après, dit-il, quelle apparence,
Que ce thréſor ait pour moi des appas ?
On fait aſſés mon train de vie ;
Encore ſi c'étoit poulets ou chapons gras,
On me ſupçonneroit d'en avoir quelqu'envie ;
Pour l'or, on ſait que je n'y touche pas.
Mais ſans vous offenſer, dites moi, je vous prie,
Quel intereſt ? quelle raiſon ? quel fruit ?
Quel plaiſir, ou quelle eſpérance ?
En un mot quelle récompenſe
Vous attache à veiller dans ce ſombre réduit ?
Il ne m'en revient rien ; c'eſt par obéiſſance ;
Jupiter le plus grand des Dieux
M'a donné cette charge, & j'y fais de mon mieux.
Quoi donc de ces thréſors vous n'avés pas l'uſage,

Nec ulli donas quicquam? Sic fatis placet.

Nolo iraſcaris, liberè ſi dixero:

Diis eſt iratis natus, qui eſt ſimilis tibi.

* *Abitúrus illuc quò priores abiérunt,*

Quid mente cæcà miſerum torques ſpiritum?

Tibi dico, avare, gaudium hæredis tui,

Qui thure Súperos, ipſum te fraudas cibo;

Qui triſtis audis múſicum citharæ ſonum;

Quem tibiárum mácerat jucunditas;

Ni pour vous ni pour vos amis ?
Non les Destins ne me l'ont pas permis ;
Je suis privé de ce bel avantage.
Excusés ma sincérité,
Dit le Renard ; en vérité
Quiconque en ce point vous ressemble,
Est au monde en dépit d'une divinité,
Et réunit en soi tous les malheurs ensemble.
Aiant à suivre tes aieux
Au commun rendés-vous de la demeure obscure,
Avare enfin ouvre les yeux ;
Dis-moi, pourquoi te donner la torture,
Pour de faux biens qui ne te suivrons pas ?
Déja ton héritier desire ton trépas,
Comme le comble de sa joie :
Ton ventre à toi-même est en proie,
Tu lui retranches l'aliment :
Sur l'encens des Dieux tu picores :
Tu hais les instrumens sonores :
Pour les plus doux concerts tu n'as nul sentiment :
L'argent seul a pour toi des charmes :

Opsoniórum prétia cui gémitum exprimunt :

Qui dum quadrantes aggeras património ,

Cœlum fatígas sordido perjúrio ;

Qui circumcídis omnem impensam fúneris ,

Libitina ne quid de tuo fáciat lucrum.

FABULA XVII.

PHÆDRUS DE FABULIS.

QUid judicáre cógitur livor modò ,

Licet dißimulet , pulchrè tamen intelligo.

Quicquid putábit esse dignum memóriæ ,

Æsopi dicet ; si quid minùs arríserit ,

A me contendet fictum quovis pignore.

Tu te plains jusqu'au pain, il te coute des
larmes ;
Tu voudrois tondre sur un œuf :
Tu n'eus jamais d'attraits pour la science :
Tu sûs pourtant conter cinq & quatre font neuf,
En recepte souvent, rarement en dépense :
Et pour amasser sou sur sou
Sans te mettre en peine par où,
Toujours prest à braver le Ciel par un parjure,
On t'a vû marchander jusqu'à ta sépulture.

FABLE XVII.

Phèdre sur ses Fables.

QUOIQUE les envieux ne se déclarent pas,
Je sais pourtant tout ce qu'ils ont dans
l'ame :
Esope aura fourni ce dont on fera cas ;
Si quelque chose aussi mérite qu'on le blâme,
Ils seront prests à soutenir
Que c'est de moi qu'il doit venir :
Mais je n'aurai pour les confondre,

Quem volo refelli jam nunc responso meo :
Sive hoc ineptum, sive laudandum est opus ;
Invenit ille, nostra perfecit manus :
Sed exequámur cœptum propósiti ordinem.

FABULA XVIII.

NAUFRAGIUM SIMONIDIS.

HOmo doctus in se semper divítias habet.
* *Simónides, qui scripsit egrégium melos,*
Quo paupertatem sustinéret facilius,
Circumíre cœpit urbes Asiæ nóbiles,
Mercéde accepta laudem victórum canens.

Simplement

Simplement qu'un mot à répondre :
Que ceci soit mauvais ou bon,
Je suis entré dans la carriere
Pour donner la perfection
Aux sujets dont Esope inventa la matiere.

FABLE XVIII.

Le naufrage de Simonide.

UN Savant porte en soi tous les thrésors du monde,
Ceci paroît d'abord être une fiction ;
Tel souvent pour disner sur son savoir se fonde,
Qui reste jusqu'au soir dans l'inanition ;
On fait pourtant honneur à l'érudition.
Simonide dans sa conduite
Prouve ce qu'on vient d'avancer.
Sa muse étoit venale à tous gens de mérite,
Quand ils savoient le bien récompenser.
A ce métier aujourd'hui si stérile
Il amassa bien de l'argent ;
Il avoit parcouru l'Asie en voiageant,

Hoc génere quæstûs postquàm lócuples
factus est,
Venire in pátriam vóluit cursu pelágio,
(Erat autem natus, ut aiunt, in Ceo
insulâ :)
Ascendit navem, quam tempestas horrida
Simul & vetustas médio dissolvit mari.
Hi zonas, illi res pretiósas colligunt,
Subsídium vitæ. Quidam curiósior ;
Simónide, tu ex ópibus nil sumis tuis.
Mecum, inquit, mea sunt cuncta. Tunc
pauci énatant,
Quia plures ónere degraváti periérant.
Prædónes adsunt, rápiunt quod quisque extulit,
Nudos relinquunt. Fortè Clazómenæ
propè,
Antiqua fuit urbs, quam petiérunt naufragi.
Hìc litterarum quidam stúdio déditus,

Sa muſe avoit tiré tribut de chaque ville.
Comme il méditoit ſon retour,
Le chemin de la Mer étoit bien le plus court,
Il le prit : & bien-tôt un coup de vent terrible
Pendant une tempeſte horrible,
Comme le navire étoit vieux,
Briſa le bâtiment en deux.
L'un ſe munit d'argent, l'autre de marchandiſe,
Afin d'avoir de quoi ſubvenir à ſes maux :
Simonide ſe mit à la merci des flots,
Sans prendre ſeulement avec ſoi ſa valiſe.
Quelqu'un lui dit : quoi ! vous ne ſauvés rien !
A quoi bon ? n'ai je pas en moi ſeul tout mon bien ?
Ils firent preſque tous naufrage ;
Le reſte fut volé dans le cours du voiage,
Et laiſſé nud comme la main :
Ils abordent à Clazomene ;
Simonide le lendemain
Trouve un riche ſavant qui le tira de peine :
Il n'en étoit connu que par ſes beaux écrits ;
Cet homme eut une joie extrême

Simónidis qui ſæpè verſus légerat,
Eratque abſentis admirátor maximus,
Sermóne ab ipſo cognitum cupidiſſimè
Ad ſe recépit; veſte, nummis, famíliâ
Hóminem exornavit. Cæteri tábulam ſuam
Portant rogantes victum: Quos caſu obvius
Simónides, ut vidit; Dixi, inquit, mea
Mecum eſſe cuncta: vos quod rapuiſtis, perit.

FABULA XIX.

MONS PARTURIENS.

MOns parturíbat, gémitus immánes ciens;

De voir qu'il poſſedoit le Poëte lui-même ;
Il lui donna de l'argent, des habits,
Des gens pour le ſervir, & l'admit à ſa table :
Les autres cependant d'un maintien pitoiable
Gueuſoient en tenant un tableau,
Triſte témoin de la miſere
De gens ſauvés de la fureur de l'eau.
Vous me crûtes viſionaire,
Stupide, ou bien extravagant,
(Dit Simonide, en les voiant
Dans ce déplorable équipage)
Lorſque je ne ſauvai que moi ſeul du naufrage.
Le ſage en ſe ſauvant porte avec ſoi ſon bien ;
Je vous le dis alors : qu'avés vous ſauvé ? rien.

FABLE XIX.

La Montagne en travail.

LE bruit courut qu'une Montagne
Reſſentoit des douleurs comme d'enfantement ;
Jugés quel fut l'étonnement.

Eratque in terris maxima expectátio :
*At ille murem péperit. * Hoc scriptum est tibi,*
Qui magna cùm mináris, extricas nihil.

FABULA XX.

FORMICA ET MUSCA.

Formica & Musca contendébant ácriter,
Quæ pluris esset. Musca sic cœpit prior.
Conferre nostris tu potes te laudibus?
Ubi immolátur, exta præguſto Deum,

Tout le monde pour voir se mit dans la campagne ;
De plus en plus elle poussoit des cris :
On étoit donc dans une grande attente ;
C'en est fait : enfin elle enfante.
Qu'est-ce ? voions, une Souris.
En peu de mots voici le portrait d'un *forfante*.
Qui menace, qui tonne, ou se vante ;
Qu'on en vienne aux effets, voilà mon homme pris.

FABLE XX.

La Mouche & la Fourmi.

LA Mouche & la Fourmi disputoient de l'honneur
Avec chaleur,
La Mouche parla la premiere :
Pauvre Fourmi, qui te rend assés fiere ;
Pour t'oser comparer à moi ?
Y penses-tu, de bonne foi ?
Sais-tu que quand aux Dieux on fait des sacrifices,

Moror inter aras, templa, perlustro
omnia,
In cápite Regis sedeo, cum visum est
mihi,
Et matronárum casta delibo oscula,
Labóro nihil, atque optimis rebus
fruor.
Quid horum símile tibi contingit,
rustica?
Est gloriósus sanè convictus Deum,
Sed illi qui invitátur, non qui invi-
sus est.
Reges commémoras, & matronárum
oscula:
Ego granum in hyemem cùm studiosè
congero,

Je

Je goûte à toutes les prémices ?
Qu'en presence des Immortels
Je prens place sur leurs autels ?
Que quand je veux, je me mets sur le
thrône,
Ou bien sur la teste des Rois ?
Et qu'à la plus chaste matrône
Je me plais à voler un baiser quelquefois ?
Sans travailler je vis en gros bourgeois,
Et tu ne vis qu'en païsane,
Ne connoissant que ta cabane,
Dans le tems qu'au milieu des airs
Je parcours si je veux tout ce vaste univers.
Vivre des mets des Dieux, être assise à leur table,
N'est pas pour toi chose fort honorable,
Dit la Fourmi, l'on t'y voit de travers ;
A peine parois-tu qu'on te donne la chasse :
Après cela vien nous vanter ta place
Sur la teste des Souverains,
Ou bien les belles que tu baises,
Que sans travail les Mouches ont leurs
aises ;
Quand pour l'hiver nous amassons nos
grains,

Te circa murum vídeo paſci ſtercore.
Aras frequentas, nempè abígeris quò venis.
Nihil labóras: ideò cùm opus eſt, nihil habès:
Superba jactas, tégere quod debet pudor.
Æſtáte me laceſſis; cùm bruma eſt, ſiles.
Mori contractam cùm te cogunt frígora,
Me copióſa récipit incolumem domus.
Satis profectò rettudi ſuperbiam.
* *Fabella talis hóminum diſcernit notas,*
Eorum qui ſe falſis ornant laudibus,
Et quorum virtus exhibet sólidum decus.

FABULA XXI.

SIMONIDES A DIIS SERVATUS.

QUantùm valérent inter hómines litteræ,

Nous vous voions contre des murs collées,
Ou sur de l'ordure assemblées,
Victimes de la faim, ou du premier vent froid;
C'est là se faire voir par un vilain endroit,
Pour ton honneur tu devois bien te taire,
Et te ressouvenir que je fais bonne chere
A mon aise dans ma maison,
Tandis que tu languis dans l'arriere saison:
C'en est assés pour te confondre,
Et te réduire à ne pouvoir répondre.
La modeste Fourmi trouve peu de pareils;
Le monde est plein de mouches orgueilleuses,
L'humilité suffit aux ames vertueuses,
Le mérite des sots a besoin d'appareil.

FABLE XXI.

Simonide préservé par les Dieux.

J'Ai déja montré ci-devant
Quel cas on fait ici bas d'un savant.
Je vais montrer par cet exemple,

Dixi superius: quantus nunc illis honos
A Superis sit tributus, tradam memoriæ.
Simónides idem ille de quo rettuli,
Victóris laudem cuidam Pyctæ ut scriberet,
Certo condixit prétio; secrétum petit.
Exigua cùm frænáret matéria impetum,
Usus Poëtæ, ut moris est, licentiâ;
Atque interpósuit gémina Ledæ sidera,
Auctoritátem símilis réferens glóriæ.
Opus appróbavit: sed mercédis tertiam
Accépit partem. Cùm reliqüam posceret;
Illi, inquit, reddent, quorum sunt laudes, duo;
Verùm ne irátè dimissum te sentiam,
Ad cœnam mihi promitte; cognatos volo

Combien les Dieux dans leur celeſte
temple
Lui font plus de juſtice & lui rendent honneur.
Simonide le même auteur,
Dont j'ai parlé, moiennant une ſomme
S'obligea de louer un homme,
C'étoit un Athlete vainqueur;
Voilà tout, le ſujet étoit aſſés ſtérile:
Pour travailler il ſe mit à l'écart,
Et fit en perſonnage habile
Entrer Caſtor & Pollux pour leur part,
Fondant l'éloge de l'Athlete
Sur la reſſemblance parfaite
Avec le noble emploi de ces deux demi-Dieux.
Le Poëte fit de ſon mieux
Pour faire agréer ſon ouvrage;
Il fut paié d'un tiers. Il me faut davantage:
N'en ſommes nous pas convenus?
Oui: mais demandés le ſurplus
Aux Heros qui verront dans vos vers leur éloge.
Simonide à ces mots déloge;
L'autre lui dit: je ne veux pas
Que vous me faſſiés des reproches;

Hódie invitáre, quorum es in número
mihi.
Fraudátus quamvis & dolens injúriâ,
Ne malè dimissam grátiam corrumpe-
ret,
Promísit. Rédiit horà dictâ, recúbuit.
Splendébat hiláre póculis convívium,
Magno apparátu læta resonábat do-
mus;
Repentè cùm duo júvenes sparsi pul-
vere,
Sudóre multo diffluentes corpora,
Humánam suprà formam, cuidam
servulo
Mandant, ut ad se provócet Simónidem,
Illius intersse ne fáciat moram.
Homo perturbátus excitat Simónidem.
Unam promórat vix pedem triclínio,
Ruina camáræ súbitò oppressit cæteros.
Nec illi júvenes sunt reperti ad já-
nuam.
Ut est vulgátus ordo narrátæ rei,
Omnes sciérunt, Núminum præsentiam
Vati dedisse vitam, mercédis loco.

Ce soir je traite tous mes proches,
Je vous mets de ce nombre, assistés au repas.
Le Poëte promit par pure politique :
Il se rendit à l'heure, on servit le souper ;
C'étoit un festin magnifique,
Le vin faisoit beau jeu ; quelqu'un vint à fraper,
C'étoit deux gens couverts de sueur, de poussiere,
D'un maintien cependant au-dessus du vulgaire,
Qui dirent que dans ce moment
A Simonide absolument
Ils avoient à parler d'affaire.
Un valet fort ému l'avertit au plûtôt :
A peine il fut dehors, que la voûte d'en haut
Fondit sur les conviés, punit l'avare Athlete,
Et paia grassement le salaire au Poëte ;
Du moins ce fut l'interpretation
Qu'on donnoit à cette avanture :
Les Dieux, dit le public, par leur protection
Ont paié leur éloge, & vengé son injure.

EPILOGUS.

AD EUTYCHUM.

SUperſunt mihi quæ ſcribam, ſed
parco ſciens:
Primùm, eſſe ne tibi videar moleſtior,
Diſtringit quem multárum rerum va-
rietas.
Dein ſi quis eadem fortè conári velit,
Habére ut poſſit áliquid óperis resi-
dui:
Quamvis matériæ tanta abundet cópia,
Labóri faber ut deſit, non fabro labor.
Brevitátis noſtræ præmium reddas,
peto,
Quod es pollicitus: exhibe vocis fi-
dem;

EPILOGUE.

A EUTYCHE.

QUAND je suis une fois sur le ton de la fable,
La matiere est inépuisable,
Je n'en trouve jamais la fin ;
Aujourd'hui, cependant je m'arrête à dessein ;
D'abord, Eutyche, j'appréhende,
Sachant les soins que ton emploi demande,
De te devenir importun ;
De plus s'il se trouvoit quelqu'un
Qui voulût s'exercer en ce genre d'écrire,
Il falloit lui laisser quelque chose à traiter,
Quoiqu'en effet on puisse dire,
(Et je ne puis assés le répeter,)
Que l'ouvrier perdra plûtôt courage,
Qu'il ne verra la fin d'un tel ouvrage.
Je reviens donc à ma briéveté,
Tu me dois en faveur de cette qualité
Mettre à couvert du mal qui me désole,

Nam vita morti própior eſt quotídie :
Et hoc minùs uſu veniet ad me múneris,
Quò plus consúmet temporis dilátio.
Si citò rem pérages, uſus fiet longior :
Fruar diútiùs, ſi celériùs cœpero.
Languentis ævi dum ſunt áliquæ reliquiæ,
Auxílio locus eſt : olim ſénio débilem
Fruſtra adjuváre bónitas nitétur tua,
Cùm jam deſierit eſſe benefícium útile,
Et mors vicína flagitábit débitum.
Stultum admovéri tibi preces exiſtima,
Proclivis ultro cùm ſit miſericordia.
Sæpe impetrávit véniam confeſſus reus,

Je te ſomme de ta parole.
De moment en moment j'avance vers la mort,
Tu ne peux différer ſans me faire du tort.
Tu peux en m'accordant bien-tôt ton aſſiſtance,
M'en prolonger la joüiſſance.
Fais moi ſentir bien viſte ta faveur,
J'en goûterai plus long-tems la douceur.
Pendant que j'ai quelque reſte de vie,
Déja même trop affoiblie,
Ton ſecours peut encor me venir à propos.
Prévien ma caduque vieilleſſe,
En accompliſſant ta promeſſe :
Si tu laiſſes venir la cruelle Atropos,
De tes bienfaits pour moi la perte eſt ſûre,
Ta bonté même auroit d'inutiles regrets,
En me voiant paier tribut à la nature,
Si je partois privé de tes bienfaits.
Répeter tant de fois une même demande,
Sachant combien ton inclination
A me défendre a toujours été grande,
C'eſt ſans doute indiſcrétion.
Si ſouvent un coupable en avoüant ſon crime

Quantò innocenti juſtiùs debet dari?
Tuæ priùs ſunt partes, aliórum deïn;
Similique gyro vénient aliórum vices.
Decerne quod religio, quod pátitur
fides,
Et gratulári me fac judicio tuo.
Excédit ánimus quem propóſuit termi-
num:
Sed difficulter continétur ſpíritus,
Integritátis qui ſincéræ conſcius,
A noxiórum prémitur inſolentiis.
Qui ſint requires; apparébunt tem-
pore.
Ego quondam legi quam puer ſenten-
tiam,

En obtint la remiſſion,
Combien eſt-il plus légitime
De m'abſoudre étant innocent?
C'eſt à toi d'abord à le faire :
D'autres après en feront tout autant;
Mais ton exemple eſt néceſſaire :
Juge moi ſelon l'équité,
Et ſans bleſſer ta conſcience;
J'ai toutefois que de ma délivrance
Je congratule ta bonté :
Je ſens fort bien que je m'oublie;
Mais qui pourroit ſe poſſeder,
Aiant mené toujours une innocente vie,
Quand il ſe voit preſt à ceder
Aux efforts de la calomnie?
Où ſont donc tes accuſateurs?
Me diras-tu, les verra-t'on paroître?
Oui le tems les fera connoître :
Les nommer ce ſeroit irriter leurs fureurs.
Le peuple doit avoir beaucoup de retenüe,
Quand il s'agit de ſe plaindre d'un grand :
C'eſt une vérité que j'avois déja lüe,

(*Palàm mutire, plebéio periculum eſt,*)

Dum ſanitas conſtabit, pulchrè meminero.

Finis Libri quarti.

Que ie n'étois encor qu'enfant ;
Et je pratiquerai cette maxime ſage,
Tant que de ma raiſon j'aurai le libre uſage.

Fin du quatriéme Livre.

PHÆDRI

FABULARUM ÆSOPIARUM

LIBER V.

PROLOGUS.

QUUM definassem operis habére terminum,
In hoc ut áliis esset matériæ satis;
Consilium tácito corde damnávi meum.

LES

LES FABLES DE PHEDRE EN VERS FRANCOIS.

LIVRE CINQUIE'ME.

PROLOGUE.

APRES avoir voulu finir dès l'autre Livre,
Afin que si quelqu'un s'aviſoit de pourſuivre,
Il eut aſſés de ſujets à traiter,
En moi-même depuis j'ai blâmé cette envie;

Nam si quis talis étiam est tituli
artifex,
Quo pacto divinábit quidnam omíse-
rim,
Ut illum ipsum cúpiam famæ tráde-
re?
Sua cuique cùm sit ánimi cogitátio,
Colórque próprius. Ergo non lévitas
mihi,
Sed certa rátio causam scribendi dedit.
Quare, Particulo, quoniam cáperis
fábulis,
Quas Æsópias, non Æsópi, nomino;
Quasi paucas ostenderit, ego plures
dissero,
Usus vetusto génere, sed rebus novis,
Quartum libellum dum tu váriè per-
leges,
Hunc obtrectare si volet malignitas,
Imitári dum non possit, obtrectet li-
cet,

Car s'il vouloit ne se point écarter
De la route que j'ai suivie,
Comment pourra-t'il deviner
Quelles fables j'ai réservées,
Afin que vers la gloire il pût s'acheminer?
Chacun à sa maniere exprime ses pensées,
Chacun selon son goût se sert de son pinceau.
Ce n'est donc point par inconstance
C'est par bonnes raisons que j'écris de nouveau.
Je sais, Particulon, quelle est ta complaisance,
Pour ces petits recits dont tu fais ton plaisir,
Ils ne sont point d'Esope, il en est le modele;
Voilà pourquoi je veux quon les appelle
Esopiens, ce nom peut seul leur convenir;
Il m'a fourni quelques idées,
Mais j'ai beaucoup plus mis du mien;
Sans presque m'éloigner de sa maniere en rien,
Ses fables sont chés moi toutes renouvellées;
Tu les liras à tes momens perdus:
Je pardonne aux jaloux les traits de leur satire,
Pourvû qu'à m'imiter leurs soins soient superflus,
Je leurs permets volontiers de médire:

Mihi parta laus est, quòd tu, quòd similes tui
Vestras in chartas verba transfertis mea,
Dignumque longâ judicátis memóriâ.
In litterárum plausum ire desidero.

FABULA I.

DEMETRIUS ET MENANDER.

ÆSópi nomen sicubi interposúero,
Cui reddidi jampridem quidquid débui,
Auctoritátis esse scito grátiâ.
Ut quidam artifices nostro fáciunt sæculo,
Qui prétium opéribus majus invéniunt, novo
Si marmori ascripsérunt Praxitelem suo,
Myrónem argento. Plus vetustis nam favet

Ce m'eſt un aſſés grand honneur
Que comme toi d'illuſtres perſonnages
Daignant de mes écrits citer quelques paſſages,
Les jugent dignes du Lecteur:
Je n'ai jamais été ſenſible à d'autre gloire,
Qu'à celle d'avoir place au temple de mémoire.

FABLE I.

De netrius & Menandre.

L'ENVIE a beau paroître redoutable;
Son fiel a beau paroître amer,
Elle tire ſes coups en l'air
Sur l'antiquité vénérable;
Mais ſur les ouvrages du tems
Sans nul égard elle enfonce les dents:
Voilà pourquoi ſouvent le nom de Praxitele
Se lit, ou celui de Myron
Sur un morceau de date un peu nouvelle,
Pour faire qu'on le trouve bon,
Voilà pourquoi j'agis en homme ſage,
Pour donner cours à mon ouvrage,

Invídia mordax, quàm bonis præsentibus.

Sed jam ad fabellam talis exempli feror.

* *Demétrius, qui dictus est Phalèreus,*

Athènas occupávit império improbo.

Ut mos est vulgi, passim & certátim ruunt.

Feliciter, *subclámant ipsi principes:*

Illam osculantur, quà sunt oppressi, manum;

Tácitè gementes tristem fortúnæ vicem.

Quin etiam résides & sequentes ótium,

D'y faire entrer le nom d'un ancien,
Tel que l'eſclave Phrygien.
Ce qu'il m'avoit prêté j'ai déja ſû lui rendre;
Par l'exemple ſuivant je vais me faire entendre.
Dans Athenes chacun avec empreſſement
Lorſque Demetrius Phalere
S'empara du gouvernement,
Lui rendit l'hommage ordinaire:
C'étoit à qui lui baiſeroit la main,
Cette main que cent fois on ſouhaittoit coupée
Pour la Tyrannie uſurpée.
Les Grands étouffoient leur chagrin,
Aiant beaucoup à perdre ils avoient plus à craindre;
Ils parurent donc les premiers,
Ils en furent quittes pour feindre:
Les ſavans indolens vivant ſans ſe contraindre,
Et les autres particuliers,
Gent diſcrete & peu curieuſe,
S'y traiſnerent, mais des derniers;
De peur d'une ſuite fâcheuſe,
En cas que l'on eût remarqué
Parmi cette troupe nombreuſe,

Ne defuisse nóceat, reptant ultimi,
In queis Menander nóbilis comœdiis,
(Quas, ipsum ignórans, légerat Demétrius,
Et admirátus fúerat ingénium viri,)
Unguento delibútus, vestitu affluens,
Veniébat gressu delicáto & languido.
Hunc ubi Tyrannus vidit extrémo agmine:
Effœminátus quid hic in conspectu meo
Audet venire? respondérunt proximi:
Hic est Menander scriptor: mutátus statim

Que

Que quelqu'un par mépris au devoir eût manqué.
Menandre ſi vanté pour tant de comedies,
Seulement par ſes poëſies,
Etoit connu de ce nouveau Tyran;
Sans avoir vû l'Auteur, il les trouvoit charmantes.
Menandre donc vint à ſon rang;
Mais ſes poſtures nonchalantes,
Sa longue robe qui flottoit,
Et ſon parfum que de loin on ſentoit,
Le firent remarquer quoiqu'il ſe tint derriere;
Demetrius le regarda,
A quelqu'un de ſa Cour tout haut il demanda:
Ce lâche efféminé doit-il voir la lumiere?
Oſe-t'il devant moi ſe préſenter ainſi?
C'eſt, lui dit-on, le Poëte Menandre.
Demetrius ſans plus attendre
Eſt tout auſſi-tôt radouci;
Il commande qu'on faſſe place;
Il le prend par la main, le careſſe & l'embraſſe,
Que jamais les habits, ni l'air, ni le maintien

Compellat hóminem blandè, dextramque arripit.

FABULA II.

VIATORES ET LATRO.

VIam expediti páriter carpébant duo ;
Imbellis alter, alter at promptus manu.
Occurrit illis Latro, & intentans necem
Aurum popoſcit : Audax confeſtim irruens
Vim vi repellit, ac ferro incautum occupat,
Et vindicávit ſeſe forti dexterâ.
Latróne occiſo, timidus accurrit comes,
Stringitque gládium, dein rejectâ pénulâ :
Cedo, inquit, illum ; jam curábo ſentiat

Ne faſſent ſoupçonner de mal dans la conduite.
Un honnête homme & d'un rare mérite
Pourroit paſſer pour un vaut-rien.

FABLE II.

Deux Voiageurs & un Voleur.

DEux Voiageurs alloient de compagnie,
Et l'un & l'autre étoit de différent genie;
L'un d'eux étoit brave en effet,
L'autre n'avoit que du caquet:
Au coin d'un bois un voleur les arreſte;
Le poltron s'enfuit auſſi-tôt;
L'homme de cœur à réſiſter s'apreſte,
Il prend le voleur en défaut,
Il lui porte une botte, & le jette par terre;
L'autre aiant vû finir la guerre,
Et le voleur couché dans le chemin,
Jetta bas ſe manteau, mit l'épée à la main,
Et s'eſcrimoit à toute outrance:
Cadedis, ié t'attens, *bien* donc, *veliſtre abance*,

Quos adtentárit. Tunc qui depugnáverat :
Vellem istis verbis saltem adjuvisses modò :
Constantior fuissem, vera existimans :
Nunc conde ferrum & linguam páriter fútilem,
Ut possis alios ignorantes fallere.
Ego qui sum expertus quantis súgias viribus,
Scio quòd virtuti non sit credendum tuæ.
* *Illi assignari debet hæc narratio,*
Qui re secundà fortis est ; dúbiâ, fugax.

FABULA III.

CALVUS ET MUSCA.

CAlvi momordit Musca rudátum caput ;
Quam opprimere captans, álapam sibi duxit gravem.

Ié te réduis en poudre, à qui t'adreſſes-tu?
Le brave compagnon qui s'étoitdéfendu,
Lui dit : va mon ami, renguaiſne ton épée,
Et ta langue tant afilée;
Je ſais ce que tu vaux, ſur-tout dans les combats;
Faute de cœur tes pieds ne manquent pas,
Quand tu t'enfuis tu n'as pas ton ſemblable :
C'eſt là contre les coups un ſecret immanquable.
Pour ne choquer aucune nation,
Ici je termine ma fable,
Sans faire d'aplication.

FABLE III.

L'homme chauve & la Mouche.

UN inſecte tres importun,
Mouche ou Moucheron c'eſt tout un,
Picqua très fort un chauve ſur la teſte;
Cet homme à s'en venger s'apreſte,
Il ſe donne lui-même un coup avec la main,

Tunc illa irridens: punctum vólucris parvulæ
Voluisti morte ulcisci: quid fácies tibi,
Injúriæ qui addideris contuméliam?
Respondit: Mecum fácilè rédeo in grátiam,
Quia non fuisse mentem lædendi scio:
Sed te contempti géneris ánimal improbum,
Quæ delectáris bíbere humánum sanguinem,
Optem necáre, vel majóre incommodo.
* *Hoc argumentum véniam magè dari docet,*
Qui casu peccat, quàm qui consílio est nocens:
Illum esse quamvis pœnà dignum júdico.

En voulant écraſer cette impudente beſte.
Homme, ſi ton cœur inhumain
Veut pour ſi peu que je périſſe,
Dit la Mouche, dis-moi quel aſſés grand ſuplice
Pourra punir l'affront que tu t'es fait,
En te donnant un grand ſoufflet?
Va, dit l'homme, que rien ici ne t'embaraſſe,
Aiſément avec moi je peux rentrer en grace,
Ou bien plûtôt je ne me brouille pas:
Mais pour te donner le trépas,
A toi qui de mon ſang veux faire tes repas,
Et me déchirer avec rage,
J'en ſoufrirois bien davantage,
Quand de deſſein prémédité
Nôtre ennemi nous choque ou nous offenſe,
Il eſt moins digne d'indulgence
Qu'en péchant par legereté.

FABULA IV.

HOMO ET ASINUS

Quidam immolasset verrem cùm
sancto Herculi,
Cui pro salúte votum debébat suà,
Asello jussit reliquias poni hordei;
Quas aspernátus ille, sic locutus est:
Tuum libenter prórsùs appeterem cibum,
Nisi qui nutritus illo est, jugulátus foret.

FABLE IV.

L'Homme & l'Asne.

QUAND Hercule fut mis au rang des Immortels,
L'encens de tous côtés fumoit sur ses autels,
Par quelque nouveau sacrifice
Chacun vouloit se le rendre propice;
Sur-tout on lui faisoit offrande d'un pourceau;
Un homme revenu des portes du tombeau,
Crut avoir de ce Dieu ressenti l'assistance
Pour marquer sa reconnoissance;
Dans le temple d'Hercule il mena son cochon;
Devant l'autel il lui coupa la gorge:
Un Asne étoit present, dit-on,
Le Cochon en mourant laissoit un gros tas d'orge:
Hérite, c'est pour toi, dit l'homme à ce grison,
Cet orge me feroit, dit l'Asne, assés d'envie,
Si ceux qu'on en nourrit étoient sûrs de leur vie.

** Hujus reſpectu fábulæ deterritus*

Periculóſum ſemper vitávi lucrum.

Sed dicis: Qui rapuère divitias, habent.

Namerémus, agedum, qui deprenſi periérunt:

Majórem turbam punitórum repéries.

Paucis temérítas eſt bono, multis malo.

FABULA V.

SCURRA ET RUSTICUS.

PRavo favóre labi mortáles ſolent,

Et pro judício dum ſtant erróris ſui,

Ad pœnitendum rebus manifeſtis agi.

** Factúrus ludos quidam dives nóbilis,*

Propóſito cunctos invitávit præmio,

Phédre croioit le gain un piege dangereux,
Auſſi ſur la fortune il n'ouvrit point les yeux:
Mais lui dit-on, qui ſait bien l'art de prendre,
Se peut donner un rang, un nom, des revenus.
Contés les, je le veux; & vous allés apprendre
Quel eſt leur ſort quand ils ſont reconnus:
Preſque tous de leurs brigandages
Ont reçu la punition,
Ou n'ont pas profité long-tems des avantages
D'une injuſte poſſeſſion.

FABLE V.

Le Bouſon & le Païſan.

ON juge par prévention,
Et l'on défend ſa fauſſe opinion,
Juſqu'à ce que par l'évidence
On ait le démenti de ſon extravagance.
Un citoien riche & de qualité,
Voulut donner un ſpectacle à ſa ville;
Il invita chaque perſonne habile

Quam quisque posset ut novitátem
ostenderet.
Venère artifices laudis ad certámina.
Quos inter scurra notus urbáno sale,
Habére dixit se genus spectaculi,
Quod in theátro nunquam prolátum
foret.
Dispersus rumor civitátem concitat:
Paulò antè vácua turbam deficiunt
loca.
In scenà verò postquàm solus constitit,
Sine apparátu, nullis adjutóribus,
Silentium ipsa fecit expectátio.
Ille in sinum repentè demisit caput,
Et sic porcelli vocem est imitátus suà;
Verum ut subesse pallio contenderent,
Et excuti jubérent: quo facto, simul

A fournir quelque nouveauté :
Il proposa des prix où chacun pût prétendre,
Tous les experts en l'art de donner du plaisir
A jour nommé vinrent chés lui se rendre,
Et lui donnerent à choisir
Parmi leurs tours de passe-passe;
Pour moi, dit un Bouffon connu pour ses bons mots,
J'en garde un; c'est un tour, le plus beau qui se fasse,
Il n'a jamais paru; les autres sont des sots.
Le bruit s'en répandit comme d'une merveille,
Au théatre on ne vit jamais foule pareille,
Tout fut rempli dans un moment.
Le Boufon parut sur la scene
Seul, sans préparatif, sans accompagnement:
Pour obtenir silence il n'eut guere de peine;
Puis tout d'un coup en s'inclinant,
De sa robe il couvrit sa teste,
Et contrefit si bien en boufonant
Le cochon nouveau né, qu'on s'écria : la beste
Est dans les plis de son manteau,
Qu'on y voie & qu'on le secoüe :

Nihil eſt repertum, multis ónerant laudibus,
Hóminemque plauſu proſequuntur maximo.
Hoc vidit fieri Ruſticus : Non me herculè
Me vincet, inquit : & ſtatim profeſſus eſt
Idem factúrum meliùs ſe poſtridie.
Fit turba major : jam favor mentes tenet :
Et deriſuri, non ſpectatúri ſedent.
Uterque prodit ; Scurra digrunnit prior,
Movetque plauſus, & clamóres ſuſcitat.
Tunc ſimulans ſeſe veſtimentis Ruſticus
Porcellum obtégere, (quod faciébat ſcilicet,
Sed, in priore quia nil compérerant, latens ;)
Pervellit aurem vero quem celáverat,

On cherche, on n'y voit rien, le tour paroît nouveau ;
Chacun applaudit & le loüe.
Un Païſan s'y trouvant par hazard,
Dit au peuple : Meſſieurs, je diſpute la gloire
A ce boufon de primer en cet art ;
Si vous ne voulés pas m'en croire,
Prenés jour à demain ici pour l'éprouver,
Je vous invite tous à m'y venir trouver.
Le peuple y vint en plus grande affluence ;
Plus pour ſifler le Païſan,
Et ſe montrer du Boufon partiſan,
Que pour en faire expérience.
Les voilà donc tous deux ; le Boufon commença,
Il emporta les voix de toute l'aſſemblée :
Le Païſan enſuite s'avança,
Et deſſous ſa robe étalée
Il feignit de cacher comme un cochon de lait,
(Auſſi le mit-il en effet,)
Puis comme le Boufon il ſe couvrit la teſte ;
L'aſſemblée à ſifler dans le moment s'apreſte,
Le Païſan fit grogner ſon cochon :

Et cum dolóre vocem nativam exprimit.
Acclamat pópulus : Scurram multò simíliùs
Imitátum ; & cogit Rusticum trudi foràs.
At ille profert ipsum porcellum è sinu,
Turpemque aperto pignore errórem probans,
En hic declárat quales sitis júdices.

FABULA VI.

DUO CALVI.

INvénit Calvus fortè in trivio pectinem,
Accessit alter æquè defectus pilis,
Heia, inquit, in commúne quodcunque est lucri.
Ostendit ille prædam, & adjécit simul :
Súperùm voluntas fuvit ; sed fato invido,

Fi fi, cria le peuple, & vive le Boufon.
Le manant leur montra qu'ils n'étoient que des grües;
A mon cochon preſentement
Vous répondrés, dit-il, de vôtre jugement
Après de ſi lourdes beviües.

FABLE VI.

Deux Chauves.

UN jour Dame Fortune aiant deſſein de rire,
Mit un peigne dans le chemin
Devant un homme chauve & ras comme la main,
Auſſi-tôt il le prit : un autre lui vint dire;
Soit ce qui ſe pourra, j'en veux avoir ma part,
Cet autre étoit auſſi ſans chevelure;
Tenés, dit le premier, riant de l'avanture,
Voiés le beau tour du hazard;
Les Dieux par leur bonté nous font faire trouvaille,
Les Deſtins envieux nous envoient rien qui vaille,

Carbónem, ut aiunt, pro thesáuro invénimus.

* *Quem spes delúsit, huic querèla convenit.*

FABULA VII.

PRINCEPS TIBICEN.

UBi vanus ánimus aurà captus frivolà,
Arripuit insolentem sibi fidúciam,
Fácilè ad derisum stulta lévitas dúcitur.
* *Princeps Tibicen nótior paulò fuit,*
Operam Bathyllo sólitus in scenà dare.
Is fortè ludis; non satis mémini quibus,
Dum pegma rápitur, concidit casu gravi
Nec opinans, & sinistram fregit tibiam,
(Duas cùm dextras maluisset perdere)
Inter manus sublátus, & multùm gemens

C'eſt là juſtement comme on dit,
Au lieu d'un grand thréſor n'en trouver que le nid.

FABLE VII.

Un Joueur de Flute nommé le Prince.

UN eſprit enivré de ce peu de fumée
Que nous apellons Renommée,
Eſt capable de tout excès,
Il croit avoir la clef de la ſcience,
Jamais ſur ſon mérite il n'entre en défiance;
Mais il eſt bien ſouvent la dupe du ſuccès.
Un Fluteur apellé *le Prince*,
(Dont le mérite auroit été fort mince
Sans un Pantomime fameux
Qui ſe ſervoit de lui dans preſque tous ſes jeux)
Etant ſur le théatre auprès d'une machine
Qui s'enleva lorſqu'il n'y penſoit pas,
Fut attrapé ſous la ruine,
Il ſe caſſa la jambe, on le prit dans les bras;
On l'emporta chés lui criant à pleine teſte,

Domum refertur; aliquot menſes tranſeunt,
Ad ſanitátem dum venit curátio:
Ut ſpectatorum mos eſt, & lépidum genus,
Deſiderári cœpit, cujus flátibus
Solébat excitári ſaltantis vigor.
Erat factúrus ludos quidam nóbilis,
Et incipiébat Princeps ingrédier: eum
Adducit prétio, précibus, ut tantummodò
Ipſo ludorum oſtenderet ſeſe die.
Qui ſimul advênit, rumor de tibicine
Fremit in theátro: quidam affirmant mortuum,
Quidam in conſpectum proditúrum ſine mora.
Aulæo miſſo, devolútis tonitrubus,
Dii ſunt locúti more tranſlatítio.
Chorus reducto tunc & notum canticum

Avec grand'peine il en revint.
Un jour au milieu d'une feſte,
De ſes airs tout plaiſans le peuple ſe ſouvint,
On regreta de ſes ſons l'harmonie,
Qui ſavoient à la danſe ajouter l'énergie.
Un homme de diſtinction
Voulant donner après un ſpectacle agréable,
Y voulut joindre auſſi la ſatisfaction
De faire voir celui qu'on croioit incurable :
Par prieres & par argent
Il obtint, (ce dernier eſt le plus engageant)
Du Fluteur, qu'au théatre il ſe fit reconnoître ;
Il s'y rend : le bruit court qu'il va bien-tôt paroître :
L'un dit que dès long-tems c'en eſt fait de ſon ſort ;
L'autre ſoutient qu'il n'eſt pas mort
On baiſſe la tapiſſerie,
Et les tonnerres en furie
Marquent la deſcente des Dieux ;
Qui ſelon la coutume ouvroient tous les grands jeux :
Dans ce moment tout le chœur chante,

Impósuit, cujus hæc fuit sententia:

Lætáre incólumis Roma salvo Principe.

In plausus consurrectum est: jactat básia

Tibicen, gratulári fautóres putat.

Equester ordo stultum errórem intelligit,

Magnóque risu canticum répeti jubet.

Iterátur illud: homo meus se in pulpito

Totum prosternit. Plaudit illúdens eques:

Rogáre populus hunc corónam existimat.

Ut verò cunctis nótuit res omnibus,

Princeps ligáto crure niveâ fasciâ,

Niveisque túnicis, níveis étiam calceis,

(L'équivoque fut très plaisante.)

Rome réjoüi toi, tout est en sureté :

LE PRINCE *est en bonne santé.*

A ces mots par respect, & pour signe de joie,

On se leva par-tout au nom de l'Empereur.

Nôtre homme s'en donnant l'honneur,

Le voulut rendre en la même monnoie,

Les Chevaliers connurent son erreur ;

On cria *bis* à la Musique,

Et l'acclamation publique

Recommença plus fort qu'auparavant :

L'Ordre des Chevaliers le salüoit souvent,

Le sot ne sentit pas qu'ils le faisoient pour rire ;

Tout le long du théatre il se prosterne en bas,

La plûpart ne conçurent pas

Ce que d'abord il vouloit dire ;

On crût que de ces jeux il demandoit le prix :

Mais quand tout le monde eût compris

Quelle étoit la raison de toutes ses postures,

Et par quel fade contretems

A la Maison d'Auguste il déroboit l'encens ;

Malgré ses souliers blancs, ses blanches liga-

tures,

Superbiens honóre divinæ domùs,
Ab universis cápite est protrusus forás.

FABULA VIII.

OCCASIO DEPICTA.

CUrsu volúcri pendens, in novácula,
Calvus, comósà fronte, nudo corpore:
Quem si occupàris, téneas; elapsum semel,
Non ipse possit Júpiter reprehendere;
Occasiónem rerum significat brevem.
** Effectus impediret ne segnis mora,*
Finxère antiqui talem effigiem Temporis.

Son

Son air propet, & ſes autres parures,
On mit dehors avec fureur
Par les épaules le Fluteur.

FABLE VIII.

Emblême.

UN pied toujours en l'air, à la main un razoir,
La teſte chauve par derriere,
Sur le front ſeulement un toupet de criniere,
Une figure humaine à nud ſe laiſſe voir ;
Qui ſait au paſſage l'attendre,
Doit à point nommé s'en ſaiſir :
Autrement c'eſt erreur que de jamais prétendre
La ratraper à ſon deſir ;
Vainement Jupiter en feroit l'entrepriſe,
L'attendre au lendemain, encor pire ſoiſe,
Telle fut autrefois la noble fiction
Du tems ou de l'occaſion,
Pour aprendre aux mortels qui verront la figure
Qu'on eſt ſage à proportion
Qu'on ſait tirer profit de chaque conjoncture.

FABULA IX.

TAURUS ET VITULUS.

ANgusto in aditu Taurus luctans cornibus,

Cùm vix intráre posset ad præsépia,

Monstrábat Vitulus quo se pacto plecteret:

Tace, inquit, antè hoc novi quàm tu natus es.

* *Qui doctiórem emendat, sibi dici putet.*

FABLE IX.

Le Taureau & le Veau.

GROS-Jean n'avoit jamais rien vû que son
village,
Gros-Jean voulut pourtant enseigner son Curé:
Celui ci fin & discret personnage,
Usant d'un discours figuré,
Confondit le Manant par ce nouveau langage.
Ecoute moi, Gros-Jean: l'autre jour un Taureau
Voulant à toute force entrer dans son étable,
S'ébatoit en dehors; il vint un petit Veau,
Pour lui donner cet avis charitable:
Allons, *Papa Robin*, pliés-vous comme moi,
Vôtre jaret est souple, & vôtre corps agile,
La porte est assés large, & n'est pas difficile.
Je sai, dit le Taureau, ce tour bien avant toi;
Tu viens ici faire l'habile:
Comment, tu n'es pas né que tu me fais la loi!
Gros-Jean hochoit de tems en tems la teste,
Il sentoit bien par là qu'il n'étoit qu'une beste.

FABULA X.

VENATOR ET CANIS.

ADversùs omnes fortis velóces feras
Canis cùm dómino semper feciſſet ſatis,
Languére cœpit annis ingravantibus.
Aliquando objectus hiſpidi pugnæ ſuis,
Arripuit aurem: ſed cariósis dentibus
Prædam dimiſit: Hìc tùm Venátor dolens,
Canem objurgábat: cui ſenex contrà latrans;
Non te deſtituit ánimus, ſed vires meæ.
Quod fuimus laudas, jam damnas quod non ſumus,
** Hoc cur, Philéte, ſcripſerim, pulchrè vides.*

FABLE X.

Le Chaſſeur & le Chien.

UN Chien qui de ſon tems fut un fameux limier,
Impaiable pour ſa viteſſe,
Aux aproches de ſa vieilleſſe,
Fut lancé ſur un Sanglier,
C'étoit pour un vieux Chien une forte entrepriſe,
Il l'atteint toutefois & le tiraille bien,
Mais ſes dents ne valant plus rien,
Il fut contraint de lâcher priſe:
Le Chaſſeur mécontent ſe mit à le gronder.
Si ma vigueur avoit pû ſeconder,
Lui dit le Chien uſé, ce que j'ai de courage,
Je n'aurois pas moins fait que pendant mon jeune âge;
Si mes dents ne ſont plus fortes comme autrefois,
Souvenés-vous du moins de leurs premiers exploits.

EPILOGUS.

ADhuc supersunt multa quæ possim loqui,
Et copiòsa abundat rerum varietas;
Sed temperátæ suaves sunt argútiæ:
Immódicæ offendunt. Quare, vir sanctíssime
Particulo, chartis nomen victúrum meis,
Latinis dum manébit prétium litteris;
Si non ingénium, certè brevitátem approba:
Quæ commendári tantò debet justiùs,
Quantò Poëtæ sunt molesti validiùs.

Finis Libri quinti.

EPILOGUE.

J'AUROIS encor bien des choſes à dire,
La fable eſt un fond riche & tout preſt à produire,
Mais ces jeux d'eſprit ne ſont bons
Qu'autant qu'ils ne ſont pas trop longs;
Ainſi, toi, dont le nom auguſte & vénérable
Doit vivre à jamais dans mes vers,
Tant que l'avenir équitable
Etendra nôtre langue au bout de l'univers,
Particulon, ſi ton bon goût dénie
Ton approbation à mon peu de genie,
Ne me refuſe pas ce que j'ai mérité,
Tu dois être content de ma briéveté,
Qualité d'autant plus hûreuſe,
Qu'un Poëte trop long eſt choſe très fâcheuſe.

Fin du cinquiéme Livre.

APPENDIX FABULARUM

A MARQUARDO GUDIO

E MANUSCRIPTO VETERI

DESCRIPTARUM.

FABULA I.

MILUUS ÆGROTANS.

MULTOS cum menſes ægro-
taſſet Miluus;

Nec jam vidéret eſſe vitæ ſpem ſuæ;

ADDITION
AUX FABLES
DE
PHEDRE
EXTRAITE D'UN ANCIEN MANUSCRIT
PAR MARQUARDUS GUDIUS.

FABLE I.

Le Milan malade.

APRE'S un an de maladie,
C'eſt grand'pitié que de chérir la vie ;
Un Milan ſe voioit mourir,
Il étoit jeune, & c'étoit grand dommage

Matrem rogábat, ſancta circum iret loca,
Et pro ſalúte vota fáceret maxima.
Fáciam, inquit, fili; ſed opem ne non impetrem,
Vehementer vereor, tu, qui delubra omnia
Vaſtando, cuncta polluiſti altaria,
Sacrificiis nullis parcens, nunc quid vis rogem?

FABULA II.

LEPORES VITÆ PERTÆSI.

Qui ſuſtinére non poteſt ſuum malum,
Alios inſpiciat, & diſcat tolerantiam,
* *Aliquando in ſilvis ſtrépitu magno conciti*

Après tant de maux de périr,
Même avant la fleur de son âge.
Ce Milan qui toujours fut un franc libertin,
Fit le dévot, & conjura sa mere
D'aller à chaque autel, & d'y faire priere,
Pour soulager son mal & changer son destin.
Tu le veux, mon enfant, il faut te satisfaire;
Mais je crains que les Immortels,
Dont tu profanes les autels,
Ne se mocquent de mon offrande:
Que veux tu que je leur demande?

FABLE II.

Les Liévres ennuiés de vivre.

SONGEONS que plus que nous d'autres sont malhûreux,
Et nous prendrons le mal en patience;
Songeons encor que nous valons moins qu'eux,
Nous benirons la Providence.
On entendit un jour un tel bruit dans les bois,

Lepores clamant, se propter assiduos metus

Finire velle vitam. Sic quendam ad lacum

Venerunt, miseri quo se præcipites darent

Adventu quorum postquam ranæ territæ

Virides in algas miserè fugientes ruunt:

Heu, inquit unus, sunt & alii, quos timor

Vexat malorum. Ferte vitam ut cæteri.

FABULA III.

VULPES ET JUPITER.

NAturam turpem nulla fortuna obtegit.

Que les Liévres tous à la fois
S'ennuiant tout de bon de mener cette vie,
Euſſent voulu la voir finie ;
Auſſi-tôt complot fait de s'en aller noïer,
Le premier chien qui devoit aboïer,
Fut le ſignal de leur folle entrepriſe :
La gent marécageuſe extrêmement ſurpriſe
D'enviſager de pareils habitans,
Se précipite au fond de ſes étangs.
Arrêtons, dit un Liévre, il vaut beaucoup mieux vivre,
En voici que la peur ne fera pas mourir ;
Ou bien ſi vous voulés périr,
Permettés-moi de ne pas ſuivre.

FABLE III.

Le Renard changé en femme par Jupiter.

DANS quelque rang qu'on ſoit, on eſt toujours le même,
Sous la pourpre & le diadême
On garde ſa premiere humeur.

* *Humánam in ſpéciem cum vertiſſet Júpiter*

Vulpem, regáli pellex ut ſedit throno,

Scarábeum vidit prorepentem ex angulo;

Notamque ad prædam céleri proſiluit gradu.

Súperi riſère, magnus erúbuit pater,

Repudiátam turpemque pellicem expulit;

His proſequutus: vive quo digna es modo,

Quæ noſtris uti méritis dignè non potes.

FABULA IV.

LEO ET MUS.

NE quis minóres l.edat, fábula hæc monet.

Jupiter fit un jour d'un Renard une Dame,
Et lui procura tel honneur,
Qu'un Souverain en fit sa femme.
Le vieux Renard devint nouvelle Majesté :
La Reine étant sur le thrône placée,
Il lui revint dans la pensée
Qu'un Escarbot derriere étoit resté ;
Dans le moment voilà ma Reine
Qui prend elle-même le peine
De se jetter dessus, afin de le croquer.
Chacun des Dieux se mit à s'en mocquer,
Jupiter en rougit de dépit & de honte :
Va, vis comme devant lâche & vil animal.
Le pauvre époux n'avoit pas là son compte :
Telle femme de moins, n'est pourtant pas grand mal.

FABLE IV.

Le Lion & le Rat.

ON peut compter qu'un service rendu
Tôt ou tard n'est jamais perdu.

* *Leóne in ſilva dormiente, ruſtici*
Luxuriábant mures, & unus ex iis
Super cubántem caſu quodam tranſ-
iit.
Expergefactus miſerum Leo céleri
impetu
Arripuit; ille véniam ſibi dari rogat,
Crimen fatétur, peccatum imprudén-
tiæ.
Hoc Rex ulciſci glorióſum non pu-
tans,
Ignóvit & dimiſit. Poſt paucos dies
Leo dum vagátur noctu, in fóveam
décidit.
Captum ut ſe agnóvit láqueis, voce
maximâ
Rugíre cœpit; cujus immánem ad ſo-
num
Mus ſúbito accurrens: non eſt quod
timeas; ait,
Beneficio magno grátiam reddam
parem.
Mox omnes artus, artuum & ligá-
mina
Luſtráre cœpit, cognitoſque dentilus

Maître

Maître Lion dormoit fort à ſon aiſe,
Il vint une troupe de Rats,
Nation farouche & mauvaiſe,
Dans les champs près de lui pour prendre ſes ébats ;
Il arriva qu'un d'eux par avanture
Marchant ſur le Lion lui fit égratignure ;
Le Lion ſe réveille, & voilà le Rat pris,
Il confeſſe ſon imprudence ;
Pardon, Sire, pardon, diſoit-il à grands cris.
Le Roi des animaux crut que telle vengeance
Lui devoit faire peu d'honneur :
Bref, il le laiſſe aller. Preſque dans la huitaine
Maître Lion eut le malheur
D'être pris au filet ; il rempliſſoit la plaine
De mugiſſemens & d'horreur.
A la voix de ſon bienfaicteur
Le Rat courut, & par reconnoiſſance :
Généreux animal, toi qui m'as préſervé,
Le Ciel, dit-il, m'a réſervé
Pour operer ta délivrance ;
Auſſi-tôt dit, il ſe met en devoir,
Il ſe tourmente, il ſe travaille,

Nervos rodendo laxat ingenia artuum.

Sic captum Mus Leonem silvis reddidit.

FABULA V.

HOMO ET ARBORES.

PEreunt suis auxilium qui dant hostibus.

** Facta bipenni quidam ab Arboribus petit,*

Manúbrium ut darent è ligno quod foret

Firmum: jussérunt omnes oleastrum dari.

Accépit munus, aptans & manúbrium

Avec ſes dents il coupe maille à maille ;
Maître Lion ſe ſauve, Adieu juſqu'au revoir.

FABLE V.

L'Homme & les Arbres.

C'Est à mon ſens une folie
Que de fournir des armes contre ſoi :
On ſe repent toute ſa vie,
De ne s'être pas fait là-deſſus une loi.
Le premier des humains qui fit une coignée,
Vit que cet inſtrument ne lui ſerviroit point
A moins qu'il n'eût une poignée :
Il étoit près d'un bois, cela venoit à point.
Fourniſſés-moi, dit-il, un manche,
Et je vous promets en revanche,
Si vous ſentés du mal à quelque branche,
De vous être utile au beſoin :
Dès qu'il eût lâché la promeſſe,
Chacun pour le ſervir à l'envi s'intereſſe,
Et diſpoſe ſon contingent :
On ordonna d'abord à l'Olivier ſauvage,

Cœpit ſecuri magna excidere róbora.
Dumque eligébat quæ vellet, ſic
Fraxino
Dixiſſe fertur Quercus; mérito cædi-
mur.

FINIS.

De fournir quelque gros branchage ;
Et la coignée eut un manche à l'instant.
Me voilà, dit l'homme, content.
Bien mal en prit d'abord au plus haut chêne;
Comme il marquoit encor ceux qu'il vouloit couper,
Frere, dit l'arbre, en se plaignant au frêne,
Cela s'apelle aider soi-même à se tromper.

F I N.

NOTES SUR L'ÉDITION DE PHÉDRE.

LIVRE PREMIER.

FABLE I.

——— *Missum quod subitò, vadi*
Motu sonóque terruit, &c. La virgule après *subitò*, & *vadi* joint à *motu*, fait mieux pour le sens.

FABLE III.

A quo repulsus. Il semble que *repulsæ tristem sustinuit notam* conviendroit avec *nec hanc repulsam* du dernier vers.

FABLE IV.

—— *prædam ab alio.* Il ne faut pas faire élision de l'*m* pour la mesure.

——— *adeò pótuit attingere : eo*

doit être d'une syllabe dans *adeò* pour la structure du vers. *Uno eodemque tulit partu*, Virg. Si on lisoit *tangere* au lieu d'*attingere*, il n'y auroit plus de difficulté pour le vers.

FABLE V.

——— *nóminor quia Leo.* Gudius savant critique ajoute *Rex* avant *Leo* pour faire *Lĕŏ rĕx* anapeste ; la derniere de *quia* est alongée par *L* suivante, à la maniere des Grecs ; ou bien Phédre a mesuré les trois voielles *quĭă* tribraque.

FABLE VII.

——— *cerebrum non habet.* Cela ne se pouvoit dire d'un visage ; aussi le masque ancien diféroit-il des nôtres & ressembloit à un casque. Tan. le Febvre & Mr Dacier ont très-bien éclairci ce passage. Mr de la Fontaine l'a hûreusement rendu & décrit dans nôtre Langue.

FABLE X.

Pourvû qu'on y fasse attention, Phédre ne tombe point ici en contradiction, ses deux dernieres propositions ne sont pas absolües ; le Singe use de quelque précaution : il dit au Loup,

qu'il ne paroît pas qu'on l'ait volé ; & au Renard, qu'il le croit capable d'avoir commis le vol dont il se défend si bien.

FABLE XI.

——————— *Hìc auritulus Clamórem*, &c. Tan. le Febvre soutient cette maniere de lire la meilleure, & nous l'avons suivie.

Nous avons lû aussi *fugissem metu* au dernier vers au lieu de *fuissem*, qu'il faudroit toujours allonger pour *fuvissem* ; & ce que nous avons mis n'est pas sans autorité.

FABLE XIII.

On lit aussi au second vers, *Serâ dat pœnas turpes pœnitentiâ*, & *ferè dat pœnas turpi pœnitentiâ*.

FABLE XXIV.

Lisés *Crocodilus* long de κροκόδειλος, qu'on a dit aussi-bien que κροκόδηλος. Hoogstratan. lit *Corcodilus*.

FABLE XXIX.

Hoogstratan. lit par conjecture *statio* au lieu de *natio*. Celà paroît marquer une plus grande distinction d'avec *genus*, qui

qui suit, & mieux convenir avec ce qui précede.

LIVRE SECOND.

PROLOGUE.

——— *narrantis jocus,*

Quelqu'un lit par conjecture de cette maniere, au lieu de *narrandi locus.* Cela fait, ce me semble, mieux pour le sens.

FABLE II.

Ætatis mediæ quendam mulier non rudis
Tenebat, annos celans elegantiâ.

C'est ainsi que cet endroit se peut lire en y changeant peu, cela débrouille beaucoup, & l'expression est très propre & très Latine.

——— *dum me Galatæa tenebat.*

FABLE V.

——— *lata Domino viridia.*

J'ai suivi l'Edition d'Hoogstraten. Il appuie la restitution qu'il a faite de cet endroit sur la conformité avec ces expressions de Virgile, *fata lata, in brevia & syrtes urget*; d'autres lisent *viridaria*, mais il faut ôter *lata.* J'admire les gens qui citent avec confiance les manuscrits de Phédre, comme s'ils en connoissoient

un grand nombre ; ce qui est de plus surprenant, c'est qu'avec toutes ces citations ils n'aient pas encore pû trouver de quoi achever ce qui étoit imparfait, comme si les vers & la pourriture avoient gâté d'intelligence par-tout les mêmes endroits.

Hoogstratan arrange la fin de ce recit autrement : comme il ne dit pas sur quelle autorité, je n'ai pas jugé à propos de le suivre, & je lui ai préféré Robert Etienne.

FABLE VII.

Trusitant, tuditant, trucidant. Il paroît par les restitutions qu'on a voulu faire de ce mot, qu'il est du nombre de ceux qu'on n'a pû lire ; je croirois selon l'idée de l'Auteur qu'il pourroit avoir mis *sauciant.*

EPILOGUE.

Une Edition d'Amsterdam de 1701 porte *Æsopi ingenio* au lieu d'*Æsopo ingentem*, &c. Je ne l'ai pas suivie, parceque *ingentem* n'est pas inutile & sert à marquer que la statuë dont il s'agit étoit plus grande que les autres, quoiqu'Esope fut très petit.

LIVRE TROISIE'ME.

PROLOGUE.

Laude multâ plûtôt que *laude invitâ* : il a été facile de s'y tromper. *Laude multâ* fait un plus bel effet avec *fastidiosè* qui suit.

Forsan aliquis, &c. Il faut pour la mesure *fors*.

Própior Græciæ. C'est ce passage qui m'a déterminé à avancer que Phédre étoit Macedonien, comme je l'ai dit dans la Préface ; ce n'est pas que la Macedoine, la Thessalie & partie même de la Grece ne portent le nom de Thrace dans les anciens Auteurs ; mais il n'en étoit plus de même du tems de Phédre. Il dit qu'il est né sur le Mont Piérien ; cette chaîne de Montagnes sépare la Thessalie d'avec la Macedoine : S'il étoit né du côté de la Thessalie, il se seroit dit Grec, & non pas *propior Græciæ* ; il est pourtant né sur cette Montagne. Il reste donc à dire qu'il est de Macedoine ; & par conséquent il ne faut pas qu'il ait dit dans un même endroit qu'il soit de Thrace, comme on a voulu le lui imputer : voilà tout au long le sens du passage tel que je crois qu'on

doit l'entendre. *Si un Phrygien tel qu'Esope, un Scythe tel qu'Anacharsis, ont pû éterniser leur nom par leurs ouvrages d'esprit: pourquoi abandonnerai-je l'honneur de la savante Grece que je peux regarder presque comme ma patrie, étant aussi voisin d'elle qu'on le puisse être? vû que la Thrace même, le plus barbare de tous les païs, compte ses écrivains aussi-bien que les autres; elle a eû Linus*, &c.

FABLE I.

Je crois qu'il faut lire *nobilem*, & non pas *nobili*.

En lisant *quale in te dicam bonum*, au lieu de *qualem te dicam bonam*, cet endroit assurément défectueux est hûreusement rétabli.

FABLE VIII.

Hi speculum, &c. On lisoit auparavant, *his & suppositum*. Il faut convenir avec Tan. le Febvre que c'est ainsi qu'on doit restituer ces deux vers. Phédre n'auroit pas mis *fortè inspexerant*, si on avoit présenté ce miroir à ces enfans: ce n'est plus un effet du hazard qu'on se voie dans un miroir qui est à portée, il ne faut que l'usage de ses yeux & de la lumiere.

FABLE XI.

Hoogſtratan. lit *Ego quî*, & je l'ai ſuivi.

FABLE XVI.

J'ai lû *at mihi quidem* au lieu de *at mehercule*: il a été aiſé que le copiſte ſe ſoit trompé. Je ne ſaurois me perſuader que Phédre ait fait jurer une Déeſſe par un Demi-Dieu, & qu'il ait mis dans la bouche de Pallas une parole que les femmes ne diſoient point.

FABLE XVII.

J'ai lû par conjecture *decidat* au lieu de *recidat* qui y étoit auparavant, & qui eſtropioit le vers: *decidat* rend ce me ſemble le juſte ſens de Phédre.

LIVRE QUATRIE'ME.

FABLE II.

La derniere de *fame* eſt longue ici, comme venant de *fames, ei*, de la 5e.

FABLE V.

Quorum in tabernis, &c. Ce vers eſt dans l'édition de Tan. le Febvre; je ne ſais pourquoi pluſieurs l'ont omis.

FABLE XIV.

Sed multò, il faut *permultò*, ou bien *ſedulò*.

Non est legatos, &c. Dans l'édition d'Amsterdam de 1701 on a changé l'ordre & les termes des six vers suivans, pour leur donner un sens digne de Phédre, qu'on n'a pas crû y trouver, en les laissant tels qu'ils étoient. Quand il ne s'agit que de changer quelque mot, quelque lettre, ou quelque ponctuation, cela ne s'appelle pas toucher à l'Auteur, & c'est une liberté qu'on peut se donner en soumettant ses conjectures au jugement des plus éclairés; ici ce n'est pas de même: on a bouleversé tout le texte, c'est pourquoi nous n'avons garde de suivre cette édition quoique travaillée d'ailleurs: s'il m'est permis de conjecturer, sans beaucoup alterer le texte, je crois qu'on peut lire ainsi.

Non est legatos Regis non dimittere,
Sed est difficile pœnas culpæ imponere:
Non veto dimitti: verùm cruciari fame,
Ne ventrem continere non possint suum
Stet: *hoc ferent* hi *pro judicio præmium:*
Illi autem qui miserunt hos *tam futiles,*
Nunquam carebunt hominis contumeliâ.

Ita nunc legatos, &c. J'ose dire que Phédre n'a pas rendu complet le sens de cette fable; il auroit pû le faire neanmoins en un vers: j'ai tâché de n'y pas

laisser d'obscurité dans le François. Il falloit donner une raison pour laquelle les autres chiens cherchent depuis ce tems leurs ambassadeurs, & ne les trouvent point, quoique Jupiter ait ordonné qu'ils fussent renvoiés.

Si Phédre avoit eû à parler en nôtre langue & suivant nos manieres, je doute qu'il eût songé à faire cette fable.

FABLE XXI.

Illi, inquit, reddent, &c. Tan. le Febvre *quorum sunt laudes, duo*, & rapporte *duo* à *illi*. Hoogstratan. lit *laudis duæ*, & sous-entend *partes*. Si j'osois joindre ma conjecture à celle de gens si habiles, je dirois qu'on peut lire :

Illi, inquit, reddent quorum sunt laudes, suæ.
Que ceux-là te paient qui trouvent ici leur éloge.

Et hoc minus, &c. Ce vers estropié a été racommodé par Tan. le Febvre qui ajoute *& minus ad me*; ou bien qui lit *& minus tui ad me*, &c. L'erreur est manifeste dans le copiste, qui aiant écrit *us* à la fin de *minus*, & voiant *u* au commencement de *veniet* (car on ne distinguoit pas encore alors dans l'écriture l'*v* consone & l'*u* voielle) aura oublié de mettre

uſu qui rétablit ſi bien le vers, & fait un ſi beau ſens :
Et hoc minus (uſu) veniet ad me muneris.
Tan. le Febvre croit qu'il faut *piaculum* à la place de *periculum*, parceque ce vers entier eſt une citation d'Ennius.

LIVRE CINQUIE'ME.

PROLOGUE.

Nam ſi quis, &c. La fin de ce vers, auſſi-bien que le dernier mot du précedent, a été abſolument perdüe, & il paroît bien que ce Prologue étoit fort défiguré dans le manuſcrit. On a mis *Artifex* aparemment en attendant mieux. J'ai toujours crû qu'on pouvoit ſubſtituer *appetens*, & j'ai trouvé ma conjecture autoriſée par le ſentiment d'un grand Critique.

Ut illud ipſum, &c. On ſent bien encore qu'on n'a pas ce vers tel que Phédre l'a fait, nous l'avons l'aiſſé dans le texte tel que Tan. le Febvre croit qu'il doit être, ſans qu'il ſoit beſoin d'autres preuves. Je ne ſais ſi en liſant
Ut illud ipſum cupiat (chartæ) tradere ;
cela ne donneroit pas du jour & de la juſteſſe à cet endroit qui n'eſt pas ſans difficulté.

Tan. le Febvre lit *colorque privus*, & je crois que cela fait du moins un auſſi beau ſens que *proprius*.

Quaſi paucas, &c. On trouveroit peut-être mieux ſon compte à lire *quas ſi*, & *quarum* pour *quartum*. On lit encor *vacivè* pour *tu variè*, & Tan. le Febvre ne le deſaprouve pas, quoiqu'il ne l'ait pas mis dans ſon édition.

Hunc obtrectare. Je crois qu'il faut *huic*.

In literarum, &c. Ce vers eſt imparfait ; Gudius a tâché de le raccommoder en liſant, *in literatum plauſum non deſidero*, ce qui défigure tout à fait le ſens, qui renferme un des beaux ſentimens de l'Auteur. *Ire* peut avoir été tranſpoſé par le copiſte, & l'*e* ſe trouvant devant deux conſones s'allongera pour la meſure du vers.

In literatum ire plauſum deſidero.

FABLE II.

Le commencement de cette fable eſt perdu, & les manuſcrits bons & anciens que l'on cite ne l'ont pas encor fourni : en attendant, d'habiles gens l'ont fait d'une maniere que Phédre ne deſaprouveroit pas. Il leur a paru qu'il manquoit auſſi quelque choſe à la fin de la précedente.

FABLE III.

——— *Quam opprimere captans.* Je ne peux me persuader qu'il y ait *captans* avec un infinitif, je crois qu'il faut *cupiens.*

Illum esse quamvis, &c. Je crois qu'il faut ainsi, & non pas *quâvis*, comme on l'a mis jusqu'ici.

FABLE VI.

Carbonem, &c. J'ai rendu proverbe pour proverbe, parceque celui-ci auroit eû moins de grace en nôtre langue.

FABLE VII.

Pegma, c'est toute sorte de machine dressée ou emploiée pour la représentation de quelque spectacle, comme les vols dans les *Opera :* ces machines se mettent en mouvement à force de poids. *Mobile ponderibus descendat pegma reductis*, dit Claudien. Celle-ci emporta le malhûreux Fluteur.

Phédre fait une équivoque & une alusion que nous n'avons pû conserver en François. *Sinistram fregit tibiam*, &c. *Tibia* veut dire une flute, & il signifie aussi l'os de la jambe. Il y avoit chés les anciens des flutes gauches & des flutes droites ; & voilà le fondement de l'équivoque : il est hors de doute que pour sa jambe gauche le Fluteur eût mieux aimé perdre deux de ses flutes droites.

Il faut voir au commencement des Comedies de Terence traduites par Madame Dacier la savante dissertation qu'elle a faite sur ces flutes.

Aulæo misso, &c. On baissoit alors la tapisserie, & on la leve aujourd'hui. Les théatres n'étoient pas couverts comme les nôtres, & la toile eût choqué la vûe en restant suspendue après avoir été levée.

FABLE VIII.

In novaculâ. N'en déplaise à l'Auteur de la Traduction de Phédre qui parut en 1702, *in novaculâ* ne dépend pas de *pendens:* Phédre décrit ici le *Tems* ou l'*Occasion*, que tous les anciens monumens représentent un rasoir à la main; pourquoi lui faire dire que c'est un homme qui court si vîte qu'il marcheroit sur le tranchant d'un rasoir sans se couper? *Cursu volucri pendens* marque l'attitude, & *in novaculâ* marque un attribut de la figure. *In novaculâ* veut donc dire avec un rasoir: comme en François, en robe, en épée, en cravatte, &c. veut dire avec une robe, une épée, &c.

χαὶ ϑ δεξιτερῆ τί φέρεις ξυρόν; Voiés la Xe Epig. d'Ausone.

FABLE X.

Cui senex, &c. Il y a dans ce vers de quoi soupçonner qu'on ne l'a pas tel que

Phédre l'a fait. *Latrans* déplaît à quelques-uns à la fin pour un Iambe, & ils changent *senex* de place. Virgile a abregé *nigrantem* qui est long ailleurs : ainsi je laisse *latrans* à sa place ; mais quelque chose qu'on fasse en gardant cette maniere de lire, il me semble ou qu'on ne fait pas dire grand'chose à Phédre, ou qu'on lui fait dire deux fois la même chose, *cui latrans, latrans* pour *canis*, comme *laniger* pour l'agneau, signifiera le chien lui répondit. *Contrà senex* signifie encor le chien lui répondit, comme ailleurs. *Tunc contrà Deus*; alors Jupiter leur fit réponse. Si on joint *senex* & *latrans*, & que ce soit le vieux chien qui aboie, contre son maître, le sens n'en est pas beaucoup plus riche. Je me méfie donc de *cui*, & je crois qu'il faut *heu senex !*

Hic tum venator dolens
Canem objurgabat: heu senex! contrà latrans.

Il est assés ordinaire, quand on se sert de ces animaux à la chasse, & qu'on n'en tire pas le service qu'on souhaiteroit, de leur reprocher leur âge, & de leur dire : hé le vieux . . . vieille beste. . .

Fin des Notes.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier les Fables de Phédre en vers François avec une Edition Latine & des Notes par Monsieur DENISE, Professeur au College Roial de Navarre; & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Fait à Paris ce 10 de Juin 1707.

Signé, LA MARQUE TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amés & Féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Nôtre cher & bien amé le Sieur DENISE,

Professeur en nôtre College de Navarre, Nous aiant fait remontrer qu'il a composé un Livre intitulé, *Les Fables de Phédre en vers François avec une Edition Latine à côté, & des Notes historiques & critiques*; lequel il desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, en telle forme, marge, caracteres, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par-tout nôtre Roiaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, & contrefaire ledit Livre sans la permission expresse & par écrit de l'Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre cha-

cun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & ce en bon papier, & en beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie: & qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre très cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses aiant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux

Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers-Secretaires foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le vingt-sixiéme jour de Juin l'an de grace mil sept cens sept, & de nôtre regne le soixante-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil, *signé* FOUBERT. Et scellé du grand sceau de cire jaune.

Et ledit Sieur Deniſe a cédé son droit du présent Privilége à Jacques Estienne Libraire à Paris, pour en joüir selon leurs conventions. A Paris ce cinquiéme Juillet mil sept cens sept.

Regiſtré le preſent Privilége & la preſente ceſſion ſur le Regiſtre, n. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 123. n. 466. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce huitiéme Juillet mil ſept cens ſept.

Signé, GUERIN, Syndic.